

Bulletin n° 18 (juin 2005)

Jacques Viard

Le Bad-Godesberg français

Le Bad-Godesberg français « Marx et Proudhon, nos bons maîtres qui sont morts » (Charles Péguy, 1900)

« Je lisais tout ce qu'il publiait » (Charles de Gaulle, Président de la République, 1963)

« L'Europe se fonde aussi de cette histoire-là » (François Mitterrand, Président de la République, 1988)

« La France doit réparer l'injuste méconnaissance de Pierre Leroux » (Jacques Chirac, Président de la République 1995)

Sommaire

I - La volte-face de François Mitterrand **p. 5**

Halte à la censure ! — "L'enseignement officiel" contre la doctrine de Leroux en septembre 48 et à France culture en 1983 — Eugène Fournière, Charles Andler et Lucien Herr

II – De Lazare Carnot à l'*Encyclopédie nouvelle* et à Jean Zay

p. 26

« La Sorbonne devait à Péguy non un pardon mais des excuses »
- Engels, Sorel et Lénine ennemis du socialisme – De la Charbonnerie à the International Worling Men Association

III - La merveilleuse transformation des lettres européennes de 1838 à 1851 **p. 60**

Trois associations : George Sand et Balzac, Erckmann-Chatrian, Giono et *Histoire de ma vie*

IV - De George Sand et Bernard Lazare à Péguy et Proust néocatholiques **p. 94**

« Madeleine se trompa en croyant que c'était le jardinier » -
« Die tiefsinnigste Opposition gegen den Materialismus der Sozialisten » (Karl Rosenkranz, Berlin 1842)

V - Philosophie de l'histoire littéraire européenne selon Pierre Leroux **p. 112**

Chronologie **p. 129**

Bibliographie **p. 136**

Index **p. 149**

I - La volte-face de François Mitterrand

Halte à la censure ! — "L'enseignement officiel" contre la doctrine de Leroux en septembre 48 et à France culture en 1983 — Eugène Fournière, Charles Andler et Lucien Herr

"Mauvais génie de son sexe", à cause de "la barbarie slave qu'elle avait dans le sang, George Sand a été méprisée par Auguste Comte, Proudhon et *l'Action Française*. La Sorbonne a laissé faire, et "George Sand est passée à la trappe". Editeur de *Consuelo*, Léon Cellier me disait cela voici trente ans, Henry Poulaille et Georges Lubin me disaient "conspiration du silence". Grâce surtout à des provinciaux, grâce en particulier à Jean Gaulmier et à Jean-Pierre Lacassagne, de nouveaux horizons s'ouvraient en 1970 quand Georges Lubin a rapproché les *Lettres d'un voyageur* et *Un grand homme de province à Paris*, et affirmé que "George Sand avait indéniablement la priorité de l'idée". Il ne s'agissait pas de concurrence et de plagiat. Dans la nouvelle version de son roman en 1839, Balzac félicitait la "cousine de George Sand", Camille Maupin. A Nohant, en 1838, elle lui avait dit que "[leurs] écrits nouveaux amènerait une révolution dans les mœurs futures". Il avait adopté le mot d'ordre qu'elle avait reçu de Pierre Leroux : "Au lieu d'être individualisme, le point de départ sera association". Aussi, de Jersey (1859) à Genève (1873), les proscrits socialistes continueront à penser que l'histoire sociale-et-littéraire avait pris un nouveau départ quand les deux génies du roman s'étaient "associés autour des instruments de travail". *Horace* est le fruit d'une double coopération, puisque, avant de devenir Horace, Jules Sandeau était devenu Lucien de Rubempré et puisqu'en terminant cette métamorphose George Sand pensait non pas à Balzac mais à Leroux en disant : "C'est lui qui m'a fait cet enfant-là, ainsi

que plusieurs autres". Merci aux Universités italiennes qui m'ont permis de tourner la censure¹. Merci à *l'année balzacienne*, qui en 1994 a accepté (bien qu'imparfait) *Balzac et "le train "pierrelerouxicosandique"*. Merci aux collègues allemandes qui ont publié voici cinq ans *Balzac et les républico-saint-simoniens*. Président de la Société Balzac de Touraine, notre ami Paul Métadier me proposait depuis longtemps un colloque sur cette triple alliance. Président des Amis de George Sand, M. Bernard Hamon préparait avec nous pour octobre prochain le colloque *Balzac-Pierre Leroux-George Sand*, et il me réservait le plaisir d'annoncer la publication à L'Harmattan de *George Sand face aux églises*, dont la quatrième de couverture commence ainsi :

« Elevée dans la religion catholique George Sand s'en éloigna à la fin des années 1820 pour ne plus y revenir. Elle ne pouvait accepter son dogme figé qui condamnait l'humanité à l'immobilisme, ni son Dieu, implacable au point d'infliger des peines éternelles. La fréquentation du philosophe Pierre Leroux qui proposait d'autres chemins que le catholicisme, la renforça dans ses idées ».

Le Conseil général d'Indre et Loire nous avait offert le cadre privilégié du château de Saché. Il me fait savoir que ce colloque a été interdit et qu'il regrette comme nos trois Sociétés d'Amis d'auteurs cette brutale suppression. Les nations européennes ont été invitées par le gouvernement français, voici quatre ans, à "s'inspirer de Pierre Leroux défenseur de la liberté des associations". Mais Pierre Leroux n'est pas en liberté. Il a passé à Londres, Jersey et Genève le plus clair de ses vingt dernières années (1852-1870). L'Université française le maintient en exil, parce qu'elle

¹ Pierre Leroux, George Sand Mazzini, Péguy e noi (Lecce 1960), Clio égarée (Studi francesi, 1989), Romantismes et socialisme (Civilisation de l'Europe, Verona), etc.

réserve ses subsides aux Centres de recherches qui jugent que durant ces années-là "le socialisme a été profondément renouvelé par Proudhon et par Marx". Ainsi, au cœur même de la région où demeure vivante la mémoire de Leroux et des siens, à Limoges, la ville qui en 1848 était "la ville sainte du socialisme", la ville où s'est réuni en 1895 le Congrès constitutif de la Confédération générale du Travail, la C.G.T. enseigne qu'après 48 le socialisme a rompu avec "l'irréalisme totalement utopiste de la grande embrassade préconisée par Leroux, son spiritualisme assez puéril, sa conception messianique, son déisme, son pacifisme empreint de religiosité". Et c'est ce refus qui fédère anarchistes, fouriéristes, proudhoniens, marxistes de diverses couleurs, etc. Les érudits ont mis Fourier et Proudhon au rancart, et il ne leur reste qu'un Français, Tocqueville, "prophète d'une espérance démocratique radieuse", à mettre en compétition avec Marx, "esprit du monde, fondateur de la seule religion neuve de ces derniers siècles". Ce jargon estompe leur antagonisme et les juxtapose dans le vide où on commente leurs écrits, abstraction faite du temps et de l'espace. Au Congrès de Bad-Godesberg (1959) le marxisme a été écarté par le Parti social-démocrate. Le Karl-Marx Haus de Trier dépend de la Friedrich-Ebert Stiftung, et son directeur, notre ami M. Hans Pelger, disait il y a quarante ans, dans une Université italienne, qu'en 1845 "Marx stand in einer Tradition". En URSS le marxisme a été abjuré par le Parti unique et gouvernemental. On peut donc dire depuis Kehl jusqu'à Vladivostok que dans sa *Lettre à Gogol*. Biéliniski enseignait à l'Intelligentsia cette *französische Tradition*. Il "véné[r]ait Piotr le Rouquin", et en disant cela à Alexandre Herzen il ajoutait "comme un nouveau Christ". C'était l'expression dont se servait George Sand, "l'Européenne. *Consuelo*, le long roman historique qui réhabilite la *Hussitentradition*, avait de 1842 à 1844 donné

l'impulsion décisive : "für die europäischen Demokraten und Revolutionäre, der entscheidende Anstoss kam aus Frankreich ". Les marxistes français ont renié cela. Et "l'hégémonie de l'idéologie marxiste" a seulement été dénoncée par une partie de la gauche française. Or cette gauche était unie il y a peu, et son Comité d'historiens avait pour président Henri Guillemin. Le 11 décembre 2004, *le Monde* a reconnu que "la culture historique de Guillemin était insuffisante". C'est ce que je démontrerais en 1962. C'est pour cela qu'en 1983 j'ai été inscrit sur la liste noire de France culture, de Radio France et du CNRS etc. J'y suis encore.

Jules Simon en septembre 48, France culture en 1983

Leroux a été "vomi à l'ostracisme", pour parler comme Lamartine, non pas par le Prince-Président, mais par ceux que Jaurès a appelés "les barons de l'Université orléaniste". Et son *Histoire socialiste* ajoutait que Leroux avait eu "l'âme la plus socialiste et le cerveau le plus fécond". Après 1945, en "excluant" Leroux au nom du P.C.F. et de la Gauche Unie, Roger Garaudy et Henri Guillemin n'appliquaient pas seulement les consignes données au Parti Ouvrier Français de Jules Guesde puis à la S.F.I.O. par Engels, les Lafargue, Kautsky, etc. Cette consigne avait d'abord été donnée aux fonctionnaires de l'Instruction Publique, par Victor Cousin sous Louis-Philippe, par de Falloux sous le Prince-Président et par Jules Simon sous la Troisième République. J'ai fait état en 1995 des séances scandaleuses où Jules Simon, porte parole de Victor Cousin et professeur en Sorbonne, a condamné "la doctrine de Pierre Leroux au nom de l'enseignement officiel", en disant que contre elle il "[s]'accord[ait]" avec MM. de Montalembert et de Falloux, représentants de l'Eglise. A l'Elysée, lisant cela en septembre 1848 dans le *Journal officiel de la République*, le Prince-Président a choisi de Falloux pour

remplacer Hippolyte Carnot (dont nous allons faire l'éloge) au ministère de l'Instruction Publique. Il n'avait fait que ratifier le choix des barons, qui malgré le 2 Décembre et malgré la Commune, sont demeurés ce que Leroux appelait "le pouvoir éducateur de la France".

Aussi scandaleuse que ces séances de septembre 48, une émission de France culture a fait en 1983 assez de bruit pour être entendue à l'Elysée. Ayant enfin trouvé un éditeur, je venais de publier *Pierre Leroux et les socialistes européens*. A lui seul le chapitre VI mérite pleinement l'éloge que publia *le nouvel observateur* : "Jacques Viard lance une accusation terrible, terrible en particulier pour les spécialistes de l'histoire du socialisme". Théoricienne de ce qu'elle appelait "le marxisme de Jaurès" et Professeur en Sorbonne comme Jules Simon, Madeleine Rebérioux parla à France culture avec autant d'arrogance que lui en 1848. De même qu'un archevêque membre de l'Académie Française ne pouvait pas lire les oeuvres de Marivaux, même quand il devait l'accueillir sous la coupole, elle commença par dire : "Je n'ai pas lu le livre de Viard". Depuis vingt ans en de multiples débats et même aux télévisés Dossiers de l'écran nous avons argumenté elle et moi pro et contra, courtoisement, comme il était de règle dans la République des Lettres. Ce temps-là était révolu, en 1981 la prise de pouvoir avait eu lieu, on pouvait impunément tromper des centaines de milliers d'auditeurs en affirmant : "Leroux était très catholique et Jaurès ne le lissait pas." En continuant à exécrer Leroux, l'Enseignement officiel n'avait plus besoin contre lui de l'alliance de l'Eglise. Le droit de réponse me fut refusé par la direction de France culture et par le Président Directeur Général de Radio France, lui aussi professeur d'histoire en Sorbonne. Et c'est pour faire taire Leroux que l'on m'a bâillonné. J'ai essayé d'expliquer dans des revues allemandes, italiennes, américaines, tchèques, belges,

etc. ce qu'un historien allemand, M. Hartmud Stenzel, docteur d'une Université de R.F.A., disait en 1985 dans la Revue de la Société des Etudes Romantiques : "Jacques Viard veut battre en brèche toute une tradition solidement établie de l'histoire de la pensée socialiste, tradition qui en privilégiant la filiation "germanique" (la ligne d'évolution Hegel-Marx-Engels-marxisme" officiel) aurait refoulé tout ce qui sortait de ce schéma commode". C'est le mot *occulté* qui fut employé en 1983 par le Cardinal Henri de Lubac et en 1991, au Congrès de Strasbourg, par le P.S. Michel Le Bris avait parlé d' "une entreprise, consciente, d'extermination". Quinze ans plus tard, en disant dans *le Monde* que "la tradition du socialisme libéral, antiautoritaire, a été systématiquement occultée par une histoire *officielle* du mouvement ouvrier", M. Pierre Lepape précisait qu'il ne s'agissait "pas seulement d'une figure injustement oubliée". Péguy n'employait pas le mot marxisme, il disait "boycott scientifiquement organisé". Et puisque Marx et Hugo étaient devenus blanquistes, *Le Monde des livres* disait fort bien en 1980 que "les hugoliens avaient occulté la tradition socialiste que Pierre Leroux maintenait en vie sous le second Empire". Déjà, en 1902, en disant "Victor", les Verdurins ridiculisés par Proust ne pensaient plus à Victor Cousin mais à Hugo, orléaniste acharné lui aussi contre Leroux, qui l'avait battu aux élections de Juin 48. Marxiste dans le langage de Sartre, Guillemin était hugolien, il voyait en Leroux, comme Hugo, un mou et un mouchard. Mais dans son Comité il y avait des marxistes-léninistes, et dans leur programme de gouvernement "le marxisme demeur[ait] l'apport théorique fondamental". Récemment élu comme candidat de ce Parti, Mitterrand ne s'est pas conformé à leur féodalité. En 1983, il se déclara, très publiquement, "scandalisé et angoissé par les carences dans l'enseignement de l'histoire et la perte de la mémoire collective". Il me

complimenta pour ma "constance" : six ans plus tôt, quand il était Premier Secrétaire du P.S., je lui avais écrit que notre historiographie était malfaisante : "Si les auteurs et les militants étrangers se méprennent, c'est la faute du pays qui a oublié ou renié ses traditions". Les dirigeants de France culture n'étaient pas encore sous la domination du Parti intellectuel. Je leur avais demandé "de se substituer à l'Education nationale défaillante". Et j'avais pu dire dans *La République du Centre*: "C'est donc pour un banni que France-Culture adresse à l'opinion publique un recours en grâce en présentant Pierre Leroux aux *Chemins de la Connaissance*". Mitterrand me fit écrire en 1988 que notre *Memorandum* (mot latin qui veut dire devoir de mémoire) était nécessaire à la fondation de l'Europe. Et après avoir trop longtemps mis de Gaulle aussi bas que Napoléon le Petit, il suivit l'exemple que de Gaulle avait donné en 1963.

En 1963, Guillemin ayant traité Péguy de vendu, j'avais demandé : "Guillemin, êtes-vous fou ? De Gaulle dit alors à Alain Peyrefitte : "Aucun écrivain n'a eu sur moi autant d'influence". Trente-cinq ans plus tard, en racontant cela, Alain Peyrefitte m'a écrit : "Leroux, Dreyfus, Péguy, le socialisme non marxiste mais républicain et de Gaulle lui-même vous devront beaucoup. J'admire la constance et la générosité avec laquelle vous avez poursuivi votre combat pendant tant d'années. Mais peut-être n'en fallait-il pas moins pour permettre à chacun d'effectuer ses conversions sans trop perdre la face." Ami de Peyrefitte, le fils du général a été étonné en lisant cela et en apprenant que ma constance et Pierre Leroux étaient loués aussi par François Mitterrand. Je lui expliquai cela dans une *Lettres ouvertes* et en la lisant M. Lionel Jospin m'a fait l'honneur de m'écrire le 4 juin dernier, qu'il était "touché" par mon évocation de cette "période dramatique et décisive". Ministre de l'Education nationale,

c'est lui qui avait été chargé de "prescrire" "l'examen attentif" de notre *Memorandum*. Mais dès juin 1988, avant même le début de cet examen, *La Quinzaine littéraire* avait dit : "Dans la lignée de Pierre Leroux et George Sand, Jacques Viard fait place à Péguy et même Proust". Or il n'est pas absolument impossible d'obtenir d'un universitaire ou d'un haut fonctionnaire une signature en faveur de Leroux. Mais Romain Rolland a vu Péguy "presque acculé à la mort", c'est-à-dire au suicide, par le blocus que dirigeait Lucien Herr.

Eugène Fournière, Charles Andler, Lucien Herr et Jean Zay

En 1906, Georges Sorel s'était moqué des "balançoires de Leroux", en se référant doctement à Engels. Pour remplacer cette "arrogante et fainéante scolastique", Fournière écrit alors dans la *Revue socialiste*, qu'il faut "faire de George Sand une autorité, un éducateur pour la France". La riposte de Péguy au "Parti intellectuel" fait en 1907 l'admiration de Proust, dont l'alter ego, Marcel, sera sauvé grâce à l'"influence édifiante et libératrice" d'une grand'mère "admiratrice de George Sand". A Pâques fleuries, dans le village de Seine-et-Oise où habite l'autre Marcel, l'alter ego de Péguy, "les nuances claires et neuves et blanches des fleurs de poirier" leur font voir à l'un et à l'autre que "tout est miracle ou plutôt un miracle". Quand le nom de Péguy est inscrit, "en souvenir de Bernard Lazare", dans la liste des "Israélites morts pour la France", Proust écrit la note "capitalissime" où on lit depuis 1981 "révélation", "évangile", "néo-catholique" et le nom de Bernard Lazare.

En 1896 Herr avait été très proche de Bernard Lazare, de Péguy et de Fournière. Durant la guerre, est-il allé se recueillir sur la tombe de Péguy, en souhaitant "se réconcilier avec celui qu'il avait tant aimé" ? Il a fait croire cela à son ami Charles

Andler, et c'est peut-être vrai. Il a peut-être eu des regrets, ou des remords, au moment (février 1917) où il a écrit à Maxime Gorki : "depuis que la nation française a compris la redoutable puissance de la menace ennemie, [...] la guerre est devenue la chose de la nation toute entière. Le socialisme français a donné son concours entier à une guerre qu'il savait juste". En 1913, Péguy et Fournière avaient soutenu Andler contre le pacifisme de Jaurès, et en 1920, pour cet acte d'indiscipline, Andler a été radié de la S.F.I.O. Demeurant fidèle à la mémoire de Leroux, de George Sand et de Péguy, il déplorait "l'influence énorme et occulte que Herr exerçait dans le Parti socialiste tout entier". Longtemps après sa mort, selon Léon Blum, Herr demeurait "le guide, le conseiller, le directeur de conscience de l'élite universitaire". Or en 1905 il a déchiré tous ses papiers, "vingt ans de travail, des mètres cube de débris". Les historiens français ne veulent pas le savoir. Ils se taisent, comme dans la chambre d'un mort. Une nouvelle amnésie s'ajoutait, à cause de la Révolution russe, à celle que de "vrais renégats" perpétuaient à l'Académie des Sciences morales et politiques.

En 1936, par la voix de Blum, Premier Ministre, c'est Herr (et donc Jaurès) qui dit au colonel de Gaulle : "nous doter d'armes offensives serait en contradiction avec le pacifisme que nous proclamons". Quand il racontera le Pacte stalino-hitlérien (été 1939), Blum dira : "J'appris, je compris tout". En 1943, en prison, redevenu le petit-fils d'une grand mère qu'on appelait "la Communarde" parce qu'elle citait Leroux et George Sand, Blum demandera à de Gaulle "un programme de rassemblement national". En prison lui aussi, Jean Zay était en train d'élaborer ce programme. Durant le Front Populaire, il avait été ministre de l'Instruction Publique. En 1939, contre le pacte hitléro-stalinien, il s'était engagé. Comme Péguy : mesurant mieux encore qu'Andler les progrès du

pangermanisme et du bolchevisme, Péguy, chargé de famille, avait demandé en 1905 à être mobilisé immédiatement et sans délai. Parmi les massacres qu'il redoutait, l'inéluctable "massacre des Polonais" l'épouvantait comme nous au moment de Katyn.

Rue de Grenelle, Jean Zay s'était inspiré des mesures décidées en 48 par Hippolyte Carnot, qui avec Louis Blanc, Victor Schoelcher, Jean Reynaud et Jules Renouvier représentait les amis de Pierre Leroux dans le Gouvernement provisoire. Dans sa prison, Jean Zay recopiait la phrase "Celui qui ne se rend pas est mon homme", dont Edmond Michelet avait fait un tract dès le 17 juin 40, et au nom de Péguy il ajoutait les noms du colonel Picquart, de Georges Clemenceau et de Henri Bergson, les trois auteurs de *cahiers* les plus chers à de Gaulle. En 2005, M. François Fillon, gaulliste et ministre de l'Education nationale, a fait l'éloge de Jean Zay.

Ce n'est pas à Saint-Cyr, avant la guerre, que de Gaulle a eu le temps de lire, comme il l'a dit à Peyrefitte, "tout ce que Péguy publiait". Mais en 14, il était du même sentiment que Fournière, Andler, Proust, qui pleurait "les soldats morts à la Marne, par qui la France a survécu", et Bergson, qui égalait les soldats de la Marne aux "hommes libres de 1840". Dans les tranchées et les forteresses allemandes où de Gaulle fut emprisonné, les officiers parlaient des cahiers. En 1908, Péguy avait publié de Robert Dreyfus *Alexandre Weill, le prophète du Faubourg Saint-Germain*. En 1843, dans la *Revue indépendante* fondée par Leroux et George Sand, Alexandre Weill mettait l'Europe en garde contre "l'Etat chrétien du Moyen Age, idée dominante de la Cour de Berlin et du parti teutonico-germanique, qui représente les anciennes passions militaires contre la France, qui aurait massacré ou du moins renvoyé les Juifs en Egypte parce qu'ils avaient les cheveux

noirs, et reconquis l'Alsace, s'il l'avait pu, les armes à la main". Deux autres Juifs, Heine et Moses Hess, eux aussi amis de Leroux, allaient rompre avec Marx, qui ne comprenait pas que le socialisme s'oppose d'abord au racisme. D'accord avec Leroux, Arnold Ruge rompait avec Marx et demandait aux Allemands de prendre modèle sur "les hommes libres, dont Lazare Carnot demeure le modèle".

La revue de Leroux et George Sand était détestée par la Cour de Saint-Pétersbourg autant que par celle de Berlin. En 1905, Péguy jugeait dangereuse l'adhésion du Parti socialiste à l'Internationale de Kautsky. Herr était trop confiant. Au mois d'août, il déchire tous ses papiers, "vingt ans de travail, des mètres cube de débris". Il ne craint pas seulement la police française et les espions du Tsar. Des révolutionnaires professionnels viennent d'assassiner Gapone, qu'il avait accueilli sans savoir que ce rescapé du Dimanche sanglant était un agent double. Par admiration pour ce que Herr appelait "la cause" et par compassion pour la "névrose" dont Herr ne guérira pas, c'est à peine si les historiens parlent de lui. Or, dans son héritage il y a pire encore que le pacifisme. En se soumettant aux barons orléanistes, les historiens professionnels faisaient abstraction de Pierre Leroux. En plus, François Furet, le plus illustre des maîtres de Sorbonne, a fait abstraction de Herr en racontant *Le passé d'une illusion*. Et des lecteurs tout à fait estimables font injure à la France en écrivant, comme jadis les dupes de Guillemin, que "Péguy lance les mêmes cris de guerre que Déroulède et Barrès".

*

Aux éditions de L'Harmattan, *Pierre Leroux, Charles Péguy, Charles de Gaulle*, a paru en 2004 avant *De Gaulle, mon père* par l'amiral Philippe de Gaulle, avant la réédition du *Journal*

de prison de Jean Zay, et la traduction de *Das Patriotismus* que notre ami Lucien Calvié a publiée dans son livre *Aux origines du couple franco-allemand*, Arnold Ruge.

Comméorons la mémoire de quatre de nos amis, disparus l'an dernier. Pierre-Marie de la Gorce est un de ceux qui m'ont aidé à parler de de Gaulle. Il avait été directeur de cabinet de Léo Hamon, qui au nom des résistants juifs a pris la défense de Péguy que l'on traitait d'antisémite. Gisela Spies-Schlientz, professeur de littérature française à l'Université de Stuttgart, m'écrivait le 1^{er} décembre 1999 : "Je suis en train de faire un séminaire sur les romans sociaux de George Sand (Compagnon, Meunier, Péché) et le reflet des doctrines et philosophies du temps dans ces romans est un des aspects les plus fascinants. Pierre Leroux tient dans cela une place importante. Merci encore." Mes hypothèses sur *Leroux, fondateur de la littérature comparée* n'ayant été publiées qu'en Allemagne, à Berlin, dans *Lendemain* en 1985, je vais les reproduire telles quelles, faute de temps pour les mettre à jour. Je dois en effet évoquer aussi Claude Pichois, le plus ancien de nos abonnés, comparatiste, qui s'était voici longtemps intéressé à Leroux lecteur de Jean-Paul Richter. Enfin, j'apprends la mort de Mme Anne Troisier de Diaz, qui était venue avec nous à Limoges, à Boussac et sur la tombe de Pierre Leroux au cimetière Montparnasse. A Saint-Tropez au château de la Mouthe elle nous avait montré le bureau où Bergson a préparé pour les *cahiers* son évocation du "plus ancien compagnon de fortune et ami" de Leroux, Démosthène Ollivier. Voici, reçu d'un fidèle ami, trois pages du tome XIII de *L'Empire libéral* : fils de Démosthène, Emile Ollivier a été nommé en janvier 1870 ministre par Napoléon III. Le 31 mars, Leroux lui écrit :

« Mon cher Emile, pour remerciement de tout ce que tu as dit de bon en ma faveur à Joseph Bertrand, et de ce que ton bon cœur t'a inspiré, sachant par lui mon dénuement, permets-moi de t'offrir les deux derniers ouvrages que j'ai publiés en Suisse : le *Livre de Job* et celui d'*Isaïe*. Je te demande de vouloir bien y jeter un coup d'œil au milieu de tes occupations. Ce sera ma récompense que tu te détournes pendant quelques minutes de la politique et des affaires pour t'informer de ce que j'ai tenté de témérités hébraïques, si loin des choses du présent et de tout ce qui occupe les hommes de mon temps. Ce n'est point cependant que mes découvertes, en apparence si étrangères au travail actuel de l'humanité, y soient vraiment étrangères. Tu le verras bien, si tu m'accordes un quart d'heure d'entretien, quand ma santé me permettra d'aller te voir ; — Joseph Bertrand avait trop compté sur cette santé, quand il accepta pour moi ton aimable invitation. Je te fais aujourd'hui mes excuses d'avoir manqué à la promesse qu'il t'avait faite pour moi. En terminant, je me reporte vers ton père, et je ne désespère pas, quelque invraisemblable que cela soit, de nous retrouver tous dans le bois de sapins où nous aimions à aller contempler le grondement des flots. Ce sera peut-être un jour ta consolation contre les revers de ce qu'on nomme la fortune. Pour le moment, si nous nous rappelons tous deux notre conversation au déjeuner, chez M. Grasse, je conviens que tu es le vainqueur.

Souviens-toi pourtant de ce que je te dis alors.
— Le vieil ami de ton vieux père ».

*

L'association entre deux écrivains peut se faire par l'équivalent d'une greffe. En 1977 j'ai voulu montrer cela à propos de Giono et de l'ultime page d'*Histoire de ma vie*. Louis Blanc avait certainement lu cette ultime page quand il a écrit le texte que David Griffiths, notre ami canadien, nous adresse de Victoria, en nous rappelant qu'en 1919 Georges Renard disait que Leroux, ce "précurseur de Tolstoï, professe la non-résistance au mal". Et il photocopie dans les *Révélations historiques* de Louis Blanc (Leipzig, Alphonse Dürr, 1859) la page suivante :

« Comme on s'est étudié à faire du socialisme un épouvantail, et que le succès de cette manœuvre a rallié certaines gens au *coup d'Etat*, l'anecdote qui suit paraîtra, peut-être, digne de trouver place ici.

Un jour je discutais avec Pierre Leroux, en présence de quelques amis communs, sur la légitimité de la guerre et de la résistance à l'oppression. Tout en reconnaissant que la guerre et les révoltes à main armée étaient des maux dont la suppression importait fort à l'humanité, je déclarai que, quant à moi, je les jugeais nécessaires, aussi longtemps que les *causes* d'oppression et de guerre existeraient. Là-dessus, Pierre Leroux soutint qu'il n'y avait que deux doctrines entre lesquelles il fallait que les penseurs, amis de l'humanité, se décidassent résolument : celle de Mahomet, qui

combat le mal par des moyens qui en découlent, comme l'emploi de l'épée ; et celle de Zoroastre, qui n'oppose au mal que le bien. La dernière, selon lui, était la seule vraiment effective, la seule qui conduisît droit au progrès. Je lui posai alors cette question : « Vous vous croyez certainement utile à vos semblables par vos écrits, vos discours, vos exemples. Eh bien, je suppose qu'attaqué à main armée, vous soyez placé dans l'alternative, ou de perdre la vie, ou de vous défendre contre un homme réputé par vous un monstre, un fléau de l'humanité, que feriez-vous ? ». Il répondit sans hésiter : « Ceci étant établi que je meurs pour la vérité, je me laisserais tuer, convaincu que, de tous les moyens de servir ma cause, nul ne saurait être plus efficace. — De sorte que ce moyen, selon vous, serait... — *Le martyr* ».

Et voilà le socialiste que lord Normanby, parlant de son élection à Paris, appelle un *violent* démagogue ! ».

Ambassadeur à Paris en 1948, lord Normanby était lié à Thiers. Qui joue peut-être le rôle principal dans la coalition de Jules Simon, Montalembert, Lamartine, Tocqueville, etc. contre Leroux. Dans ses *Mémoires*, sans nommer Leroux, Tocqueville l'écrase de son mépris en disant "un Montagnard". Et voici, de Jacques Berg, notre ami danois, une lettre qui trouve en 2005 son actualité. Le 21 mai, à la Sorbonne, de la complexité vient d'apparaître, selon *le Monde*, dans la figure trop simple d'un Tocqueville. Depuis une trentaine d'années, au lieu de croire comme M. Jacques Attali

au retour du Père Noël, nombre de penseurs remplaçaient "les paradigmes marxistes" par la pensée tocquevillienne. Et M. Pierre Manent, cité par M. Nicolas Weill, dit que dans la situation présente de l'Europe, "Tocqueville nous aide moins. Si Tocqueville ne nous aide plus, alors qui ?"

Vaugines, juin 2002

Cher Jacques Viard,

J'apprends dans votre *Bulletin* dans quels termes Pierre Leroux dénonçait l'action de conquête menée en Algérie par la France. Il disait que « l'armée enfume les cavernes et scalpe les Algériens ». Dans son ouvrage « Travail sur l'Algérie » (octobre 1841), dans des lettres et des discours et en particulier dans deux rapports officiels présentés, en mars 1847, à la Chambre des députés, Alexis de Tocqueville se fait l'apôtre de la « domination totale » en Algérie. Il faut, selon lui, traquer sans relâche Abd el-Kader et anéantir les structures économiques et sociales des tribus. Lorsque le général Bugeaud, nommé gouverneur de la colonie algérienne en 1840, commence à mener là-bas sa guerre atroce qui coûtera la vie à peut-être plus de 500.000 des 3 millions d'habitants, Tocqueville, bien entendu, approuve publiquement ses méthodes ayant pour but de mettre le pays à sac. Il opte pour deux législations très distinctes en Algérie, « parce qu'il s'y trouve deux sociétés très séparées. Rien n'empêche absolument, quand il s'agit des Européens, de les traiter comme s'ils étaient seuls, les règles qu'on fait pour eux ne devant jamais s'appliquer qu'à eux ». Cela nous rappelle quelque chose, n'est-ce pas ?

La politique coloniale telle que la conçoit Alexis de Tocqueville entre 1837 et 1847 devait servir à raffermir une France selon lui victime de « l'amollissement des mœurs » mais également à contrecarrer les ambitions des Anglais en Afrique du Nord. La lecture de ce grand défenseur de la liberté et de la démocratie vous permet de mieux comprendre, à travers les premières années de la conquête d'Algérie, le fondement idéologique de l'Etat colonial français naissant... et les pratiques mises à son service. Au fond, les officiers de l'armée française engagés dans la bataille d'Alger qui estimaient utile et justifiée la torture, ne faisaient qu'obéir aux nécessités patriotiques, bien sûr, mais aussi, et sans le savoir, aux recommandations d'un grand libéral, une des gloires de la pensée française du XIXe siècle.

Leroux, le pauvre, avec ses histoires de fumage et de scalpage, ne pèse guère lourd à côté d'un Bugeaud, d'un Tocqueville.

L'histoire des relations franco-algériennes jusqu'en 1962 est bien là pour le prouver.

Amicalement, Jacques Berg.

Enfin, deux bonnes nouvelles. D'ordinaire, en France, on fait silence sur mes travaux. Deux exceptions. Dans *Eléments*, n° 114, en automne 2004 *Pierre Leroux et le socialisme républicain* par Vincent Peillon a été comparé à mon livre de 1981. Et dans la *Revue du MAUSS* n° 25, premier trimestre 2005, notre ami Alain Caillé écrit que dans mon livre de 2004 "il y a tous les éléments d'une autre histoire de l'intelligentsia française et d'une autre histoire du socialisme que celles qui sont habituellement reçues".

II – De Lazare Carnot à l'*Encyclopédie nouvelle* et à Jean Zay

"Mon père, disait le général de Gaulle, se battait pour Dreyfus avec la même passion qu'il se battait pour l'Eglise et l'enseignement religieux". Ceux qui se battaient pour Dreyfus étaient bien près d'être socialistes, au sens que donnait à ce mot, au début de l'Affaire, la *Revue socialiste* de Julien Pioger, Georges Renard, Eugène Fournière et Péguy. Lucien Herr et Charles Andler étaient membres du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, qui en décembre 1895 désignait Pierre Leroux comme le "Père de la doctrine de la Solidarité humaine et du Socialisme". Bernard Lazare, Georges Clemenceau, Gabriel Monod et Marcel Proust demandaient alors l'aggiornamento que le Parti de Jaurès a retardé de près d'un siècle. En effet, c'est seulement en 1991 que le P.S. a décidé, au Congrès extraordinaire de Strasbourg, de "réhabiliter le courant de pensée socialiste venu de Leroux à Jaurès, et occulté par l'hégémonie de l'idéologie marxiste." Mais pourquoi s'arrêter à Jaurès ?

En 1963, Henri Guillemin était "le meilleur historien marxiste" selon Sartre, qui publiait son *Péguy et Jaurès* dans *Les Temps modernes*. Journal d'informations (c'était avant Mai 68), *Le Monde* signalait équitablement cet article et le mien, où je disais : "Guillemin, êtes-vous fou ?". En Allemagne, l'évacuation du marxisme datait du Congrès de Bad-Godesberg (1959). Cette année-là, dans le rôle du poète des Châtiments, Mitterrand bravait encore Sylla. A la rue d'Ulm, Président nouvellement élu de la Cinquième République, de Gaulle "se heurtait à un mur d'étudiants au visage buté". En

évoquant cette scène tragique dont il avait été témoin, et en admirant ma constance, Alain Peyrefitte citait les paroles que de Gaulle lui a dites en 1963 : "Aucun écrivain n'a exercé sur moi pareille influence. Je lisais tout ce qu'il publiait". Après le bruit fait par mon article *Péguy aux outrages*, de Gaulle était heureux de venir inaugurer le Centre Péguy d'Orléans. Il était "un fidèle disciple de Péguy", selon Edmond Michelet, ministre de la Culture, qui a constamment encouragé mes efforts. Au contraire, Guillemin présidait le Comité des historiens favorables à la candidature de François Mitterand, auquel j'ai écrit en 1977 que "notre pays a oublié ou renié ses traditions". Avec l'*Encyclopédie nouvelle*, remontons donc jusqu'à "la tradition de la Révolution française" que Leroux accusait Cousin de "renier".

Etudiant, Hegel avait noté sur ses cahiers "Vive Jean-Jacques ! In tyrannos ! (À bas les tyrans !). En 1794, Lazare Carnot présidait la Convention, il était l'Organisateur de la Victoire, et en 1815, nommé Ministre de la guerre, il conseillait à Napoléon de poursuivre le combat après Waterloo, - ce dont Jaurès et de Gaulle l'ont félicité. Régicide, il fut exilé en Prusse, et Hegel, qui l'admirait, obtint de lui en 1822 un rendez-vous à Magdebourg. En février 48, Hippolyte Carnot était ministre de l'Instruction Publique. Il disait : "En Allemagne, pendant l'exil où j'avais accompagné mon père, je l'ai entendu dire : « J'ai connu M. de Saint-Simon ». Ami de Leroux, Arnold Ruge écrivait en 1844 que l'Allemagne, pour "sauver son honneur", devait apprendre "l'humanisme du patriotisme tel que le vivent les hommes libres, dont Lazare Carnot demeure le modèle". Ainsi, la doctrine de la Charbonnerie républicaine a été propagée dans divers pays d'Europe par ceux que Bergson appelait "les hommes libres des années quarante". En 1943, en prison, combattant l'endoctrinement vichyssois, Jean Zay se faisait gloire d'avoir

réalisé en 1936 des réformes socialistes qu' Hippolyte Carnot n'avait pas eu le temps d'appliquer entre Février et Juin 48. Tout en louant notre culture "qui apprend à douter sainement" en bonne héritière de Descartes, le vaincu de Juin 40 constate qu'elle "ne donne pas assez de doctrine offensive, assez de convictions intangibles, assez d'impératifs, assez d'armes pour défendre par tous les moyens notre liberté." Donc, "la France de demain devra cimenter solidement un corps de doctrines françaises, les enseigner, les imposer, exiger qu'on défende [cet héritage] comme le corps et l'âme de la patrie".

Si de Gaulle avait pu confier à Jean Zay l'Education Nationale, on n'aurait pas cherché à l'Université d'Iéna dans les élucubrations de Marx la source du socialisme. On l'aurait reconnue comme Leroux en 1842 et Lucien Herr en 1890 chez les meilleurs disciples de Jean-Jacques Rousseau. On n'aurait pas attendu l'excellente thèse, en 1965, de notre ami canadien David-Albert Griffiths pour lire l'*Encyclopédie nouvelle*, où Hippolyte Carnot avait écrit l'article *Allemagne*. Et on saurait depuis longtemps ce que Lucien Calvié vient de nous apprendre : en 1844, Ruge disait *Nulla salus sine Gallis*, au moment où Marx souhaitait que l'Allemagne fasse écho au "chant éclatant du coq gaulois". On comprend donc aisément que la Milice ait assassiné Jean Zay le 20 juin 1944, pour empêcher le rassemblement souhaité par de Gaulle et Léon Blum. Mais on s'étonne avec M. François Fillon, quand on constate que "l'Education Nationale n'a pas pris la mesure de sa dette envers Jean Zay". C'est vrai, "il a été délaissé par le Tripartisme", et en répondant cela, *Le Monde* cherche une excuse : "le Tripartisme était avant tout préoccupé par "l'inquiétude pressante de la réconciliation nationale". Allons donc ! Le M.R.P., la S.F.I.O. et le P.C.F. voulaient gagner les élections, à gauche. Et après une quarantaine de quarante années on vient de publier en français le livre où Robert O.

Paxton montre qu'il n' y aurait pas eu de réconciliation nationale si entre les officiers rebelles et ceux qui en Juin 40 avaient obéi à la discipline une "unité de vues" n'avait pas subsisté. D'un commun accord, ils désapprouvaient "le ton dominant du système éducatif français" et ils voulaient remédier aux "effets néfastes du pacifisme sur la jeunesse française." En "proclamant le pacifisme", Blum n'était en 1936, comme Jaurès en 1914, que l'écho sonore du "directeur de conscience de l'élite universitaire". En janvier 1950, Beau de Loménie avait riposté à cette élite que "la Sorbonne devait à Péguy, non un pardon, mais des excuses". Magnanime en apparence, ne voulant pas entrer dans le détail des diatribes de Péguy contre la Sorbonne, "trop de grandeurs permettant d'oublier tant de misères", le Recteur Sarrailh avait dit : "La Sorbonne a pardonné au héros de Villeroy". Déjà, en 1920, ayant échappé par miracle au même désastre qu'en Juin 40, la S.F.I.O. avait condamné non pas Lucien Herr mais Charles Andler. Blum avait continué à prêcher "l'évangile de Jaurès, le Saint, le Juste, l'Apôtre, le Messie". Amicalement, Joseph Reinach, Gabriel Monod, Mathieu Dreyfus et son frère Alfred demandaient à Jaurès en 1913 d'écouter Charles Andler. On avait fait le silence de mort sur ces abonnés des *cahiers*. Selon les défenseurs de Herr, tout le mal venait de Péguy. Pour avoir confié le rassemblement *national* à un *général, catholique* et lecteur de *Péguy*, Blum faillit être exclu du Comité directeur de la S.F.I.O., comme André Philip le fut en 1956. Ancien ministre de la France combattante à Londres et à Alger, il avait protesté contre la politique algérienne de Guy Mollet. Il répliqua en publiant *Le socialisme trahi*, où il accuse le guesdisme d'avoir "perverti" la S.F.I.O. En 1967, Président du mouvement socialiste pour les Etats-Unis d'Europe, il m'assurait de "[s]on total accord sur le socialisme permanent et authentique de Péguy". Alors que le Parti allait dire avec

François Mitterrand que "le marxisme demeure l'apport théorique fondamental", André Philip continuait à penser comme Lucien Herr en 1890 que "l'honneur de Marx était d'avoir répondu à l'appel des Français [dont] étaient venues les idées qui fécondèrent le monde". Membre du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, Herr avait écrit cela dans *Le Peuple*, journal de ce Parti, où on lisait en décembre 1895 :

"Père de la doctrine de la Solidarité humaine et du Socialisme, Leroux a été un des grands initiateurs du Monde nouveau et, pour se servir de l'expression d'un de ses critiques, le monde vit aujourd'hui de sa pensée. Seulement, Pierre Leroux étant mort pauvre, exilé à la suite du coup d'Etat de l'homme de décembre, les uns et les autres se sont emparés de ses idées. On les a habillées sous des couleurs différentes sans jamais citer son nom."

Quand Leroux était exilé à Jersey et qu'Engels parlait à Marx des "pierrelerouxistes", "chiens bornés, ânes et crapauds", il lui conseillait de "cracher dessus". En 1893, en se moquant des "normaliens" Jaurès, Herr et Andler, il donne le même conseil à Paul Lafargue, qui lance le "Parti Ouvrier Français" de Jules Guesde contre le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (P.O.S.R). Lorsque Lafargue traite les dreyfusards de "véritards et justiciards", Jaurès riposte aux *cahiers*, en décembre 1901 : "C'est nous, les dreyfusards, qui avons été fidèles au communisme révolutionnaire de la France". Mais en 1899 Herr a dit à Péguy : "Vous êtes un anarchiste. Nous marcherons contre vous de toutes nos forces." Devenu un homme de Parti, il déteste la subversion individuelle de Péguy, et en 1920, en l'appelant "demi-fou lucide, paysan bohème", il exprimera la même hostilité. Personne n'a jamais expliqué la

transformation de l'homme que Péguy appelait "le plus pur et le plus confident de ses maîtres". En 1897, Herr était le seul adulte dans la trentaine d'étudiants qui cotisaient chaque mois en vue du Journal vrai (les futurs *cahiers*). Il admirait Bernard Lazare, qui en 1896 aurait voulu éveiller les "braves gens endormis dans le culte de Marx", et Clemenceau, fils de déporté, qui en 1895, avec Martin Nadaud longtemps exilé à Londres, avait célébré Pierre Leroux. En coopérant avec Louis-Pierre-Leroux, qui avait vécu en exil avec son père, et l'avait entendu dire à Jersey, à "la France libre" : "Jean-Jacques Rousseau, Messieurs, c'est le fils des proscrits qui rentre en vainqueur au pays de ses pères". Déjà, c'est à Magdebourg que Leroux et ses amis avaient retrouvé le saint-simonisme républicain. La déportation de Dreyfus avait particulièrement indigné les amis des Communards proscrits, et ils ont signé du même cœur pour sa réhabilitation et pour le monument de Boussac. Voilà l'origine de ce qu'on appelle dreyfusisme. Mais pendant ces années-la la Deuxième Internationale se renforçait et en 1896 son Congrès a exclu les anarchistes et Bernard Lazare avec eux. En appelant Leroux "l'autodidacte subversif", Herr lui faisait peut-être, naguère, un compliment. Extrêmement autoritaire, il impose le patriotisme de Parti, la discipline de Parti, au nom de l'Unité socialiste, que l'on prend pour l'idée de Jaurès. Révolutionnaire trilingue, placé dans une Bibliothèque qui facilite les échanges de courrier, voyageant en Suisse pendant ses vacances, il a cru que Jaurès et lui étaient de taille à faire triompher Kerenski sur Guesde, Vaillant, Kautsky et Lénine. Quand Lénine a été vainqueur, Herr a cru qu'en rompant avec lui Péguy avait empêché la victoire de Kerenski. Quel historien formulera une autre hypothèse ? Qui rompra le silence ? On cite sur Lucien Herr les témoignages d'Alain, de Romain Rolland, de Genevois et d'Andler. Il doit y en avoir d'autres. Herr n'ayant

jamais été élu ni candidat, son influence occulte a sans doute irrité bien des démocrates. Contre lui et donc contre Blum, beaucoup de jeunes militants anciens combattants ont été au Congrès de Tours, en 1920, entraînés par Boris Souvarine. La plaie reste à vif : en 2000, quand j'ai cité dans la *Revue du Mauss* la lettre où Souvarine m'avait dit : "J'ai été captivé par Péguy dans ma jeunesse", les défenseurs de Herr ont scandaleusement déformé le propos, et pour une fois le *Monde* a nommé Herr. Exceptionnellement savant, Herr connaissait Leroux. Et en brûlant ses papiers il a beaucoup contribué à le faire disparaître. Voilà pourquoi, en cherchant un prédécesseur de Péguy, on le rapprochait de Proudhon. C'est le tort fait à Proudhon qu'Alexandre Marc voulait réparer en 1978 quand il dénonçait avec moi "l'escroquerie d'envergure planétaire". Le Cardinal de Lubac, très proche de moi en 1979, affirmait contre moi que "Péguy n'est pas disciple de Leroux mais de Buchez". Et même Boris Souvarine, qui rattachait Péguy à Leroux, rattachait de Gaulle à Maurras. Avant le numéro de décembre 2000 d'*espoir*, revue de la Fondation et de l'Institut Charles de Gaulle, les noms de *Charles de Gaulle*, *Charles Péguy*, *Pierre Leroux* n'avaient jamais été reliés. *Trente-cinq années de colloques* avaient été nécessaires pour qu'Alain Peyrefitte les nomme tous les trois en m'appelant pour la première fois "Cher Jacques Viard", dans la lettre qui l'année dernière a touché Lionel Jospin. On me demande si Péguy a lu Leroux, si de Gaulle connaissait ce nom-là. Je n'en sais rien. Mais ces deux directeurs de revues authentiquement socialistes avaient des collaborateurs et des lecteurs. A Saint-Cyr, de Gaulle n'avait évidemment pas le temps de "lire tout ce que Péguy publiait". Mais dans une forteresse allemande, les prisonniers pouvaient rappeler qu'en 1905 Péguy avait personnellement adressé le cahier *Gobineau* au Kaiser Guillaume II. La *Gobineauvereinigung* qu'il présidait était

tout aussi redoutée par les socialistes éveillés que le parti teutonico-germanique, en 1844, par Heine et Leroux. Marx et ses dévots semblent avoir ignoré ces menaces racistes. Ruge s'entretenait avec Heine, en 1844, avant de demander aux Allemands de prendre modèle sur "les hommes libres, dont Lazare Carnot demeure le modèle". Il avait lu dans la *Revue indépendante* l'appel de Leroux : "Serviteurs de la Révolution française, nous devons nous attacher à l'Union Européenne. C'est à la France et à l'Allemagne réunies d'écrire et de signer la Nouvelle Alliance de l'Humanité". Leroux demandait à l'Allemagne de ne pas oublier que la France ne pouvait renoncer ni à Voltaire ni à Rousseau. Ruge répondait en écrivant *Pour l'Entente entre Allemands et Français*. En 1844, un mois avant la première rencontre démocratique internationale, la revue de Leroux annonçait l'arrivée à Paris de "l'école de Hegel" en rappelant que "Jean-Jacques n'était point athée", en demandant : "Hegel est-il athée ? Hegel présidera-t-il ce grand contrat international ? Sa philosophie suffit-elle à tous les besoins de l'esprit humain ?". A Dresde, Ruge avait recruté Bakounine, confident de Biéliniski, et il assistait avec lui à la rencontre du 27 mars 1844, "Gestern aszen wir, Deutsche, Russen und Franzosen, zu Mittag zusammen". Leroux lui semblait "le plus aimable des Français". Le lendemain du repas en commun, Ruge note que "Leroux et Louis Blanc sind religiös", Marx ne lui paraît pas athée de la même manière que lui, et peu après il écrit à ses amis : "Il vous faut choisir entre Marx et moi. Son fanatisme athéiste et communiste est aussi réel que le fanatisme chrétien. Il se prétend communiste, mais il est, plus encore que Bruno Bauer, fanatique de l'égoïsme, de l'athéisme et de l'hypocrisie". Avant la fin de l'année, par opposition au fanatisme de Bruno Bauer et au chauvinisme qu'il appelle *Patriotismus*, il définit "le nouvel ordre humain",

l'Humanismus. Rien d'autre que le saint-simonisme de Lazare Carnot, qu'H. Carnot appelait humanitaire. En France ou en Angleterre des Russes pouvaient penser au Goumannost de Biéliniski en lisant la devise "Tous les hommes sont frères" adoptée à ce moment-là en Angleterre par les (internationaux) Fraternal Democrats, par la Revue fondée à Paris par Louis Blanc et Victor Schoelcher et par la *Revue sociale* que Leroux fonde à Boussac, dans un semi-exil. En 1841, dès que George Sand et lui s'étaient associés, Sainte-Beuve avait dit : "Ils n'en ont pas pour six mois", et Lamennais, que leur amitié sentait "le lupanar". Ils sont "des fauteurs du communisme", selon la *Revue des deux Mondes* qui dépend, selon Leroux, de "la caisse de la police", et donc des puissances autocratiques et théocratiques. Le Roi de Prusse avait exilé Ruge et Marx parce que l'influence de leurs revues sur les étudiants russes faisait d'eux, aux yeux du Tsar, des agents de la "propagande démocratique" c'est-à-dire de la France. Quand ils ont rencontré Leroux à Paris, il était un directeur de revue en chômage, comme eux.

. En 1959, au Congrès de Bad-Godesberg, les sociaux-démocrates allemands adoptaient le programme de Ruge. A Paris, nos "intellectuels" les méprisaient et faisaient affront à de Gaulle. Mais à Mayence, en 1945, quand de Gaulle évoquait "l'âme des ancêtres gaulois et francs, la cordialité des Germains à l'égard des Gaulois", il donnait toute sa force à la maxime socialiste : tous les hommes sont frères.

Trois ennemis du socialisme, Engels, Sorel et Lénine

En 1843, à Manchester, dans le *New Moral World*, Engels louait Bruno Bauer, "the leader of the Jung Hegelians Philosophers of Germany", et " le Communisme allemand, qui est le plus athée de tous". Il mentionnait aussi "Pierre Leroux,

le métaphysicien communiste de la *Revue indépendante*", mais pour les lecteurs avertis (c'est-à-dire positivistes) le mot métaphysicien était péjoratif. Leroux disait : "Je suis un croyant". C'est pour cela qu'Engels le dit "complètement fou". En 1844 il ridiculise sous le nom de "mystic school" le "cercle socialiste" parisien où Marx admirait "l'Humanismus " des "ouvriers manuels épuisés par un travail physique intense", mais moins préoccupés à table par la nourriture que par "l'assemblée, l'association, la conversation qui à son tour a la société pour but". Leroux imaginait alors, d'après *Le neveu de Rameau* et *La République* de Platon, le cadre et le sujet du dialogue entre l'inventeur et ses "compagnons" typographes, *Le carrosse de monsieur Aguado*. Les uns ouvriers, comme ses frères, les autres étudiants et apprentis, comme ses gendres. Cette "école" raillée par Engels louait ses deux premières apôtres féminines. Dans leur *Revue indépendante*, Pauline Roland avait présenté les *Promenades dans Londres*, où Flora Tristan parlait du prolétariat anglais. Marx écoute ces Français, en se disant qu'en Allemagne et en Angleterre des ouvriers n'auraient pas parlé de femmes et de travailleurs étrangers avec un tel "Humanismus". Et il écrit à Feuerbach : "la fraternité humaine est une vérité", voulant partager avec lui le bienfait spirituel d'une "communion socialiste", comme celles que les "vingt-sept apôtres" de Boussac célèbreront, les jours de fête, à Limoges. Avant d'imprimer en février 1850 le dernier numéro de la *Revue sociale* dont Marx possédait alors la collection.

Engels n'avait pas assisté à la discussion du 27 mars 1844. Informé par Marx ou par Bakounine, il croit savoir que Leroux a dit: "C'est donc l'athéisme, votre religion". Et en 1906, dans un article qui sera lu par Péguy et par Lénine, Georges Sorel cite cette phrase. A l'en croire, elle ridiculise le "bafouillage" et les "balançoires" de Leroux, qu'il accuse d'avoir trouvé le

socialisme chez Hegel, en 1830, et de cacher cette dette dans son *Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne*. Sorel exècre Jaurès ; et en 1906, dans *l'Histoire socialiste* de Jaurès, Eugène Fournière vient d'écrire : "Pierre Leroux avait l'âme la plus socialiste et le cerveau le plus fécond. Il a imprégné de socialisme les plus hauts esprits de son temps, à commencer par Heine et George Sand ". Puisque Sorel méprise Herr et Jaurès, Lénine lui fait confiance, et il affirme en 1909 que le socialisme français était "une béate rêverie" qui d'abord avait séduit Herzen. Selon Lénine, ou plutôt selon "la voie prussienne" suivie par Lénine, c'est la lecture de Feuerbach, le *hegelian Philosopher* vanté par Engels, qui a permis au Russe Herzen de se hisser tout près de Marx. Telle est la fausseté fondamentale du bolchevisme. C'est *l'Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne* publié par Leroux en 1842 et traduit en russe par Herzen qui avait fait de Leroux "le plus grand philosophe français" aux yeux de Vissarion Biéliniski, le Père de l'Intelligentsia. Lénine reniait Biéliniski, auquel nombre d'antiléninistes étaient eux aussi infidèles, parce qu'ils étaient hégéliens à la façon de Lénine. Ainsi Alexandre Koyré, exilé à Paris, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, qui enseignait que "pour Herzen, dont la pensée dès le début a été nourrie de philosophie allemande, la philosophie de Leroux devait apparaître comme bien insuffisante."

On est donc depuis un siècle dupe de Sorel et de Lénine quand on dit que "le socialisme de Marx était l'oeuvre originale de son génie" ; "qu'il avait eu l'idée première des *Annales franco-allemandes* ; que Leroux avait refusé d'y collaborer, attardé premièrement par le chauvinisme français, "les préjugés, l'étroitesse, le sentiment de supériorité d'un peuple qui ne regardait pas par delà ses frontières". Attardé deuxièmement par l'inculture française : "Ignorant tout ou presque de la

philosophie post-kantienne, nourri de vieille métaphysique à une époque où la pensée métaphysique n'avait plus d'avenir, Leroux ne parvint jamais à rompre avec l'illusion spéculative : il y parvint si peu que la spéculation métaphysique finit par envahir sa pensée". Et c'est en France seulement que la vérité est accessible, grâce aux *cahiers* où Péguy, en 1907, après avoir lu Sorel, a donné un titre étrange, *de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne*, au chef d'œuvre décisif dans la vie de Marcel Proust. Là, contre les experts en "balançoires" et leur "savant boycottage organisé" il prenait la défense de ceux qui sont "tus, ignorés, passés sous silence". Ami de Péguy, Fournière l'avait défendu en 1905 dans la *Revue socialiste*, où il s'élève en 1906 contre "l'arrogante et fainéante scolastique, le dogmatisme créé et entretenu par nos intellectuels, sauf honorables exceptions." Ami fidèle de Péguy et de Fournière, Charles Andler, éminent germaniste, enseignait à la rue d'Ulm que "la créativité de Marx était faible". L'influence de ces trois socialistes persécutés par Herr aurait dû renaître en 1967, le jour vraiment "dramatique" (dont auraient pu témoigner Jacques Julliard et Paul Thibaud) où j'ai présenté au Centre Péguy d'Orléans deux lettres reçues par Péguy, l'une de Fournière et l'autre d'Andler. Heureusement, des lecteurs, slavissants comme Françoise Genevray ou germanistes comme Lucien Calvié, m'ont aidé à comprendre qu' en 1842, quand Pierre Leroux a publié son *Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne*, il était regardé comme "le plus grand philosophe français" par Heine, par Vissarion Biéliniski, directeur à Saint-Pétersbourg des *Annales de la Patrie*, par Moses Hess et Karl Marx, rédacteurs à Cologne de la *Rheinische Zeitung*, par Arnold Ruge, directeur à Dresde des *Annales d'Allemagne*, et par son ami Rosenkranz qui plaçait Leroux "à la tête de la philosophie française" en jugeant que "Leroux connaît mieux que personne la

philosophie allemande". En écoutant Bakounine, admirateur comme lui de George Sand, Ruge avait appris que Biéliniski et son ami Michel (Bakounine) avaient en 1842 "trouvé Dieu" dans *Consuelo*, "l'enfant" le plus sublime de George Sand et de Leroux. Disant à Rosenkranz : "Bakounine dépasse toutes les vieilles bourriques de Berlin", Ruge comptait sur Bakounine (et pas sur Marx) pour obtenir la collaboration de Leroux aux *Deutsch-Französische Jahrbücher*, qui n'étaient pas une idée de Marx.

En 1991, Jacques Grandjonc, spécialiste incontesté du Vormärs et de l'émigration allemande, a tenu à dire, au Karl-Marx-Haus de Trier, que l'importance du déjeuner de 1844 et du mouvement des frères Leroux, "die Gruppe um die Brüder Leroux", ne doit plus être sous-estimée, "musst nicht wieder verwiesen werden". Norbert Waszek traduisait les *Chroniques françaises* d'Edouard Gans. En 1995, trente ans après avoir jugé Leroux arriéré, Goblot a reconnu qu'en ayant pour lecteurs Hegel, Heine et Goethe, "Leroux dépassait prophétiquement l'horizon". Maximilien Rubel, après avoir édité cinq tomes de Marx à la Bibliothèque de la Pléiade, a découvert *De l'Humanité* parmi les livres que Marx avait "dévorés", et en 1997 il a demandé à adhérer aux Amis de Pierre Leroux.

En ensevelissant Jean Zay, le Tripartisme (M.R.P., S.F.I.O. et P.C.F.) obéissait à la consigne donnée par Herr : "Il faut laisser Péguy dormir dans sa tombe". En 1950, le discours du Recteur Sarrailh avait été pour les *cahiers* un enterrement de première classe. Dix ans plus tard, ni fleurs ni couronnes : selon Guillemin, Leroux est un lâche et Péguy un vendu. Cette brutalité s'explique par la gravité du danger alors couru par le léninisme. Juste au moment où le P.C. F. s'efforçait de démentir ce qu'il appelait "le Rapport attribué à

Khrouchtchev", on découvrait qu'en 1905 Péguy combattait l'imminente instauration paneuropéenne du régime knouto-germanique. Jaurès avait capitulé devant Karl Kautsky. Herr brûlait tous ses papiers, par crainte d'une perquisition. Lénine, son rival, regrettait que les paysans n'aient détruit que un quinzième des domaines, "un quinzième seulement de ce qu'ils auraient dû détruire pour débarrasser définitivement la terre russe de cette putréfaction qu'est la grande propriété". Péguy prédisait la suite : "démagogies sanglantes et crimes insensés, horreurs inimaginables, massacres des Polonais, massacres des Russes, massacres des intellectuels, massacres des paysans, massacres des ouvriers, massacres des bourgeois". En suivant Herr aveuglément, Jaurès avait engagé bien légèrement le socialisme dans cette Internationale, et Péguy prévoyait à la fois "les satrapies" et le "Boulevardsaintmichelstrasse". Ces pages parurent, mal éditées, durant les années cinquante, et *le Monde* essaya d'en amortir l'effet. Ce fut facile : Péguy n'était connu que comme catholique, et les questions soudain posées étaient ignorées par les deux "péguyistes" consultés par *le Monde*, Etienne Gilson médiéviste, historien du thomisme, et Guillemin, dix-huitiémiste et défenseur de Rousseau contre "les ardents propagateurs d'athéisme". En 1896 déjà, Marc Sangnier avait cru réfuter le socialisme en relevant les erreurs de Marx dans *Das Kapital*, et Péguy avait fait répondre à cet intellectuel catholique : "Marx n'est qu'un homme, tout avancé après lui, il faut lire sérieusement les choses actuelles, par exemple la *Revue socialiste*." "Tala", silloniste et ami de Marc Sangnier, Guillemin avait audiovisuellement conquis des évêchés et des séminaires en déclarant : "Plus je le connais ce Péguy, plus je l'aime, plus je le trouve grand". Fourbe, il cachait qu'il était "disciple marxiste de Lucien Herr" et par conséquent indifférent au "communisme intérieur".

A la mort de Madame Charles Péguy, en 1965, la Ville d'Orléans avait acquis les archives des *cahiers*. Chargé d'en faire l'inventaire, j'ai tout de suite écrit à Roger Secrétain, Maire d'Orléans : "On nous a volé nos papiers de famille". Simple "littéraire", j'aurais voulu alarmer les professeurs d'histoire, J'ai annoncé qu'une séance d'information aurait lieu le 16 septembre 1967. Jaurésienne excessivement influente, Mme Madeleine Rebérioux avertit les *Cahiers Jean Jaurès* que les correspondances conservées par Péguy pouvaient être "un important apport". Elle se demandait avec anxiété si "le Saint, le Juste, l'Apôtre, le Messie" vénéré par Léon Blum n'était pas tout simplement un condisciple de Bergson, de Berdiaev ou de Teilhard. La vie de Jaurès, selon Georges Lukacs, était "une ascension continue vers le marxisme, Himalaya parmi les conceptions de l'Histoire". Or, c'est le "visage du Christ" et le socialisme idéaliste français qui apparaissaient dans un article confié par Jaurès à Enjalran et dans sa thèse latine enfin traduite en français. Chargée par Fidel Castro d'enseigner à Cuba l'histoire du syndicalisme, une professeur de Sorbonne représentant la Gauche Unie pouvait-elle contredire Lukacs ? Le 16 septembre 1967, accompagnée par Jacques Julliard, rédacteur en chef du *nouvel observateur* et par Paul Thibaud rédacteur en chef d'*Esprit*, elle vint à Orléans entendre mon exposé. J'en savais déjà assez pour prouver que Péguy n'était pas l'allié de Maurras, mais au contraire de ceux que Maurras dénonçait comme "les meneurs de la coterie judéo-protestante", Bernard Lazare, Gabriel Monod, Georges Renard, Eugène Fournière et Georges Clemenceau. Ainsi réapparaissaient, sous les ruines de la cité défendue par Péguy jusqu'en 1914, les vestiges d'une nécropole plus ancienne. Obstruer des fouilles, bétonner, faire surveiller sans interdit et sans unique, ce fut le rôle du *Monde* et du Comité d'historiens présidé par Guillemin. Quinze ans

plus tard, je publiai *Pierre Leroux et les socialistes européens*. Boris Souvarine et moi nous étions associés dans la Préface de ce livre. En le lisant, Raymond Aron, décida de lire Leroux, et le Cardinal de Lubac m'écrivit : "Leroux mérite en quelque sorte d'être réhabilité [...]. C'est toute une histoire fausse ou faussée que vous ressuscitez." Dans *Le Quotidien*, Pierre Daix demandait "d'urgence une véritable réévaluation des sources mêmes des idées socialistes, car rarement l'histoire a été aussi faussée que celle du socialisme français". Mon livre, disait Michel Le Bris dans *le nouvel observateur*, était "un acte d'accusation terrible contre une entreprise consciente d'extermination, accusation terrible en particulier pour les spécialistes de l'histoire du socialisme". Ni Pierre Daix, ni Michel Le Bris, ni Raymond Aron, ni Boris Souvarine, ni le Cardinal de Lubac n'étaient professeurs d'histoire, ni moi. Ni Bernard Lazare, qui avec Péguy se moquait des "braves gens endormis dans le culte de Marx". Ni Charles Andler, qui critiquait avec Péguy le pacifisme de Jaurès. En rendant à ces deux victimes des guesdistes leur titre de socialiste, je bravais Madeleine Rebérioux qui avait refusé de publier leurs lettres dans *Le mouvement social*. Interrogée par France culture, elle eut le front de répondre : "Je n'ai pas lu le livre de Viard. Il a l'habitude de ce genre d'affirmations. Mais Bernard Lazare était tout, sauf socialiste, et Andler n'étant pas marxiste n'était pas socialiste." Corneille ne laissait pas un affront impuni, Jaurès protestait (avant sa capitulation) contre le "sanglant outrage" des guesdistes. La direction de France culture et celle de Radio France ne m'ont jamais permis de répondre. Mais, à l'insu du grand public, comme ma querelle de 1963 avec Guillemin, cette querelle a été entendue à l'Elysée, et en 1983, François Mitterrand a dit au Conseil des Ministres qu'il était "scandalisé et angoissé par les carences dans l'enseignement de l'histoire". Et la décision dont parle M. Lionel Jospin se

préparait aussi à la Commission des Communautés Européennes. Un Rapport sur "le fonds culturel commun aux citoyens européens" m'ayant été demandé par la Présidence de Bruxelles, j'avais composé un *Memorandum* à partir des archives inédites des *cahiers*, et en décembre 1988, en lisant ce *Memorandum*, Mitterrand m'écrivit : "L'Europe se fonde aussi de la connaissance de cette histoire-là à quoi contribuent les initiatives de l'Association des amis de Pierre Leroux". M. Michel Rocard, Premier ministre, demanda par trois fois à M. Jospin, alors Ministre de l'Education nationale, de "prescrire un examen attentif" de notre *Memorandum*. Et en 1991 le P.S. mit au rancard "l'idéologie marxiste". Mais sauf *Le poing et la rose*, personne n'a cité cette motion du Congrès extraordinaire de Strasbourg.

Cette année, en 2005, "l'aggiornamento" de 1991 semble oublié. On commémore l'unification de 1905, et pour faire le plein des voix aux prochaines élections présidentielles on loue plus que jamais "l'Unité socialiste" de Jaurès. Sans jamais nommer Herr, dont Jaurès était "la créature". En 1905 les "socialistes indépendants" avaient refusé d'entrer dans la SFIO. Directeur de la *Revue socialiste*, Fournière y prédisait cette année-là qu'aucune "Unité socialiste" ne pourrait "faire confluer le socialisme et le marxisme". Il faisait l'éloge de "Péguy socialiste irrégulier", et il disait qu'il fallait "faire de George Sand une autorité, un éducateur pour la France". Proust passait pour paresseux. Proust lisait la *situation* où Péguy, sans le nommer, dit à Daniel Halévy : "Nul ne travaille autant qu'un paresseux de génie". Péguy ajoute, sans dire à qui ils pensent tous les deux : "il en entend parler".

Le Ministère de l'Education nationale ignore les avis concordants de deux de ses titulaires, représentants indéniables des deux plus grands partis politiques français.

Venant de la Droite, Alain Peyrefitte découvre le socialisme de Leroux et de Péguy, et M. Jospin, antérieurement Premier Secrétaire du P.S. marxiste, est touché par cette conversion. Mais la Ville d'Orléans n'a pas réuni en volume les documents que j'avais fait paraître en diverses revues. Le Ministère de la Culture et de la Communication ne sait pas qu'il faut réimprimer et traduire les œuvres "vomies à l'ostracisme", à commencer par *Le Carrosse de Monsieur Aguado* et *De la fable*. En 1986, en me remerciant de lui avoir fait découvrir "la personnalité et l'oeuvre de Pierre Leroux dans toute sa dimension", François Mitterrand faisait allusion à l'ensemble où j'avais juxtaposé *De la corporation*, texte concret, et *De la Fable*, c'est-à-dire les pages que Baudelaire jugeait en 1851 "sublimes et touchantes". Et c'est en parlant de ces pages que l'année suivante, à Londres, Leroux a dit à George Eliot que "le désaccord avec Proudhon portait sur le point le plus important de l'histoire". "Comme Feuerbach", Proudhon ne voyait pas que Jésus essénien avait réellement "fait fraterniser l'hébreu et le sanscrit". En se moquant de Jésus talapoin, il se moquait de l'antiracisme, qui est l'essentiel du socialisme. Certes Proudhon, qui en 1991 était nommé par le P.S. ex æquo avec Leroux, n'est plus nommé du tout en janvier 2001, quand M. Jospin, Premier Ministre, a invité les nations européennes à "s'inspirer de Pierre Leroux défenseur de la liberté des associations". Mais cela réhabilite seulement l'auteur de *De la Corporation*. La République Française nie son héritage religieux. Elle cache aux autres nations européennes l'héritage asiatique révélé dans *l'Encyclopédie nouvelle* et l'héritage hussite révélé dans *Consuelo*. Lui aussi, le Cardinal de Lubac avait discrédité Leroux en lui préférant Buchez. Mais en 1983 il s'apercevait que "Leroux mérite en quelque sorte d'être réhabilité". En 1991 le P.S. faisait de cette réhabilitation l'An 1 de son "aggiornamento". Depuis, son

Premier Secrétaire, M. François Hollande, m'a plus d'une fois demandé "d'amplifier mes efforts pour nous approprier notre passé commun, qui constitue notre patrimoine commun". Patrimoine dilapidé par ceux qui ont le pouvoir d'interdire notre colloque. "Profondément renouvelé par Proudhon et Marx" selon les professeurs d'histoire et de philosophie, le socialisme a rompu selon la C.G.T. avec "l'irréalisme totalement utopiste de la grande embrassade préconisée par Leroux".

De la Charbonnerie à the International Working Men Association

Avant 1830, au *Globe*, Leroux et son ami Alexandre Bertrand avaient lutté pour Geoffroy Saint-Hilaire contre Cuvier, Grand-Maître de l'Université. Mais c'est surtout après 1830 que les publications de Leroux donneront l'exemple d' "un enseignement supérieur extérieur à la Sorbonne" et quand Péguy écrit ces mots, il connaît, pour l'avoir réimprimé, l'article où Jaurès parle des "barons de l'Université orléaniste, éclos du même régime que les barons de la finance". "Jean Jaurès, député du Tarn" était membre du Comité d'Honneur qui diffusa à la fin du siècle le Discours prononcé par Martin Nadaud en 1877 :

"Ses prodigieuses facultés lui ayant permis de s'élever rapidement du rang de simple ouvrier typographe à celui occupé par les plus grands penseurs du XIXe siècle, les normaliens et les professeurs des hautes études, détrônés ou savamment réfutés par un ouvrier sorti de son atelier, [décidèrent] d'annihiler celui que dans le secret de leur conscience ils considéraient comme leur maître".

Au *Globe*, il y avait eu deux "consuls", dont l'un, Jean-François Dubois, servait les intérêts de Victor Cousin. Il devint Inspecteur général et tout le monde crut qu'il avait fondé et dirigé le *Globe*. C'est ce qu'on croit encore quand on dit que *le Globe* était un "journal littéraire" en donnant seulement à l'adjectif "littéraire" le sens qu'il a aujourd'hui. Mais si on rapproche *Le compagnon du Tour de France*, *l'Histoire de dix ans*, *Les souffrances de l'inventeur* et les *Lettres à Ruge*, on s'aperçoit que grâce à Leroux *le Globe* était le magazine européen le plus "engagé" au sens social et au sens international du mot. George Sand, Louis Blanc et Balzac avaient pleinement compris ce que Leroux dit à mi-voix dans la *Revue indépendante* de février 1843 :

"Le premier jour que j'entrai dans une imprimerie avec la résolution de me faire ouvrier compositeur, [...] je me dis que la matière pouvait mieux nous obéir, et, tout en apprenant mon métier, j'en maudissais les imperfections".

Lisant cela, le jeune Marx rêvera d'une revue réunissant dans l'"Humanismus" les "pensants qui souffrent et les souffrants qui pensent". Leroux, lui, avait trouvé le moyen concret de réaliser ce rêve. A vingt ans, résolu à combattre "le fantôme théologique-féodal" auquel "Lamartine et Hugo faisaient semblant de croire", Leroux regardait la typographie comme le meilleur "arsenal" de la pensée. Ses amis républicains, bretons et autres, partageaient son "idée première" : "un journal qui tiendrait ses lecteurs au courant de toutes les découvertes faites dans les sciences et dans toutes les branches de l'activité humaine, chez les principales nations". Exilé, en 1858, avant d'être nommé membre du Central Council of the International Working Men Association, il s'amuse en y repensant :

"N'est-il pas remarquable, autant qu'étrange, que ce soit moi, alors ouvrier typographe, aussi pauvre et aussi dépourvu que je le suis encore aujourd'hui, qui aie construit, en 1824, l'arche qui contient à la fois Doctrinaires, Eclectiques, Libéraux, Jacobins, et d'où le Socialisme aussi est sorti : LE GLOBE."

Ce mot, qui était son "drapeau", c'est le seul apport qu'il pouvait faire à ce journal. Une mystérieuse société avait offert à ce jeune ouvrier un stage à Londres et des amis typographes pour apprendre à fabriquer un magazine à l'anglaise. Elle avait recruté en divers pays les rédacteurs et les lecteurs de la Revue la plus prestigieuse. Dubois le chargeait d'écrire les recensions les plus érudites, et de nouer les ficelles des paquets (comme Péguy gérant des *cahiers*), mais Leroux se chargeait aussi du fichier et du courrier. Sans en avoir le titre, il était le secrétaire du carbonarisme non babouviste. Il savait et même il était seul à savoir que *le Globe* était lu à Genève par Fazy, à Londres par Stuart Mill, en Allemagne par Goethe, Heine, Hegel, et il connaissait Buonarroti, Alexandre Herzen et Mazzini avant de les rencontrer. Bien renseigné sur les Doctrinaires et les Eclectiques, il était comme ses amis Godefroy Cavaignac et Hippolyte Carnot proche des Jacobins, c'est-à-dire des Conventionnels exilés en Belgique ou en Prusse depuis 1815 parce qu'ils avaient voté la mort de Louis XVI. *Le Globe* est fondé en 1824, et six ans plus tard les Bourbons ne sont pas seuls à tomber. Fondée en 1845, la *Revue sociale* entraîne en 48 plus d'électeurs parisiens que Hugo, plus que Louis Bonaparte, plus que Proudhon, plus que Blanqui. Et en 1850, "les idées formulées au fond de notre solitude de la Creuse par l'association de quelques hommes" [forment] "dans toute l'Europe le Parti qu'on appelle socialiste". En 1873, les Communards proscrits accusent Marx de "pangermanisme",

en rappelant que "l'idée qui a présidé à la fondation de l'Association Internationale des Travailleurs venait des Associations de 48 où Pauline Roland, Jeanne Deroin et Martin Nadaud continuaient l'oeuvre des vingt-huit apôtres de la solidarité humaine aidés à Boussac par un disciple de Pierre Leroux, George Sand".

S'adressant à Victor Cousin, "l'homme qui est à présent le pouvoir éducatif de la France", Leroux disait en 1838 dans *l'Encyclopédie nouvelle* : "Vous avez changé de système à Berlin, mais nous, nous n'avons pas changé." Voilà le texte qu'en 1849 Giuseppe Ferrari appellera la déclaration de guerre du socialisme, en chiffrant les prébendes des trois domaines du "fief" de Cousin, la Sorbonne, où il enseignait, l'Académie des Sciences Morales et Politiques, où il régnait, et l'Ecole Normale Supérieure que Napoléon avait fondée (comme le rappellera Nadaud) pour faire obstacle à l'esprit républicain. Jean Reynaud et Jules Renouvier, qui en Février 48 accompagnent H. Carnot au ministère de l'Instruction Publique, avaient avec lui et Leroux collaboré à *l'Encyclopédie nouvelle*. Ce qu'ils avaient reçu d'Allemagne, c'est le saint-simonisme des Conventionnels exilés, "tradition", disait Leroux, de la Révolution française". En Allemagne Cousin avait tout au contraire appris la hégélienne philosophie de l'histoire connue sous le nom de "morale du succès". Si Leroux avait fait de même, il serait devenu en août 1830 directeur de l'Imprimerie nationale. Pour cela, il aurait suffi d'accepter l'invitation de Talleyrand, ou de le recevoir quand Talleyrand est venu le trouver. Il refusa, son but n'étant pas le remplacement des Bourbons par les Orléans. Il essaya de faire échouer ce "complot", en avertissant les imprimeurs, c'est-à-dire les républicains "réunis à l'Imprimerie Joubert, leur véritable place d'armes", et en rappelant au général La Fayette qu'il avait "donné à la Charbonnerie une impulsion toute

républicaine". Stuart Mill accourt de Londres et Fazy de Genève pour faire auprès de La Fayette la même démarche. En vain. Victor Cousin sera ministériel, puis Ministre. Au cours du Procès monstre, en 1835, il demande à la Chambre des Pairs, à plusieurs reprises, la mort d'étudiants républicains innocents. Il ne fut pourtant pas poursuivi en 48, et si Jean Zay avait demandé un rapport sur ce long duel, les archivistes du ministère ne lui auraient apporté ni un dossier Cousin, ni un dossier Leroux, Leroux n'étant pas fonctionnaire.

Par contre, ils aurait trouvé trace du procès d'Ange Guépin et la preuve de l'alliance contre le socialisme de l'Université et du clergé catholique : en février 1851, le "retrait d'emploi" de ce professeur de médecine avait été prononcé par le Grand Conseil Académique composé de l'Inspecteur Général Paul-François Dubois, de M. Thiers, de M. Cousin et de trois catholiques, M. de Falloux, Monseigneur Dupanloup, et M. de Montalembert. Dans les centaines de pages (jamais rééditées) de *La Philosophie du socialisme*, Guépin avait résumé et diffusé les idées de l'*Encyclopédie nouvelle*. Il demande à ce Conseil : "Au nom de quoi m'accusez-vous ?", il expose ses convictions scientifiques, laïques et maçonniques : "Je crois aux associations, aux corporations et aux libertés communales du passé fécondées et développées par la science, la philosophie, l'industrie de notre époque". Et il dit en conclusion : "Ce livre n'est point notre pensée personnelle, mais un effort dans la voie tracée par nos maîtres, le compendium des doctrines des corporations ouvrières de Paris qui sont, pour nous, la tête et le cerveau des travailleurs français [...] Pecqueur, les rédacteurs de la *Revue sociale*, et ceux de nos amis qui dirigent les associations et les corporations ouvrières de la capitale sont tous, comme ceux avec lesquels ils vivent en communion et comme nous, les fils en esprit de la convention de Saint-Simon, Pierre Leroux et

Fourier. Quant à la question religieuse, je ne suis ni Jan Hus ni Jérôme de Prague, pas plus que vous n'êtes le Concile de Constance". Le crime de Guépin, c'est la solidarité avec les prolétaires des villes et aussi des campagnes. Pauline Roland avait publié deux ans plus tôt le manifeste de l'Association fraternelle des institutrices, instituteurs et professeurs socialistes, qui faisait partie de l'Union des Associations ouvrières. Guépin donnait un exemple redoutable, étant donné son dévouement et son crédit au Grand Orient. Or la lutte des classes et la question religieuse étaient inséparables. L'Académie Française venait de décerner le Grand Prix Montyon à l'ouvrage où un catholique buchézien, Alfred Sudre, appelait "religion du mal" non pas le socialisme en général, mais le socialisme de Leroux, "bien plus redoutable que Cabet, L. Blanc et Proudhon. Eux aussi, ils font appel aux mauvaises passions du cœur humain, la haine et l'envie", mais "aucun hérésiarque politique ne s'était avancé aussi loin que lui dans la voie illusoire de la chimère". Plus féministe que tous les socialistes, "il rêve d'une famille sans subordination de la femme et du fils au mari et au père". Et surtout, il nie "les dogmes consolateurs", le Paradis et l'Enfer, promesses de juste récompense et de juste punition.

Voilà pourquoi le programme républicain doit unir une doctrine sociale et une doctrine religieuse. En 1842 Leroux écrit dans la *Revue indépendante* : "Les principales formules que l'école saint-simonienne a répandues dans le monde avant sa division étaient la traduction fidèle, sinon littérale, des principes de la Révolution française". Lisant cela, l'un à Dresde et l'autre à Cologne, Ruge et Marx reconnaissent ce qu'enseignait Eduard Gans, ami de Hegel, son collègue et son successeur à l'Université de Berlin : "Paris réunit et doit unir de plus en plus l'idée républicaine aux doctrines saint-simoniennes". Sur ses cahiers d'étudiant, Hegel avait écrit :

"Vive Jean-Jacques ! In tyrannos !" (A bas les tyrans !)". Sur ses vieux jours, il lègue à Gans ce qui lui avait été dit en 1822, après Waterloo, par celui qui avait été "Organisateur de la Victoire". De la victoire sur les tyrans. Comme Michelet au Collège de France, Gans aura des auditeurs de différents pays, et en particulier un Polonais, A. von Cieszkowski, qui s'entretiendra à Paris avec Leroux le 2 Janvier 1839, au moment de l'article *Egalité*. Révolutionnaire trilingue, le Russe Herzen a dit qu'en lisant les *Prolegomena zur Historiosophie* d'A. von Cieszkowski il "retrouv[ait], traduit dans la langue hégélienne, l'enseignement de Pierre Leroux". Formule étonnante mais exacte. Herzen connaissait bien Leroux, puisque dès 1836 il se disait "enthousiasmé par *l'Encyclopédie nouvelle*", dont Victor Joguet faisait l'éloge dans *le Monde*, le journal de Lamennais. Et la traduction en français des *Chroniques françaises* de Gans a récemment montré qu'avant 1830 Gans était non seulement un grand admirateur du *Globe* et de Goethe (comme Leroux) mais aussi, comme Leroux, un familier de La Fayette. Un an après s'être entretenu à Paris avec Leroux, Cieszkowski a rédigé l'excellente notice *Pierre Leroux* dans le Brockhaus-Lexikon de 1840. Elle contient un parallèle de Hegel et Leroux, et je crois qu'elle a été le fil d'Ariane pour les étudiants d'Allemagne, d'Europe centrale, de Russie, qui n'auraient rien trouvé de comparable en français. Avec *Consuelo* (1842-1844), ce dictionnaire aussi usuel que notre Larousse me semble avoir été l'oracle de Lutèce pour les Hongrois et les Slaves qui disaient après 48 : "Nous étions tous Français". Et de même pour les jeunes pasteurs protestants qui en Allemagne en 48 chanteront la Marseillaise, et en Suisse, sous l'Empire, accueilleront les Français exilés.

Entre temps, en 1842, à cause de la question du Rhin, Leroux avait parlé dans la *Revue indépendante*, des deux "partis du

sabre, le parti teutonique et le parti du bonapartisme caché sous le manteau du républicanisme". En 1844, Ruge reproche à Bruno Bauer et à Marx leur hypocrisie : sous le manteau du *Kommunismus*, il décèle l'absence d'*Humanismus*. Hippolyte Carnot appelait humanitaire le mode de vie, la leçon saint-simonienne que lui donnait son père. Bazard, avant de fonder la Charbonnerie en 1821, connaissait la pensée de Saint-Simon, et Leroux aussi, avant de publier en 1827 *De l'Union Européenne* dans *Le Globe*, ce mot étant pour lui "un drapeau" avant que Saint-Simon vienne lui dire en 1825 sa sympathie pour les idées de ce journal. Ruge me semble éprouver et exprimer ce que sentaient très bien les Allemands juifs qui ont préféré Leroux à Marx. Heine d'abord, qui comme Ruge, avait beaucoup apprécié Marx auteur des *Lettres à Ruge* (1843) avant de l'appeler "Torquemada de l'athéisme", en l'opposant à Pierre Leroux. Comme Ruge, Heine craint que "l'antique férocité" se réveille, au nom de "la nationalité allemande" et même d'un christianisme "germanique". Nous avons vu combien Alexandre Weill redoute cet impérialisme. En 1843, en affirmant que "le peuple juif a produit trois hommes qui ont eu une immense influence sur l'histoire de l'humanité : Moïse, Jésus et Spinoza", Alexandre Weill citait la "Protestation" des "réformistes juifs" qui venaient de proclamer à Francfort que leur religion contenait "die Möglichkeit einer unbeschränkten Fortbildung", la possibilité d'un perfectionnement sans borne. Chaque volume de l'*Encyclopédie* affirmait la perfectibilité en citant Leibniz : "Videtur homo ad perfectionem pervenire posse".

Enfin, nommons Moses Hess, qui plus qu'aucun jeune hégélien avait été fasciné par Marx. Il me semble écoeuré surtout par Engels le jour où il écrit à Marx : "Adieu, Partei ! Ton Parti je ne veux plus en entendre parler. De la merde sous tous les rapports". Même sans "faire techouva" en disant

comme Heine "notre Seigneur et Maître Jésus-Christ", Marx aurait pu essayer d'accorder Alexandre Weill et Moses Hess, qui allait comme Leroux étudier l'essénianisme. Maximilien Rubel a été bouleversé en s'apercevant que Marx avait acheté de l'*Humanité*. On croit que Marx admire "le ruisseau de feu", Feuerbach, et qu'il dédaigne Leroux. Mais il ouvre le gros livre qui commence par dire : "Nous savons, par ce que Philon rapporte de l'Essénianisme et des Thérapeutes, qu'à Alexandrie l'Essénianisme dominait avant la naissance de Jésus-Christ". Et il se moque des "épiciers de la pensée, qui pillent les Français sans se douter qu'en histoire les Français ont damé le pion à tout le monde. Ils prennent Feuerbach pour le dernier cri, alors que Feuerbach croit qu'il y a une science de la politique, une de la religion, une de l'art, etc. Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire".

Deux ans plus tôt, lisant et relisant *De l'Humanité*, opposant lui aussi Leroux et Feuerbach, Michelet écrivait : "il y a une seule science, l'histoire. L'histoire des religions, l'histoire du droit, l'histoire politique, l'histoire de l'art et de la littérature ont besoin de toute l'histoire". Incognito, en secret, Marx appartient au "nous immense et silencieux", à l'humanitaire "génération nouvelle" dont Baudelaire se fera le porte-parole en 1846. Dans la *Revue sociale* Baudelaire juge "sublimes et touchantes" des pages qui font dire à Engels : "Ce type-là est complètement fou". En louant les Français, au pluriel, Marx "escamote" l'auteur du seul livre qui affirme l'origine à la fois juive et hindoue de l'évangile. Il laisse Engels, antijuif antichrétien antislave et antifrançais, fabriquer le meeting d'où sortira le lamentable *Manifest der kommunistischen Partei*. Et il laisse ses admirateurs juifs croire, comme le Congrès juif mondial en 1976, que "Marx a plus que personne révolutionné la pensée humaine au XIXème siècle, parce que Marx était Juif".

Les trois Juifs allemands amis du Français ostracisé ont combattu comme lui Renan et Comte. Ils ont été choisis comme maîtres par Bernard Lazare, le prophète d'Israël "inspirateur" du socialisme dreyfusard que Péguy juge "profondément chrétien", et Proust "néocatholique". C'est chez trois victimes du "Sacerdoce", Jésus, Jan Hus et Jeanne d'Arc, que la belle-famille de Péguy trouvait ce qu'on cherche en vain dans la postérité spirituelle de Joachim de Flore ou dans l'hérédité juive de Marx.

III - La merveilleuse transformation des lettres européennes de 1838 à 1851

"Je vois dans l'avenir une femme qui sera glorifiée pour avoir rendu hommage à la Vérité : c'est George Sand. A elle, un peu plus tard [...] se joignait Balzac."

Pierre Leroux, Jersey, 1853

George Sand et Balzac

En les appelant Républicains et chrétiens, Enfantin raillait ceux des saint-simoniens que Pierre Leroux entraîna avec lui en 1831. En 1830 Michel Chrestien "fut pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens", et en 1831 il était le second intrépide de "Léon Giraud, le chef d'une école morale et politique sur le mérite de laquelle le temps seul pourra prononcer". George Sand admire en 1835 cette "école de sympathies" qui "entretient dans l'ardeur de [ses] travaux le plus grand critique possible dans la philosophie de l'histoire".

Elle va se dire "convertie" à une "religion" essénienne qu'en juillet 1836 elle "aspire à prêcher à [s]es douze apôtres". Sous l'Empire, en publiant l'éloge de l'*Encyclopédie nouvelle*, elle dira à la gloire de Balzac que "ses plus beaux personnages se sont trouvé être des républicains et des socialistes". Les amis de Leroux venaient de dire, à Jersey : "Nous, républicains socialistes, esséniens du monde", et trois ans plus tard, à Jersey encore, dans les *Etudes sur l'association corporative ou association humaine sur les instruments de travail*, ils reproduiront le récit par George Sand de son premier entretien avec Pierre Leroux. En 1873, à Genève, dans l'*Exposé des doctrines socialistes*, les Communards proscrits relient 1864 à la Seconde République et au demi-exil de Boussac en 1845 : "les Associations de 48 n'avaient pas seulement formulé, elles avaient entrepris de réaliser l'idée qui a présidé à la fondation de l'Internationale. [En effet, jusqu'au dix Décembre], Pauline Roland, Jeanne Deroin et Nadaud ont continué l'oeuvre des vingt-huit apôtres de la solidarité humaine aidés à Boussac par une disciple de Pierre Leroux, George Sand".

Le 1^{er} septembre 1835, dans la *Lettre à Franz Liszt*, George Sand faisait un vœu : "douze hommes enfermés sous le même toit sans ergoter entre eux, sans vouloir primer les uns sur les autres". En lisant cela et en écrivant que les membres du Cénacle "ont l'esprit doux et tolérant. L'Envie leur était inconnue", Balzac a certainement pensé en 1839 aux *Actes des Apôtres*. George Sand s'en était souvenue durant le Procès Monstre, parce que les avocats se jalousaient. Leurs rivalités nuisaient aux accusés. Ils avaient beau être républicains, ils ne l'étaient pas comme elle, comme Leroux, comme ceux qu'en 1831 on appelait "chrétiens" parce qu'ils disaient avec Leroux : "Au lieu d'être individualisme, le point de départ sera Association".

Haïssant "le moi tout seul", désespérée par la "folie romantique", George Sand était attirée par "l'accord" qui régnait dans "l'école de sympathies" réunie autour de Leroux, comme il avait régné dans la "famille des Esséniens, compagne des palmiers, *gens solitaria*, dont parle Pline l'Ancien". Cette référence très peu connue ne pouvait lui être communiquée que par Leroux, qui étudiait alors "Jésus essénien" pour l'article *Egalité*. C'est "la religion" de cette famille qu'elle prêche à Balzac en 1838, en lui disant que de leurs "écrits nouveaux" viendra "un changement dans les mœurs futures". Cette année-là, dans l'article *Eclectisme*, Leroux accuse Victor Cousin, "le pouvoir éducateur de la France, [...] de renier la tradition de la Révolution Française". Cela sera redit à chaque renaissance de la République, en 1849 par Giuseppe Ferrari, professeur italien enseignant en France, en 1873, par Martin Nadaud qui à son retour d'exil accusait le fief de Cousin d'avoir "annihilé" Leroux, et en 1948, par David-Owen Evans, Canadien, imprimant à Paris ce qu'il reprochait Outre-Atlantique au "professorat cartésien" qui perpétuait l'exil "du seul critique littéraire, du seul philosophe qu'il y ait eu parmi les socialistes". Ils avaient diminué Balzac, en lui ôtant le mérite d'avoir courageusement rendu hommage à George Sand et à Leroux. Ils avaient diminué la France et Dostoïevski qui mettait George Sand et Leroux à la tête des Français, "les moteurs de l'Humanité". En 1948, Roger Garaudy a explicitement ajouté à la censure cousinienne la censure du P.C.F.: "Nous excluons Pierre Leroux". George Sand a suivi le sort de Leroux. Avant la guerre, Henri Guillemin était un respectable historien des idées. Marxiste, il sera après la Libération "le meilleur historien marxiste", selon Sartre, c'est-à-dire le Préfet de police imposé par le *Monde* à la République des Lettres. Biographe, il prendra modèle sur le méchant rival de Stendhal et Balzac, Sainte-Beuve, qui disait

que George Sand "gâche un beau talent" en se soumettant au "Pape du communisme", Leroux, qui "écrit philosophiquement comme un buffle qui patauge dans un marais". Disant que Leroux était "prudentissime et cauteleux, avec un penchant de surcroît pour la vie d'entretenu", Guillemin prêchait le culte de la personnalité de Jaurès. Alors, faisant entièrement confiance à H. Guillemin", M. Bernard-Henry Lévy écrit que, "Jaurès seul excepté, tout le socialisme français est né sur la même base raciale qu'en Allemagne". Donc, Péguy n'était qu'un partisan du "national-socialisme à la française." Même Paul Bénichou ne voit, "jusqu'à la prise de position de Jaurès", que "haine des Juifs et antisémitisme meurtrier dans le socialisme naissant sur une assez longue période", à commencer par Leroux. Et on lit "Péguy fut traître" dans la thèse de Sorbonne qui a fait et fait peut-être encore autorité sur *Illusions perdues* : George Sand y semble bien moins progressiste que Balzac, puisqu'il "voulait qu'on en vienne à Hegel" et qu'il était déjà "sur la même longueur d'ondes que le matérialisme dialectique".

Or l'association de George Sand et de Leroux avait dès 1841 donné naissance à la Revue qui annonçait "la nouvelle alliance de l'Humanité". A Londres, Florence ou Genève, la femme de génie que Mazzini appelait "l'Européenne" allait avoir pour ambassadrices Malwida von Meysenbug, Marie d'Agoult, Pauline Viardot, Léodile Champseix, qui comprenaient pourquoi elle "vénère Pierre Leroux comme un nouveau Christ". L'auteur de *Consuelo* "règne plus souverainement que le Tsar" à Saint-Pétersbourg et plus encore en Sibérie. "Les esséniens du monde", en 1853, lisent le journal le plus cosmopolite du XIXème siècle, *L'Homme*, auquel "on peut s'abonner à Mexico, à La Nouvelle Orléans, à Genève, à Madrid, Bruxelles, Liverpool et Londres". Ainsi se tisse en secret, sous le second Empire, un réseau qui apparaîtra au

grand jour lors de l'Affaire Dreyfus, après l'amnistie de 1881 lorsque les Communards rescapés de Nouvelle Calédonie auront retrouvé les quarante-huitards survivants de Londres, de Bruxelles, de Genève, etc. "Les chiens bornés, ânes et crapauds" sur lesquels "crachaient" Engels et Marx seront à la fin du dix-neuvième siècle pris comme modèles par les dreyfusards, fiers d'être "fidèles au communisme révolutionnaire de la France". Péguy avait accès, grâce à son maître le plus cher, Gabriel Monod, aux souvenirs de Herzen, de Bakounine, de Malwida von Meysenbug, de George Sand et de Michelet. Bernard Lazare, "l'inspirateur des *cahiers*", avait continué les recherches de Moses Hess et il jugeait en 1899 que Jaurès était "servile" envers Marx. Robert Dreyfus, ami de Proust, allait publier le *cahier Alexandre Weill*. Tout cela explique l'acharnement actuel des défenseurs de Herr contre ceux qui cherchent le fil d'Ariane de ce labyrinthe. J'avais été soutenu par Henry Poulaille, Boris Souvarine, Alphonse Dupront, Léon Cellier éditeur de *Consuelo* (1959), Antoine Adam éditeur de *Illusions perdues* (1963), Jean Fabre, auteur de *Lumières et romantisme* (1963), Georges Lubin, Jean Gaulmier, Jean-Pierre Lacassagne, Pierre-Georges Castex et Bernard Guyon, balzaciens, et David-Albert Griffiths, ancien élève de D.O. Evans. Dix ans après la publication de sa thèse sur *Jean Reynaud et l'Encyclopédie nouvelle*, la *Revue historique* refusait, en jugeant trop tardif le compte-rendu que j'en proposais. Or, Griffiths était le premier à séparer victorieusement l'un de l'autre le mot socialisme et le mot romantisme que son maître avait eu tort de rapprocher. Dès 1829, Leroux avait mis en garde Lamartine et Hugo, en louant chez Jean-Paul Richter "l'idéal de la simplicité unie à la grandeur". A la suite de Leroux (*Du style symbolique, Aux Artistes* et l'article *Conscience*), George Sand dira adieu à "la littérature qui plaît aux riches", au "matérialisme littéraire" qui

mène à "l'art pour l'artiste", et à "l'épopée romantique de l'individualisme sentimental, *René, Corinne, Obermann, Adolphe, Amaury et Lélia*". Même transformation chez Balzac. Leroux le remarque en appelant "fantaisie" ce à quoi Balzac renonce "un peu après George Sand", et en effet en 1840, en prenant la défense de *La Chartreuse*, Balzac dit adieu à "l'école divine" (Chateaubriand et successeurs) et il se range sous la bannière d'une autre "école littéraire", celle de George Sand. Cette école, *l'Encyclopédie nouvelle* l'avait appelée "éclectisme littéraire" en la définissant contre le romantisme. A la cousinienne Académie des Sciences morales et politiques, Balzac reproche de ne pas voir que Pierre Leroux "remue son siècle" et que "Monsieur de Sainte-Beuve est un homme incomplet". A ce moment-là, Balzac est rejoint par les deux autres européens "magistrats des idées". D'abord Heine, son ami très proche, qui fait savoir aux lecteurs germanophones que George Sand est "bien supérieure à Hugo" ("hugoïste") depuis qu'elle a pris "le franciscain Pierre Leroux comme directeur de conscience littéraire". Et Biéliniski, lecteur attentif de Heine, qui dit à Herzen : "Piotr le Rouquin devient mon Christ", en imprimant que la "Grande Prêtresse", George Sand, lui semble "égale aux grands poètes, Homère, Cervantès". Disant : "J'abjure le romantisme", il convertit l'Intelligentsia à ce qu'il appelle (en russe) Humanité et socialisme. Quant à Stendhal, il avait donné au *Globe* dans *Le Rouge et le Noir* l'importance qu'aura au Cénacle "le journal de Léon Giraud". Mais au temps de *Lélia*, Stendhal avait jugé "Madame Sand le contraire du style simple". A-t-il ignoré les *Lettres d'un voyageur* ? Il ne connaît pas "Lélia éclairée". Quand "le roi des romanciers du présent siècle" loue *La Chartreuse de Parme*, "un orphelin abandonné dans la rue", Stendhal écrit : "Votre procédé est unique". Loin de Paris, il est mal informé. "Sans flatterie, sans envie, sincère", Balzac lui répond dans le

style (inimaginable pour Sainte-Beuve) de la solidarité. En 1838 Balzac était tout aussi désemparé que Stendhal en 1840, et George Sand lui avait prodigué le secours qu'en 1836 elle avait reçu de Leroux, "le sauveur". Grâce à lui, grâce à leur association, elle a triomphé du "Spleen", elle écrit, comme Leroux le lui promettait, "l'article *Espérance*". Nommons un autre "apôtre" de George Sand, le romancier russe qui dix ans après le héros balzacien affronte comme lui au péril de sa vie l'Orthodoxie, l'Autocratie et l'Esprit National. Dostoïevski lit publiquement la *Lettre criminelle* où Biéliniski, athée, affirmait : "Le Christ le premier a fait connaître aux hommes l'Évangile de la Liberté, de la Fraternité et de l'Égalité, et cet enseignement fut le salut des hommes." A l'exemple de George Sand, Biéliniski "vénère comme un nouveau Christ" le fondateur du christianisme rationnel. Quelle est donc la religion du socialisme russe ? Grave sujet de débat entre les deux amis. Quand George Sand dira à Flaubert combien l'amitié a été bienfaisante à son travail et à celui de Balzac, oubliera-t-elle le méconnu qui disait : "il faut aller plus loin que les chrétiens", il faut "remplacer la charité du christianisme par la solidarité humaine" ? Elle a été "éclairée par une lumière faite de deux lampes", celle-ci et "des principes d'enfant très candide qui [lui] sont restés à travers tout".

Un an après leur proclamation dans le roman de Balzac, "l'indissoluble amitié" et "la fédération de sentiments" ne sont pas des rêves. D'ailleurs, il s'agit aussi d'"heures de travail fixe" pour la relecture critique de manuscrits, de "coalisation" contre les contrefacteurs, et d'un projet que George Sand réalisera avec Leroux mais que Balzac lui avait proposé le premier : "Nous nous réunirons pour faire une revue indépendante et qui ne sera jamais ministérielle". Je crois avec Georges Lubin qu'elle mènera de front ces deux associations

en espérant les réunir. D'autre part, "le cri franc des Hussites, la coupe au peuple !" a été lancé en 1839 dans l'article *Egalité*. Trois conséquences : les prolétaires ne sont pas inférieurs aux bourgeois ; "Eve est l'égale d'Adam" ; "Ce Noir, quoi que vous disiez est un homme". En juillet 1839, quelques jours seulement séparent l'annonce à Paris de la mort de Michel Chrestien et la date inscrite par George Sand sur le mur de sa chambre à Nohant. Croyant à "la religion du Christ, le divin législateur de l'égalité", ce saint-simonien avait risqué sa vie pour une doctrine d'Union européenne que Balzac oppose aux théories des "haineux républicains". En 1840, à Leipzig, le *Brockhaus Lexikon* fait l'éloge de *die Egalité*. Deux ans plus tard, qu'ils vivent à Manchester, Saint-Pétersbourg, Bruxelles, Zürich, Paris, Londres, Cologne, ou Augsbourg, les lecteurs du principal dictionnaire allemand, de *l'Encyclopédie nouvelle*, du *New Moral World*, du *Sovremmenik* et les admirateurs ou admiratrices de Balzac, de George Sand et de Stendhal sont reliés par la *Revue indépendante*. Elle s'oppose à "la croisade menée contre le communisme au nom de peur", elle lance un appel "aux prolétaires de toutes les nations", elle compare les statistiques anglaises et françaises concernant les prolétariats paysans et ouvriers. Elle critique les utopies, l'esclavage, le colonialisme, les "partis du sabre" français et allemand, la guerre de l'opium, etc. Elle enthousiasme dans toute l'Europe tous les démocrates et les révolutionnaires, "alle europäischen Demokraten und Revolutionäre" en publiant un long roman historique qui réhabilite la *Hussitentradition*, et en même temps un roman réaliste où la maîtresse d'un garçon de café fonde et dirige une petite entreprise. Pour les socialistes, Fourier avait été "le plus grand génie des temps modernes". Ce n'est plus à lui que pensent, en Russie ou dans "the Sect of the Humanitarians", "nostro partito", "die neu-demokratische Schule", ceux qui emploient le mot socialisme trois ou quatre

ans avant Leroux, en allemand et en russe. Voilà pourquoi, en 1842, Leroux propose une réunion d'Allemands et de Français pour une définition commune de ce que l'Europe doit opposer à la nouvelle Sainte Alliance. En 1844, Ruge dira "un nouvel ordre humain", l'*Humanismus*.

Mais, comme Marx le notait très bien dans ses *Lettres à Ruge*, l'*Humanismus* n'est pas cantonné dans l'économie politique comme le sont les différents unilatéralismes, socialistes ou communistes, de Considerant, Proudhon, Cabet, Weitling, etc. Ce qui veut dire que la *Revue indépendante* contient autant de pages (une cinquantaine) de George Sand que de Leroux, et que dès sa première année elle publie Mickiewicz, Louis Blanc, Victor Schoelcher, Louis Viardot, Lamennais, Jules Leroux et son frère Achille. On y trouve l'éloge de "notre ami Edgar Quinet" par Leroux et l'éloge de Michelet et de Lamartine par George Sand, au moment où l'auteur *d'Illusions perdues* loue chez Lamartine l'idée d'une action en commun des écrivains contre la Monarchie de Juillet. Assurément, en fondant cette revue, Leroux et George Sand avaient la même devise que "les républicains, les chrétiens", auxquels Leroux avait dit en 1831 : "le point de départ, au lieu d'être Individu, sera Association". Et c'est pour paralyser ce socialisme qu'au bout d'un an Leroux est écarté de sa revue et deux ans plus tard de la capitale. Mais l'idée n'est pas morte. Michelet a promis à George Sand de la "suivre de loin", et autant qu'il le pourra il plaidera pour "Pierre Leroux, l'illustre ouvrier" à l'Académie des Sciences morales et politique. Au Collège de France, il avait eu pour auditeur Erckman, qui sera en 48 secrétaire du Club de la Sorbonne. Disant à son ami Chatrian combien il était émerveillé par "le génie de George Sand", il repoussait comme elle et comme Leroux les quatre Partis ("la même haine", disait Balzac). Associés, Erckmann-Chatrian disaient sous l'Empire : "les idées de s'associer qu'avaient les

ouvriers étaient justes et sont plus fortes de jour en jour". Instituteurs du peuple, ils se substituaient au professorat. "Il faut, disaient-ils, faire de l'histoire sous prétexte de roman". Non pas seulement de l'histoire *ad narrandum*. Le but, comme dans *La Comtesse de Rudolstadt*, c'est "la révolution encore à faire" sans les guillotines de "la révolution faite". La démocratie devra se méfier des "braillards", des "mouchards", des "espions et des aspirants au "despotisme". Ces patriotes de Phalsbourg souhaitent apporter aussi aux déportés de Sibérie "le sentiment sérieux de l'éducation qu'il faut donner au suffrage universel par le roman". Disciples elles aussi de George Sand, Léodile Champseix écrivait ses romans *ad docendum*, comme Malwida von Meysenbug son autobiographie, ou Varvara Stassova la biographie de George Sand qui en 1905 sera admirée par la *Revue socialiste* de Fournière, et ensuite par Boris Souvarine.

Giono et *Histoire de ma vie*

"Il y a une grande analogie de "climat" entre le charme des romans de George Sand et le charme tout simple que l'on respirait autour de ma mère." Blanche Meyer

En 1995, la Sorbonne a reconnu qu'en écrivant *Mort d'un personnage*, "joyau de tout le cycle du *Hussard*, Giono a donné un successeur à Proust". C'était notre hypothèse de travail en 1963, à la khâgne phocéenne, quand *Le Bonheur fou* terminait ce cycle, dont l'épilogue apparaissait dans *L'écoissais* et *Une histoire d'amour* (deux des *Récits de la demi-brigade*), et le prologue dans *Pour saluer Melville*. Cette *Préface* à la traduction de *Moby Dick* avait été mise en chantier en 1939, à Marseille, au Fort Saint Nicolas. C'est pour cela que Giono, dans *Noé*, dira qu'Adelina est "fille du Fort Saint Nicolas".

Américain, Melville voyage en Angleterre, en 1849, et il entend une voix qui "a une âme". En 1971, au téléphone, j'ai presque reconnu cette voix, et peu après Mme Blanche Meyer m'a montré les lettres où Giono lui disait le 26 décembre 1939 : "Tu t'appelles Adelina White (White en anglais veut dire blanc, blanche)". Et le 9 février 1940 : "Tu es arrivée. Il y a d'abord ta voix. J'ai décrit ce qui s'est passé dans mon coeur juste avant que je te dise que je t'aimais". En 1944, Giono sera emprisonné à Saint-Vincent-les-Forts où à nouveau il travaille, de mémoire, à un grand livre, et c'est à Blanche encore qu'il écrit le 10 juillet 1945: "Pauline est arrivée". Pauline a le même modèle qu'Adelina. Elle est l'héroïne de ce grand livre, le cycle du *Hussard* qui commence à paraître en 1949. A présent, personne n'insulte M. Henri Godard parce qu'il a écrit en 1995 qu'en publiant *Mort d'un personnage*, ce "joyau de tout le cycle du *Hussard*", Giono donnait à Proust, en 1949, un successeur. Mais en 1970, c'est à l'auteur des *Lettres de mon moulin* que Giono était égalé par des journaux parisiens. A sa mort, on ne parlait pas encore du cycle du Hussard, dont j'avais déjà établi la chronologie. Une très belle cérémonie non universitaire fut organisée à Manosque par le Rotary, et Giono fut salué comme "le plus grand poète de notre temps" par Henri Fluchère, ancien Doyen de la Faculté d'Aix, traducteur de George Eliot et de Shakespeare. "Jean, m'écrivait-il, n'est pas pour moi un sujet d'études, il est un ami d'enfance, et nous ne nous sommes jamais éloignés l'un de l'autre sur le plan de l'amitié comme sur le plan de la littérature. Sur lui, rien de sérieux n'a été écrit, il est le seul grand romancier de son temps, et il le restera longtemps (au train dont vont les choses)". Il ajoutait "Et en même temps, quels enseignements !". Nous espérions lui et moi créer avec l'aide de Giono un Centre de recherches sur le roman à la Faculté des Lettres d'Aix. C'est dire qu'il ne désapprouvait pas ce que je lui avais

écrit : "grâce en particulier à George Sand, le communionisme de Pierre Leroux est passé à des lecteurs comme George Eliot, Dostoïevski, Nerval, et on ne comprend pas Jaurès, Proust et Péguy si on ne voit pas cela. Et qui, de nos jours, avait hérité le meilleur de tout cela, sinon Giono ?" Malgré la réputation qui lui était faite, je continuais à le regarder comme le fils du Père Jean, mais j'hésitais à lui écrire. J'avais peur qu'il me prenne pour un niais parce que j'aimais mieux Péguy que les pacifistes. Il m'avait répondu le 18 août 1965: "J'aime beaucoup Péguy, mais il est évident que Péguy est un bien plus grand écrivain que moi. "Mon amitié". En novembre 1969, en lui annonçant mon projet d'écrire un livre sur lui dans la collection "Les écrivains devant Dieu", je lui écrivais : "lorsque Mauriac désigne Malraux comme le plus grand écrivain français vivant, je m'impatiente et voudrais déjà avoir démontré que cet écrivain-là c'est vous". Giono me répondait : "Votre lettre me touche profondément... Devant Dieu ? Quel Dieu ? Je vous fais le plus grand crédit. Je vous verrai très volontiers quand vous serez dans la région. Téléphonez moi. Nous prendrons rendez-vous. Nous parlerons de tout ce que vous voudrez. Mon amitié". Il fallut attendre trente ans encore pour qu'un lecteur, Joseph Rovin, ancien du Contadour et ancien de Dachau, se déclare "fier d'avoir été à vingt ans disciple de Giono plutôt que celui de Marx ou de Maurras". Allemand réfugié en France, Joseph Rovin avait été pacifiste, comme Louis Guilloux et Henry Poulaille.

Je voulais parler à Giono de Guilloux et de Poulaille, qu'il nommait le 5 septembre 1944, en disant aux communistes : "Vous détruirez Poulaille, Lucien Jacques, Guilloux, moi-même parce que nous sommes inutilisables malgré que nous soyons sortis du peuple et restés peuple [...] nous sommes adversaires de naissance. Révolutionnaires dans le vrai sens. Jamais mon père n'aurait été communiste". Même ultime

recours six mois plus tôt : "mon père bien aimé [...] Mon père était bon et doux". Mais après la deuxième prison ces deux écrivains amis infligeront à Giono une peine plus douloureuse encore que l'inscription sur la liste noire du Comité des Ecrivains et l'indignité nationale. Déjà en 1939, il avait été durement châtié pour avoir, en paroles, refusé l'obéissance. Mais il s'était présenté le 3 septembre à son centre de mobilisation de Digne, et c'est pour cela que trente ans après Louis Guilloux m' a dit : "Giono est Italien, moi, je suis Breton". "C'était un bon joueur de mandoline", m'a dit Poulaille "un histrion", un "dégonflé", "un attentiste". Et la Préface de ses *Mémoires* s'achève ainsi : "M. Viard a tenu à nous montrer Giono dans son côté Quichotte. Je vais montrer Giono dans son vrai visage, du côté Sancho Pança. Qu'on s'en prenne à M. Viard." En avril 1931, Poulaille avait écrit à Giono : "je serai, sois en sûr, le dernier à te lâcher". Ils étaient les deux pacifistes antistaliniens les plus notoires. En 1938, Giono imaginait le rôle que les femmes pourraient jouer dans des révoltes paysannes. Dans les ouvrages concernant Melville, il avait peut-être trouvé ce que Regnault résume en 1850 dans la *suite de l'Histoire de dix ans* : en 1842, au pays de Galles, les Chartistes alliés aux paysans mettaient en ligne "des milliers d'hommes sous la conduite d'un chef mystérieux qu'ils appelaient Miss Rebecca". Au Contadour, Giono avait eu pour camarades des militantes politiques. Blanche ne leur ressemblait pas. Adelina, qui est son portrait, "fait la contrebande pour l'Irlande qui meurt de faim". Comme les ouvriers allemands qui accueillent Louis Blanc à Londres en chantant la Marseillaise, elle est *socialist et fraternal democrat*.

Durant l'été 39, Giono avait écrit : "entièrement d'accord, vieux Poulaille, à condition que nous soyons tous prêts à vendre chèrement notre peau". Phraséologie révolutionnaire

brutalement anéantie... "aujourd'hui, le 3 septembre 1939, nous sommes seuls avec nos pauvres petites arches de Noé dont personne ne veut". Dès le mois de juin, une incertitude, puisqu' en disant le 1^{er} juillet : "Décidé au combat pour la paix maintenant. Tant pis ou tant mieux. C'est le moment de tout jouer : quitte ou double", le *Journal* cachait quelque chose. Aveu, 29 juin : "Oh évidemment on n'écrit pas tout dans un journal. Non pas qu'on ne le veuille pas, on voudrait. On n'écrit même pas souvent l'essentiel". Et le 27, après de longues marches à pied dans une région nouvelle pour lui de la Haute-Drôme, cette note encore, la dernière : "Le voilier magique si beau qu'on désire faire naufrage avec lui. S'il s'engloutit. Mais la grâce est plus forte que la force". Le 19 août, en lisant dans un livre d'histoire sur Le Cheylard un passage concernant "des petites filles "châtaignes" aux yeux verts, pleines d'une poésie farouche, perméables aux rêves, des montagnardes de la poésie", il écrit à Blanche : "Toi, coeur. Toi que j'ai toujours désirée et attendue. Toi qui es faite comme moi d'un mélange de Celte et de Latin".

Regardons les dates. Cette lettre est du mois d'août, avant la déclaration de guerre. Lorsqu'il dira : "Je n'ai pas pu", Giono évoquera "le samedi 2 septembre et la nuit du samedi au dimanche, et le départ pour la caserne", La Sorbonne n'est pas seulement impitoyable comme Guilloux et Poulaille, elle confond l'avant et l'après : "les pacifistes appelaient à l'action, mais, le moment venu, la prudence de la sauvegarde personnelle l'avait emporté chez tous et finalement chez Giono lui-même. Le couple d'Adelina et d'Herman Melville est né de cette déception" et "Angelo portera ensuite les mêmes couleurs qu'Herman". Conclusion de la Sorbonne chez Gallimard : "l'amour n'est qu'un sous-produit de l'échec du bonheur". Non. Cela n'est pas vrai. On fausse le sens de l'oeuvre en déformant la biographie. Ce n'est pas la

déconvenue et le "dégonflage", c'est au contraire l'amour et la joie qui ont entraîné le renouveau de l'art du roman. Cinquante ans après le Comité des Ecrivains, M. Godard confirme le verdict de classe contre un vichyssois, un collaborateur, qui déserte la lutte prolétarienne : "La conscience aristocratique d'Herman [Melville] sera portée à son comble chez Angelo, pour lequel Giono retrouvera tout naturellement le vieux mot de Descartes et de Corneille, la générosité". Démolition du héros, et implicitement de Péguy. Tout au contraire, Melville exalte la vertu quarante-huitarde dont la jeunesse américaine lui semble éprise : "dans toutes les classes sociales des jeunes hommes admirent Paris. Liberté est un mot qui engage leur vie [...] Grandeur allume des feux dans leurs yeux et dans leurs paroles. Les jeunes hommes fuient les filles pour parler entre eux de démocratie et des droits de l'individu. Ils sont tous amoureux de la France. A la fin de son poème qu'il va intituler *France*, Whitman, appellera la France : Ma femme parce que c'était la terre de la liberté."

Parlant de Melville, Giono écrit : "Je portais son coeur à la place du mien". Melville écoute "passionnément" Adelina lorsqu'elle dit : "Je suis une paysanne". Giono savait-il que dans *Histoire de ma vie* sister Hélène dit à la petite Aurore : "Je suis une écossaise ; mon père est un paysan aisé chargé d'une nombreuse famille. C'est un homme juste et bon. J'aimais mes petits frères et soeurs, qui m'aimaient tendrement. J'étais heureuse, j'aimais la campagne, les près, les animaux." En février 1940 Giono reçoit de Blanche une photo sur laquelle elle avait dessiné un coeur autour de sa maison natale, et il fait dire à Adelina : "Sur une vieille gravure qui représente mon village, on voit ma maison au flanc de la colline et j'ai dessiné un coeur autour de ces murs". Blanche voyait fort bien qu'Adelina lui ressemblait, en ressemblant aussi aux héroïnes de George Sand. "Vous

m'avez demandé plusieurs fois si Giono aimait George Sand, qui a si bien su parler du Dieu bon et des vertus champêtres. Giono ne s'est jamais étendu sur son oeuvre. Par contre, il rendait hommage à la femme et à l'indépendance toute masculine de son esprit. Hommage tempérée d'affection amusée et d'une certaine compassion (et Giono tirait sur sa pipe) pour ce "pauvre petit Chopin", et Musset et même Pagello. Il y a une grande analogie de "climat" entre le charme des romans de George Sand et le charme tout simple que l'on respirait autour de ma mère. De famille paysanne, elle appartenait à cette secte darbyste, dont les communautés sont remarquables par leur tenue morale, leur esprit de prière, de charité entre eux, d'extrême rigorisme (pour ma mère, c'était un péché que de rire, se maquiller, se couper les cheveux, dévoiler ses bras, fleurir la maison). Mais Giono l'aimait beaucoup, et c'est peut-être à travers elle que fut créé un peu de ce climat dans lequel a vécu Adelina White. Ma mère s'adressait souvent à ce Dieu bon, et moi aussi, par héritage, alors que Giono parlait de préférence aux Dieux". De préférence, mais pas toujours. Il lui avait écrit, le 24 janvier 1940 : "Quand je pense à ce coeur si complètement adapté au mien. A cet appétit de grandeur et de pureté qui me ravit et me comble, à ces désirs de choses justes, à tout ce côté épique de ta nature, à ce sens paysan qui te vient du Cheylard, je n'ai pas assez de mots pour remercier dieu." Et encore : "chaque soir , je suis tenté de parler à Dieu pour lui dire que je suis bien petit, bien mauvais, mais que je l'aime, que je lui suis reconnaissant de toute cette bonté qu'il a eue quand il a permis que tu m'aimes."

Les réponses de Blanche à mes questions me montraient l'importance des lettres (trois mille cinq cent pages) qu'elle conservait. Il ne fallait pas les laisser partir hors de France. J'informai Fluchère et Rabi, qui avaient été en relations avec

Giono durant la guerre. Ils alertèrent Aline Giono, fille de Giono et exécutrice testamentaire. Magistrat, Rabi m'écrivit : "je me demande si nous n'avons pas touché un point hautement vulnérable (c'est toujours ennuyeux quand l'exécuteur testamentaire chargé de l'édition est un parent proche)". Rabi avait vu juste. En janvier 1972, après une rencontre organisée chez lui, Fluchère m'écrivit : "Ainsi donc le malentendu entre vous et Aline Giono n'a pas pu se dissiper, malgré mes efforts de conciliation." J'avais insisté sur la portée des enseignements de Giono, en le disant plus profond philosophe que les Papes de l'existentialisme et du marxisme. Avec beaucoup de vivacité, Aline Giono avait répondu que sa mère aurait eu moins de peines si son père avait été cordonnier, et qu'il n'était pas du tout un penseur, mais un conteur. Je rendis compte à Ricatte, directeur de l'équipe chargée par Gallimard de l'édition à la Pléide : "Les filles de Giono pensent d'abord à la paix de leur maman. Je comprends et j'apprécie ce souci. Pourtant L. Fluchère avait raison d'insister auprès de Melle Aline Giono sur l'utilité du Centre que nous voulions créer à Aix". Mais Melle Aline représentait aussi les éditions Gallimard, et le 22 février 1972 elle signa un télégramme m'annonçant "initiative rassemblement correspondance de mon père en relation avec création Société des Amis de Giono siège Paris. Vous prie instamment tenir compte de ces données".

Aucune médiation n'était possible. Le 26 février 1940, Giono avait écrit à Blanche : "Je veux que, plus tard, tout soit expliqué de moi par toi, car sans toi, la grande floraison qui arrive ne serait pas explicable". Et le 7 octobre 1945: "Si, plus tard, quelqu'un a la curiosité de me connaître tel que je suis, c'est dans les lettres que je t'écris qu'il me trouvera." Entre temps, Blanche et lui étaient plongés "dans un total désarroi qui leur a fait envisager des solutions plus ou moins

raisonnables". Déraison quand à propos des "amis écroulés", il pense à "la chute des anges rebelles". Désarroi quand les communistes veulent l'embastiller et qu'il note : "Ils peuvent t'empêcher de penser". Mais à Manosque sa maison était déjà une prison : "Il fallait l'empêcher [...] on prévoyait bien qu'il essaierait malgré tout de s'élancer". Sa patrie était au Cheylard, autrement dit à Nohant. Il avait deux évasions secrètes : Proust, relu "au moins dix fois" avant le 5 septembre 1944. Et l'*Histoire d'une famille de Fontenoy à Marengo*, par George Sand. Son but, en effet, c'était de raconter l'histoire de trois générations, celle du grand-père mazzinien, du père dreyfusard et de Jean le Bleu. Mais le régime alimentaire de Saint-Vincent-les-Forts l'avait affaibli, et en 1945 dans le Livre I (*Angelo*) il a pris un mauvais départ. Il supprime ce livre, où Angelo et Pauline avaient fait connaissance. Il devra donc refaire cette rencontre, en la situant à Manosque, "dans une maison cernée par le choléra" comme "la maison cerné par le choléra" que George Sand habitait en juin 1832. Et il faudra que le cycle débute par l'ancien Livre II, *Mort d'un personnage*, où cohabitent les trois générations. Et Giono a dû se dire bien des fois : "Ce Livre II peut devenir admirable si je réussis le mélange du passé et du présent". A la première page, Pauline croit revoir Angelo le jour où elle aperçoit le petit garçon qui est leur petit-fils à tous les deux. La grand'mère d'Aurore lui disait : "Tu ressembles trop à ton père, cela me fait un mal affreux, et il y a des moments où j'embrouille si bien le passé avec le présent que je ne sais plus à quelle époque j'en suis de ma vie." Et cette rencontre de l'enfance et de la vieillesse, dans ce "joyau" du cycle comme dans *Histoire de ma vie*, se trouve tout près des pages qui racontent la jeunesse de l'héroïne. Giono avait réussi la greffe de l'autobiographie et du roman.

*

En 1977, Horace était introuvable tout comme les *Récits de la demi-brigade*, dont Langlois est le héros. Giono voulait que ces *Récits* soient édités dans le même tome que le cycle du Hussard. Ricatte disait cela en 1977 en faisant paraître ce tome sans y inclure ces *Récits* ; Dans ce tome, Pierre Citron écrivait d'un mot, en note, "J. Viard émet l'hypothèse de l'influence d'un bref épisode d'*Horace* de George Sand. Giono n'aimait pas les romans de George Sand et *Horace* n'avait rien pour l'attirer". Personne ne protesta contre l'arrogance de cette Sorbonne. Je venais de publier *George Sand et les Chroniques romanesques de Giono*, que je continuai en 1978 dans *Giono, Langlois et le communionisme*. Le 13 mai 1978, Ricatte m'écrivait ironiquement : "Je n'adhère pas à votre thèse centrale et permanente d'une pensée philosophique et politique de Giono formée par un socialisme français du XIXème siècle, qu'il aurait puisé essentiellement chez Sand et Leroux. Si véritablement ces deux écrivains avaient été la Bible et les Prophètes pour lui, croyez-vous qu'il n'en aurait jamais parlé dans ses ouvrages, dans ses carnets, dans ses lettres, autour de lui ?" Toutefois, Ricatte ajoutait : "Quant à votre parallélisme Angelo-Langlois, j'y trouve beaucoup de sens : il y aurait toute une étude à faire sur la façon dont ils s'impliquent et se complètent". Et il jugeait "séduisant le parallèle entre *Cadio* de George Sand et *La mission des Récits de la demi-brigade*". En effet, à *Cadio* comme à Langlois on sert à dîner un cop de bruyère. Donc, à la rigueur, la Sorbonne me concédait un bref récit, en m'interdisant de citer le chef d'œuvre où George Sand a employé le mot "sublime", comme Baudelaire et Henri Heine, en parlant de Leroux. Pierre Citron n'avait contre moi qu'un seul argument, qu'il maintient depuis trente ans : en 1970, à Manosque il a vu "Giono découvrir avec émerveillement *Histoire de ma vie*, qu'il ne connaissait pas".

L'édition par Georges Lubin des *Œuvres autobiographiques*, dont *Histoire de ma vie* fait partie, est en effet une pure merveille. Elle dépassait l'espérance de ceux qui, comme Giono, s'étaient procuré durant les années soixante les premiers tomes de la *Correspondance*. Honnie par "la masculine Sorbonne et par l'Eglise, *Histoire de ma vie* n'avait été réédité qu'une fois, en 1976. Des morceaux choisis avaient paru dans la "Collection pour les jeunes filles". Mais Giono pouvait emprunter la première édition au château de Pradines, où la Comtesse d'Ivernois l'avait vu venir à pied, les ongles de ses orteils transperçant ses espadrilles. Et il pouvait trouver de très copieuses citations dans les quatre tomes où "une femme, une Russe" suppléait aux carences françaises. Citée par elle, la lettre de 1848 où Mérimée qualifiait la Révolution de "choléra devenu constitutionnel" sera dans le prière d'insérer du *Bonheur fou* la conclusion de tout le cycle. Sous le pseudonyme de W. Karénine Varvara Stassova était reconnue par Souvarine, lui aussi admirateur de Leroux, George Sand et "Dosto", fort attentif aux questions de librairie et "ami très proche" de Poulaille. En donnant Leroux, George Sand et Péguy pour guides aux écrivains prolétariens, Poulaille avait conclu *Un nouvel âge littéraire* en disant : "A Giono, nous faisons confiance, entièrement". Tandis que le veto de Lucien Herr régentait "la conscience de l'élite universitaire", Jean Guéhenno avait demandé *Colline* à Giono et à Louis Guilloux ses *Souvenirs d'enfance*, en 1926, afin d'"être tout à fait dans le ton des cahiers de la quinzaine". Employé chez Grasset, Poulaille disait que George Sand n'était pas oubliée du grand public, et qu'en rééditant à quelques milliers d'exemplaires des titres introuvables des petits éditeurs évitaient la faillite. Il accusait la Sorbonne de "conspiration du silence". Aux Hautes Etudes, Kojève disait : "Nous ne lisons plus George Sand". Non bachelier, Giono se moquait "des gros intelligents" et de

"l'acide sorbonique". Il était beaucoup plus cultivé que la plupart des "intellectuels", et cela a été dit, après sa mort, par nombre d'universitaires. L'été 39, quand il écrit : "entièrement d'accord, vieux Poulaille", Poulaille vient de faire sur deux pages, dans *Le Peuple, journal de la C.G.T.*, l'éloge de Péguy. En 1948, dans sa revue, *Maintenant*, il reproduira la page de la *Revue sociale* où Leroux contredit Blanqui en disant "Si l'Évangile avait raison !" En 1948 comme en 1944 c'est contre le blanquisme, contre "leur faux Parti communiste", que Giono dit au nom de ses amis, "révolutionnaires dans le vrai sens : Jamais mon père n'aurait été communiste". De même, c'était pour détourner les socialistes de "l'athéocratie" blanquiste et du Grand Soir que George Sand terminait *Histoire de ma vie* en disant "Leroux vint, éloquent, ingénieux, sublime". "Réduisant à quelques années d'une histoire nationale et d'une biographie le débat qu'Alexandre Marc appelait "planétaire", Ricatte croyait que "l'anticommunisme obsessionnel de Giono et sa "dérisoire caricature des communistes français" s'expliquent par "la rancune" consécutive à la liste noire. Universitaire, littéraire, il n'habitait pas en esprit en Europe de l'Est. Or en 1968, Prague vivait autant qu'en 1938 des heures décisives. Au colloque sur le vocabulaire politique, en avril je citais le *cahier* où Jaurès critique rudement Marx et Engels, et je demandais : "lequel des deux est le plus vivant, le *socialisme scientifique moderne, c'est-à-dire allemand*, ou celui que Pierre Leroux dans *L'Humanité*, et à sa suite George Sand dans *La comtesse de Rudolstadt* et Michelet dans *Le Banquet* faisaient venir de Jean Huss ?" Cela fut désapprouvé par de très brillants professeurs, et dès le lendemain Ricatte m'écrivait : "Viard, qu'avez-vous fait ? Un exposé *manichéen* tendant à prouver qu'il y avait un *bon* et un mauvais socialisme (dont on pouvait sans extrapoler tirer la conclusion que l'alliance Fédération de la Gauche socialiste-Parti

communiste était aujourd'hui *contre nature*)". Il ajoutait : "je suis incapable de dire si je suis marxiste ou pas ; en tout cas je ne suis pas communiste". C'est vrai : non marxiste, apolitique et catholique, il avait dans ses rapports au CNRS affirmé le caractère "indispensable" de mes travaux sur les archives des *cahiers*, avant 1968. Contre "le socialisme français du XIXème siècle", et "la pensée philosophique et politique de Giono formée par ce socialisme", la Sorbonne était l'alliée objective du PCF.

Pourquoi Giono a-t-il "préparé l'entrée [de Pauline], un flambeau à la main, dans la nuit d'une maison cernée par le choléra" ? Parce que George Sand habitait en 1832 une maison "cernée par le choléra, qui approcha rapidement, d'étage en étage, et s'arrêta à la porte de [s]a mansarde". Si on met *Histoire de ma vie* à l'Index, on croit depuis 1977 avec P. Citron que j'ai exagéré "l'influence d'un bref épisode d'*Horace*". Mais cet épisode est central, puisque Hugo en fera le centre des *Misérables* (Marius, la barricade, les égouts). Crucial de l'histoire politique et sociale de notre pays, ce moment a été choisi par George Sand en 1841 et par Giono comme le moment décisif dans les amours de leurs deux personnages principaux. Marthe avait failli se suicider à cause d'Horace comme George Sand à cause de Jules Sandeau . Mais Arsène l'aimait en secret, et le jour de la barricade, "Arsène, roi des bousingots, vingt fois aperçu et poursuivi, saute d'un toit à l'autre et roule évanoui sur le carreau de la mansarde". Recopiant ce passage en 1912, Varvara Stassova, évoquait "des cas de sauvetage par les toits de Moscou en 1905", et insistait sur "la véracité de cette scène, probablement transcrite d'après le récit d'un survivant". Poursuivi et menacé de mort lui aussi, Angelo chancelle sur les toits, "traverse une ruelle" et finit par "rouler à l'intérieur" du grenier, dans la maison où Pauline lui apparaîtra. Mais quand Arsène, du haut des toits,

aperçoit le jardin d'un couvent, Giono pense au couvent des Anglaises. Et il décrit longuement ce qu'Arsène n'a pas vu, "aux fenêtres et sur les toits, la population captive avide de plonger du regard sur les scènes d'horreur" , et "les cadavres tués par balles ou par le choléra qui remplissaient comme des ballots les voitures de déménagement". Dix ans avant de rappeler ainsi ses émotions de spectatrice, George Sand avait reçu, signée par "deux poètes allemands qui vous aiment jusqu'à la dernière ligne de votre *Horace*" une lettre qui lui disait : "La jeunesse allemande vous aime". Et c'est en parlant d'*Horace* et de Leroux qu'elle disait "c'est lui qui m'a fait cet enfant-là". Pour faire paraître *Horace* en 1841, alors que Buloz refusait de publier "ce roman communiste" dans la *Revue des deux mondes*, il fallait être non seulement intrépide mais aussi solidement documenté. Le rescapé dont parle Varvara Syassova était, disait on, Louis Nétré, imprimeur, vétéran des sociétés secrètes, bras droit de Barbès et antagoniste de Blanqui. Le jour de la prise d'armes, il avait échappé aux poursuivants. Il était devenu non violent, sous l'influence de Leroux, qu'il secondait encore en 1853 à Jersey quand paraissait *Histoire de ma vie*. Où George Sand rend grâce au "révolutionnaire pacifique" qui lui a tout appris sur la Révolution : "Ce moment où j'ouvrais les yeux était solennel dans l'histoire. La République rêvée en juillet aboutissait aux massacres de Varsovie et à l'holocauste du cloître Saint-Merry. [...] Tous les partis avaient, comme de coutume, préparé l'événement, et ils en convoitaient le profit [...] l'Empire pour le duc de Reichstadt et la Monarchie pour le duc de Bordeaux aussi bien que la République pour le peuple". Sur le clocher où Angelo a trouvé refuge, il pèse de même longuement le pour et le contre de la Révolution à laquelle il a voué sa vie. Puis, comme il a perdu ses bottes, il déambule en chaussettes dans "l'enchevêtrement des toits de

tuiles", accompagné par un chat. "Les brigands n'ont pas de chat", et l'épouvante de Pauline prendra fin, sur le palier, dans la nuit, quand Angelo dira cela. Mais le chat est aussi un "morceau de coquille dans le duvet d'un poussin". Le lecteur sait peut-être que Flaubert félicitait George Sand pour "les pages d'une profondeur démesurée" qu'elle avait écrites "sur l'enfance et sur la foi." Suivie d'un chat, Aurore se promenait sur les toits du couvent. "Blottie derrière une cheminée dans le labyrinthe des toits couverts de tuiles", elle sautait faute d'échelle, perdait un soulier et on criait "Au chat". Un jour, elle vit sister Hélène, "sous le cloître, à bout de forces, assise entre deux seaux fétides qu'elle descendait du dortoir et qu'elle allait vider. [...] De son enfance et du pays qu'elle appelait *chez nous*, sister Hélène avait gardé l'horreur de la saleté et des mauvaises odeurs. Elle était un objet de dégoût pour les pensionnaires riches ; son vêtement était immonde, et son odeur donnait des nausées. Elle me demanda d'elle-même si je voulais l'aider". Aurore cherchait "le chemin de la perfection", et elle voulut être converse à l'exemple de sister Hélène. Giono avait pris en note "couvent de filles riches", et lu dans *Histoire de ma vie* que les soeurs converses sont "de vraies femmes du peuple, sans aucune éducation, travaillant comme des prolétaires". A Manosque, "la communauté" de filles de la bonne société, est partie pour un lieu plus sûr, en laissant comme gardienne une soeur converse, qui "n'était pas savante". Comme George Sand, elle aurait pris pour devise *Sancta simplicitas*, si elle avait su le latin. Extraordinaire métamorphose de sister Hélène. Lorsqu'Angelo descend dans le jardin il s'entendra dire par une grosse nonne : "Veux-tu m'aider, mon petit ?" Bientôt, recru de fatigue, le colonel est assis sur un banc du cloître près de la nonne aux manches raides à force de traîner dans mille déjections. Ils fument un

cigare. Elle bénit le Seigneur, et Angelo se dit : "Tout est bien".

En 1943 Giono recopiait dans son *Journal* la phrase des *Frères Karamazov* où Dosto répète l'objection de George Sand à "l'athéocratie" : "le socialisme ce n'est pas seulement la question ouvrière, c'est essentiellement la question de l'athéisme". Il demandait : "Devant Dieu, Quel Dieu ?" Bien des fois il avait remercié le "Dieu bon", "pour la bonté qu'il a eue quand il a permis que tu m'aimes". Deux "miracles" : *Pour saluer Melville* "premier grand texte venant de toi. Plus rien de commun avec ce qui a précédé, merci de me permettre de reflleurir à l'époque où j'allais peut-être ne plus produire que des épines". Et, "la main amie" aux deux levées d'écrou : "ta bonne fidélité des mauvais moments, ton courage qui ne m'a pas abandonné quand il était difficile de ne pas m'abandonner". Blanche gardait le souvenir de ce vif sentiment des bienfaits reçus, et en 1978, en m'écrivant : "Tel qu'il est dans mon cœur, il restera toujours, vous le savez", elle me "remercia[it]" de tout cœur pour la sincérité, la conviction et l'amour" que je mettais, selon elle, dans "la très précieuse recherche à la fois de l'homme et de l'écrivain". On allait faire des découvertes en lisant dans les tomes de la Pléiade de nombreux extraits de ses *Carnets*. Ainsi, en 1945, Giono avait écrit : "Les moines de Cîteaux ont fait entrer le sang du Christ dans le roman courtois". Le lien entre cette idée et *Angelo* n'était pas évident. Mais cette idée inaugurerait l'ensemble des *Chroniques romanesques*, dont *Angelo* était seulement le *Livre I*. De même, déjà, au début de la guerre, la mystérieuse baleine et le capitaine Achab n'étaient que les premiers personnages de l'œuvre "cachée sous la mer où lui seul peut aller". Quand il m'a écrit : "Nous parlerons de tout ce que vous voudrez", j'ai à peine eu le temps, à l'hôpital de la Timone, de le remercier. Il était cardiaque et l'infirmière

craignait la fatigue d'un entretien. Heureusement, je l'avais par écrit "touché profondément" en lui parlant de Péguy et de Balzac. En me répondant qu'il "aim[ait] beaucoup Péguy", je crois qu'il songeait aux *quatrain*s où Péguy avoue son grand amour pour Blanche Raphaël. Publiée en 1941, cette *ballade du cœur* me semble avoir inspiré *Le cœur-cerf*. Mais en ajoutant : "Péguy est un plus grand écrivain que moi", à quelle œuvre du poète ou du prosateur Giono pensait-il surtout ? Bien cachée, cette certitude échappait aux critiques qui ne le rapprochaient que de Stendhal. Habitant Marseille, empruntant la rue Consolat et voyant ce que Giono en dit dans *Noé*, je lui ai écrit que ce domicile du fils de Pauline et d'Angelo me faisait penser à l'*Envers de l'histoire contemporaine*. En 48, après ce que Balzac appelle "la terrible bataille de juin", Leroux avait prononcé le mot "miséricorde" face à une assemblée réactionnaire emportée par la haine et la peur. Le 1^{er} septembre, au moment où commence le lynchage de Leroux, le *Spectateur républicain* annonce la *Petite Fadette*, et publie l'*Initié*, conclusion de l'*Envers de l'histoire contemporaine*. Converti à une forme nouvelle, sociale, de catholicisme, Bianchon décide Godefroid à se dévouer pour une malade polonaise nommée Vanda, dont la guérison dépend du secours des Frères de la Consolation. Consuelo, après avoir soigné Albert, avait été initiée à l'Ordre des Invisibles par une polonaise nommée Vanda. A Marseille, avec l'aide de son fils, le fils vieillissant de Pauline et d'Albert soigne sa vieille maman, et dans ce Livre II on l'entend presque dire, comme son grand-père dans le Livre III, que tout est bien. Le Père Jean "donnait de l'amour". Sa devise était : "Guérir ! Soulager !", et Giono, dans *Son dernier visage*, lui dit "mon papa".

Godefroid avait été royaliste. Il ne "voit clair" qu'au moment où il s'écrie : "avoir pour chef la Charité, la plus belle, la plus

vivante des figures idéales que nous avons faites des vertus catholiques, voilà vivre !". Le 29 janvier 1852, George Sand ira dire au vainqueur du 2 décembre : "Soyez clément". Quelques jours plus tard, elle écrit le mot *chrétien* à côté du mot *République* dans les lignes qu'il ne lui est plus possible de publier. "Je vois l'avenir bien noir, car l'idée de fraternité est étouffée pour longtemps par le système d'infamie, de délation et de lâche vengeance qui prévaut. La pensée de la vengeance entre nécessairement bien avant les cœurs, et que devient le sentiment chrétien, le seul qui puisse faire durer une république ?". Elle interviendra encore en faveur des quarante-huitards, en 1868, en écrivant à Flaubert, qui rédige *l'Education sentimentale*. "Les vaincus ! aie pitié". Après la Commune, elle suppliera les Versaillais de ne pas venger sur le peuple de Paris les excès d'un petit nombre de "furieux". Mais le système d'infamie et de délation s'était terriblement aggravé sous l'Empire, et la République se montra beaucoup plus féroce que Napoléon III. C'est à cause de cela que le remède socialiste se corrompt en poison. Aussi l'infamie fut-elle encore pire durant notre XXème siècle. L'imposture vient de prendre fin, le P.C. d'URSS appelant lui-même au remplacement du marxisme par un socialisme humaniste. Pour que les réglemens de compte n'étouffent pas la miséricorde, pour que puissent durer les républiques qui renaissent ou cherchent à naître, à l'Est de l'Europe et sur d'autres continents, il faudrait que la France retrouve le souvenir de sa culture, et qu'elle permette enfin à beaucoup de lecteurs de découvrir les sentiments qui animaient Piotr le Rouquin et Léon Giraud, Consuelo et les Frères de la Consolation. Telle était en 1993 la conclusion d'un article que *L'année balzacienne* avait bien voulu publier.

J'y soutenais qu'à la fin de sa vie Balzac demeurerait l'allié de ce qu'il appelait en 1844 "le train philosophico-républico-

communico-Pierre Lerouxico-Germanico-Déiste-Sandique". Erckmann-Chatrian allait dire que "la vérité" sur juin 48 était interdite par "la coalition des mauvaises consciences de tous les partis [...] orléanistes, légitimistes, bonapartistes et républicains".

IV - De George Sand et Bernard Lazare à Péguy et Proust néocatholiques

"Madeleine se trompa en croyant que c'était le jardinier ».

Mais l'association n'oblige pas à fondre en un seul nom les patronymes de deux auteurs. Michelet écrit à George Sand qu'il la suivra "de loin". Proust suit Péguy de loin. Il ne publie pas *Jean Santeuil*, et Péguy ne sait pas qu'admirateur du "parti pauvre, appelé socialiste", cet alter ego de Proust aurait voulu que sa santé lui permette de se dévouer aux côtés du "député socialiste Couzon" autant que Péguy aux côtés de Jaurès député du Tarn. Le jour où Couzon se lie à des athées sectaires, Santeuil lui crie : "Ils régneront un jour, et leur règne sera celui de l'injustice". On a appris cela en 1952. On sait depuis 1992 qu'en 1907 Proust avait lu la riposte de Péguy à Sorel et donc à Engels. Et depuis 1982, qu'en 14 il a jugé "capitalissime, issime, issime de peut-être le plus de toute l'œuvre" la note qui dit : "Swann était mort comme tant d'autres avant la révélation qui les eût le plus touchés (Bernard

Lazare, Af. Dreyfus etc.) [...] Et déjà de ce mouvement commençait à sortir une admirable école néo-catholique qui comptait deux grands poètes. [Ils] cherchaient sincèrement, sans littérature, leur pensée la plus profonde, la réalité quelle qu'elle (sic) doit être."

Les *cahiers de la quinzaine* avaient créé deux grandes surprises. En juillet 1910, l'*apologie de Bernard Lazare* avait dit : "Il y eut deux Affaires Dreyfus. Celle qui était sortie du colonel Picquart était très bien. Celle qui était sortie de Bernard Lazare était infinie". Et dix-huit mois plus tard, dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, "la joie des pousses charnelles végétales" annonçait, à Pâques fleuries, "la joie de la grande Renaissance mystique, de la deuxième naissance, de la Surnaissance". Péguy et Proust ne s'étaient jamais rencontrés, et Proust était sûr en 1914 que Péguy serait très étonné en juillet en lisant dans la N.R.F.: "Madeleine se trompa en croyant que c'était le jardinier". Dans un village de Seine-et-Oise où Marcel avait cru voir Sodome et Gomorrhe, le jardin de Joseph d'Arimatee vient de lui apparaître. "Tout à coup, ses yeux sont remplis de larmes par l'excès de la joie". Des poiriers en fleurs symbolisent non seulement le renouveau mais le salut. Cela, (Péguy l'aurait compris), répondait à la question posée quatorze ans auparavant par l'autre Marcel, le poète qui est son alter ego. Proust n'avait pas oublié qu'en mai 1900, Péguy avait pris le train de banlieue pour aller dans un village de Seine-et-Oise s'entretenir avec Marcel, qui contemplait "les nuances claires et neuves et blanches des fleurs de poirier" en se demandant "si en un sens tout n'est pas miracle ou n'est pas un miracle". Quand Proust écrit : "cet évangile-là n'avait été divulgué qu'un peu plus tard", il pense à l'*apologie* publiée trop tard, après la mort de Swann, mais peut-être aussi au retard de son œuvre à lui : Péguy sera mort depuis longtemps quand les arbres en fleurs promettent aux

lecteur de la *Recherche* que "la splendeur de la poésie et l'éclat merveilleux de l'innocence pourront être la récompense que nous nous efforcerons de mériter". Est-ce aux deux Marcells, est-ce à lui-même et à Péguy que Proust pense en parlant de deux poètes néocatholiques ?

En 1902, Proust voit "presque tous [s]es amis, antimilitaristes, amis des fiches, ennemis des congrégations religieuses" fascinés par "le Messie du monde futur". Même anticonformisme chez Bernard Lazare et Péguy parlant "des gens pour qui Jaurès n'est plus un homme mais un véritable fétiche". Trois ans plus tard, Herr ayant décidé Jaurès à s'unifier, et la S.F.I.O. ayant refusé de voter le budget de la Défense Nationale, Proust craint que "l'antimilitarisme de la plupart de [s]es amis socialistes ait pour résultat de rendre possible l'agression sans raison de l'Allemagne". Péguy, père de trois enfants, demande à être mobilisé immédiatement et sans délai. Le 6 octobre 1907 les sottises infamies d'Engels et de Sorel sont anéanties par le chef d'œuvre qu'est la *Situation du Parti intellectuel*, et le 1^{er} février 1908, quand Proust s'abonne, Péguy sait qu'avant de dire à Daniel Halévy : "sur les villages et sur les noms j'ai écrit des choses presque pareilles", avant d'écrire : "en suivant une route française, presque à chaque pas vous apercevez un clocher", Proust avait lu dans ce chef d'œuvre : "Tant de simples églises paroissiales semées tout au long de la route comme les cailloux blancs du petit Poucet servent à reconnaître notre chemin, quand nous retournons dans la maison de notre père". Dans *Le Figaro*, en 1912, Péguy lit peut-être : "un passant m'a mis dans mon chemin, je reste là, des heures, devant le clocher". Le clocher de Combray se dresse comme "le doigt de Dieu", le voyageur se souvient et dit dans son cœur : "Que je l'aimais! que je la revois bien, notre Eglise !"

Est-ce seulement de la tasse de thé que "Combray tout entier est sorti » ?

Plus que toute autre, Péguy aime la parabole de l'enfant prodigue : "*Surgam et ibo ad patrem*, je me lèverai et j'irai chez mon père". Mademoiselle Vinteuil méritera la récompense. Elle dira : "Je peux encore prier pour mon père, ne pas désespérer de sa bonté". Proust, l'auteur, intervient ici pour souhaiter que le narrateur insiste de vive voix auprès de cette enfant prodigue. "Prière, Espérance", Monsieur Vinteuil avait lancé cet "appel mystérieux", "supraterrestre" dans son Septuor. Mais il était mort sans avoir entendu ni la réponse ni même l'appel. Pour déchiffrer le grimoire, et pour communiquer l'inspiration de son père, il avait fallu des années de travail à Melle Vinteuil. A Péguy aussi, pour faire comprendre "Bernard Lazare, l'inspireur secret des *cahiers*". Deux révélations tardives rassemblées par Proust en un seul évangile, que Swann "n'a pas pu connaître" et que lui-même, dreyfusard ardent lui aussi, a compris trop tard. Il ne pouvait pas ignorer en 1910 que son ami "Daniel" et Péguy avaient failli se battre en duel parce que Daniel Halévy avait raconté l'Affaire sans dire que Bernard Lazare avait lancé son "j'accuse" dix-huit mois avant Zola. Or lui, parce qu'il était allé demander pour Zola la signature d'Anatole France, il se flattait d'être "le premier des dreyfusards". Pour lui, "le dreyfusisme incarné" c'était le colonel Picquart. Jaloux d'un auteur dont la *nouvelle revue française* accueillait *Clio* en refusant *la Recherche*, irrité contre le gérant forcé pour vivre de lui infliger l'interminable *Jean-Christophe* du "plus médiocre des écrivains contemporains", il avait eu contre le style de Péguy quelques propos acerbes répétés (à présent encore) par tous les Verdurins. Il n'avait pas soutenu les cahiers endettés auprès de ses riches amis juifs. Regrets ? Remords ? Projet de remaniement ? Ressentiment au souvenir

d'"une école" formée en marge des *cahiers* par d'anciens camarades de Proust (Robert Dreyfus, Daniel Halévy, Fernand Gregh, ami de Herr et de Léon Blum) qui le condamnaient comme ruskinien réactionnaire, en flattant Jaurès ou Georges Sorel.

"Die tiefsinnigste Opposition gegen den Materialismus der Sozialisten". Karl Rosenkranz, Berlin, 1842

Frère humilié du Christ, Dreyfus a été condamné par les Scribes et les Pharisiens de l'Eglise. En 1896, Bernard Lazare décide de prouver que Dreyfus est innocent. Cette année-là, le catholique Sangnier regarde Marx comme le Pape du socialisme et Péguy lui répond : "Marx n'est qu'un homme, tout a avancé après lui, il faut lire sérieusement les choses actuelles, par exemple la *Revue socialiste*. La *Revue socialiste* de Fournière venait de dire que "les rétrogrades et les réactionnaires de toutes les écoles et de tous les partis ont fait disparaître les œuvres de Pierre Leroux". Le 7 juin, Marcel Baudouin dit à Péguy que dans la Cité harmonieuse "les Juifs et les Aryens seront concitoyens". Affirmé en 1864 dans le *Manifeste aux prolétaires*, l'antiracisme était selon Léodile Champseix, "une réminiscence du socialisme idéaliste français". C'est-à-dire du nouveau christianisme essentiellement constitué selon Saint-Simon par la réunion des Juifs et des Chrétiens, et soutenu par Leroux en 1866 contre Renan après avoir été soutenu dès 1831 contre Fourier et durant la Deuxième République contre Proudhon et les "matérialistes dialecticiens". A Considérant, qui salue Fourier comme "le Père du socialisme scientifique", Leroux répond que "Fourier ouvre les portes de l'Enfer" en préconisant (au nom de "Jésus, le divin maître") de produire "l'homme parfait" dans des fermes d'Etat en employant "à des doses diverses le noir, le blanc et le sang mêlé". "Un assortiment de ces trois

couleurs" et un luxe illimité seraient garantis dans le sérail de chacun et chacune des élus. En 1850, en disant que l'homme ne vit pas seulement de pain, Pauline Roland encourage le combat de Leroux contre le panéconomisme de Proudhon et de "Charles Marx". En 1866, nominated in the Central Council of International Working Men Association, l'auteur de *Job* se dit "inquiet pour l'honneur philosophique de la France" en citant Renan : chez les Juifs, "l'incapacité d'adorer autre chose qu'un dieu despote tient à la race, au sang, à la conformation du crâne". Contre "la chimie des races", Leroux cite l'Évangile : "L'esprit souffle où il veut" et écrit : "J'aime Jésus". Bernard Lazare écrira : "J'aime Jésus", en opposant *Spiritus spirat ubi vult* à Renan et à tous les "apologues exclusifs, soit de la supériorité aryenne, soit de la supériorité sémitique". Il note "idées chrétiennes et néoplatoniciennes/Alexandrines", en résumant *De l'Humanité*, qui disait en 1840 : "Nous savons, par ce que Philon rapporte de l'Essénianisme et des Thérapeutes, qu'à Alexandrie l'Essénianisme dominait avant la naissance de Jésus-Christ". Leroux demandait que le Concile du Vatican fasse "fraterniser l'hébreu et le sanskrit" comme ils avaient commencé à le faire au temps d'Alexandre et d'Asoka. Le prophète d'Israël ne croit pas aux races élues, il écrit que "l'union des deux races a été féconde [...] Ce mélange nous a donné la merveilleuse floraison de l'art grec, la beauté morale du christianisme primitif, la hauteur des spéculations alexandrines et la profondeur théologique des Pères, ces héritiers des platoniciens et de la pensée juive" [...] les Grecs ont fini, comme les autres aryens, par adopter le Dieu épuré des Esséniens, et enfin Jésus, la fleur de la conscience sémitique, l'épanouissement de cet amour, de cette charité, de cette universelle pitié qui brûla l'âme des prophètes d'Israël".

"Péguy, Bergson, Proust et de Gaulle" selon Vercors et selon Lukacs

C'est "sous l'invocation de la mémoire que nous avons gardée du grand Bernard Lazare" qu'en 1905 Péguy écrit : "la survie de la France est d'un prix infini", qui vaut "tous les sacrifices", parce qu'elle est "la seule nation visiblement élue". La faute que Beau de Loménie reprochait à la Sorbonne en 1950 était moins grave que celle que François Furet a enseignée aux Etats-Unis comme en France. Eux aussi, Proust et Bergson seront accusés de chauvinisme. En 14, en pleurant "les soldats morts à la Marne, par qui la France a survécu", Proust pense à "la grandeur d'âme de la France", il nomme Bernard Lazare, et il appelle "révélation" ce que Péguy appelait "infini". Admirateur de George Sand, Bergson pense que les soldats de la Marne, comme "les hommes libres des années 1840", défendent "la lumière que la France a été chargée d'apporter au monde", depuis "la rénovation qui à la fin du XVIIIème siècle tendait à substituer entre nations le régime du droit à celui de la force". En lisant dans *l'apologie de Bernard Lazare* que "la culmination de trois mystique" faisait du dreyfusisme "un point d'origine dans l'histoire des religions", il avait écrit à Péguy : "Vous n'avez rien écrit de plus émouvant". Quinze ans plus tard, il écrira dans son *Testament* : "Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme". Formulant librement le "nouveau christianisme", Péguy, Proust et Bergson étaient les trois espoirs de Vercors dans *Le silence de la mer* que de Gaulle admirait. Leroux semblera antisémite à Paul Bénichou, comme Bernard Lazare à Guillemin, Péguy semblant paranazi à Lukacs (sous la menace de Staline), et trente ans plus tard à l'auteur de *L'Idéologie française* (sous l'influence de Guillemin), Proust et Bergson sembleront germanophobes à Mme Anne Henry, schellingienne et donc inconciliable avec Guillemin, marxiste. L'Académie Française leur a décerné à tous les deux le Grand Prix de Littérature qu'elle avait refusé à

Péguy : tous les deux, ils regardent Jaurès comme le "Messie" de ce que Blum a appelé "le nouvel évangile humain". Fort justement, en écoutant Jaurès, Maurice Barrès le disait "frère de George Sand".

*

Dans un très beau livre, Madame Evelyne Bloch-Dano vient d'exalter l'amour de Proust et de sa mère, Juive, très Juive, très différente des catholiques dont elle était devenue l'épouse et la belle-fille. Très cultivée, grâce surtout "au dialogue incessant avec sa mère dont elle transmettra le besoin à son fils". Quand on mesure l'extraordinaire proximité de cette mère et de son "petit loup", on ne peut pas croire que Proust la remplace, si peu après sa mort, par la grand mère "douce et humble de cœur" à l'image de Jésus, *mitis et humilis corde*. Par tous ses souvenirs d'enfance, offices du dimanche, mois de Marie, messe de minuit, adoration perpétuelle, Marcel appartient non pas à la riche bourgeoisie juive, mais à "la France accoutumée", à une famille catholique. La grand'mère, pourtant, n'est pas catholique. Elle surprend et scandalise cette famille par une grande indépendance d'esprit, elle lit Proudhon, elle est dreyfusarde. Auprès de Marcel, qui remplace Jean Santeuil, elle prend la place de Monsieur Beulier, alias Darlu, maître de la jeunesse de Proust, et maître à la *Revue de métaphysique et de Morale*. Beulier était dreyfusard lui aussi, puisqu'il était "l'ami du colonel Picquart". Mais le *Pierre Leroux* de Pierre-Félix Thomas a été moins bien accueilli par les universitaires de la *Revue de métaphysique et de Morale* qu'à la *Revue socialiste*, dirigée par Fournière. Plus proche de Bernard Lazare et de Péguy que de Jaurès, ce militant d'origine ouvrière vient de dire : "Il faut faire de George Sand une autorité, un éducateur pour la France". Un mot, "admiratrice de George Sand", définit la

grand'mère, et Marcel devra à son "influence édifiante et libératrice" ce dont Mademoiselle Vinteuil est redevable à son père. Ce que Leroux, athée dans sa jeunesse, doit à George Sand : "Sœur de Raphaël, celle dont je suivis les pas, dont j'entendis la voix, et qui eut une influence en moi, une vertu active, plus réelle que moi-même". En 1839 Leroux disait encore que la Révolution française avait été produite par "le grand mouvement de destruction du christianisme". Néanmoins George Sand pensait que "sa philosophie est la seule qui parle au cœur comme l'évangile". En 1841, le cœur de *Consuelo* est fait à l'imitation du cœur de Jésus. En disant : "C'est avec un cœur d'homme que Jésus pardonnait à la femme adultère", Biéliniski transmettra à l'Intelligentsia ce que lui enseignaient les deux auteurs de *Consuelo*. Et l'exil ne les séparera pas. En 1853, persécuté avec les siens par le "jésuitisme" de Montalembert, Leroux a le courage, le "surcourage" de se perdre aux yeux des "enragés d'athéisme" en rendant justice à "l'entreprise générale de sauvetage" des théologiens molinistes". Que George Sand remercie l'année suivante dans la personne de son directeur de conscience au couvent des Anglaises. Le Franc-Maçon Leroux et le Juif Bernard Lazare écriront : "J'aime Jésus".

Mais en 1905 on pouvait connaître l'influence de George Sand sans lire *Histoire de ma vie* et *La Grève de Samarez*. George Sand et Leroux étaient encore aimés et cités par leurs disciples, la grand'mère de Léon Blum qu'on appelait "la Communarde", et deux amies, Mme Caroline Baudouin, belle mère de Péguy, et Madame Fabre, la "grande amie de Péguy". Fils de Mme Fabre, Jacques Maritain se disait "effrayé par la perversion de la foi d'apparence démoniaque, fondée sur une sorte de judaïsme philosophique" que s'était "fabriquée" la mère de Marcel Baudouin et de Mme Charles Péguy. Influencée "par sa mère, par les communards qui avaient

fréquenté la famille et par la lecture de George Sand, Mme Charles Péguy avait choisi de se faire appeler Charle et portait parfois le pantalon". Elle détestait l'Eglise tout en croyant en Dieu, et en vénérant Jésus, Jean Hus et Jeanne d'Arc. Les gens de lettres ont beaucoup jaser sur ce non conformisme, et Proust entendait leurs médisances, qui peuvent l'avoir poussé à réagir pour l'honneur de la grand-mère de "Marcel".

Après l'Affaire, Bernard Lazare était très rapidement "devenu un paria". Un socialiste, Fournière, avait suivi son convoi avec Péguy et Emile Meyerson, qui écrit à Péguy, le 26 octobre 1906 : "c'était un vrai voyant, un nabi. Qu'en ceci même il ressemblait à cette longue lignée d'ancêtres, comme il était l'un d'eux — le petit-fils légitime d'Isaïe, — par sa moralité en avance sur son siècle, par l'amour pour son peuple et pour l'humanité entière". Lisant *l'apologie pour Bernard Lazare*, Elischeha, sa veuve, "pleure à ce que vous dites de puissamment beau comme la vérité de celui qui, pour vous, pour moi, fut un prophète". Parlant d'une lettre où son mari lui avait écrit : "Tu as fait s'insurger en moi le vieux sang des prophètes", elle promet à Péguy de la lui faire lire : "à vous seul, Monsieur, je donnerai cette joie. [...] nul autre que vous n'a su voir en lui "l'âme éternelle d'un peuple, et le génie harmonieux de toutes les époques de beauté".

En 1971, à Londres, je citais la montée du narrateur vers la Raspelière : "Je vis tout à coup à ma gauche un golfe aussi profond que celui que j'avais eu jusque là devant moi, mais dont il changeait les proportions et doublait la beauté". Ayant trouvé six ans plus tôt la preuve de l'abonnement de Proust, je pouvais dire avec assurance qu'"on ne peut comprendre Proust et Péguy sans les aimer ensemble". Mais dès 1963, avant d'inventorier les archives, j'avais obtenu les remerciements de Mme Charles Péguy en opposant *le génie selon Péguy et selon*

Proust à Sartre et à Guillemin. De leur temps, on ne pouvait lire ni *Jean Santeuil* ni mille pages de prose non éditées par Péguy. On prenait Péguy pour un des écrivains catholiques qui accusaient le peuple juif de la mort de Jésus, et qui avec Bernanos traitaient les personnages de *La Recherche* "de bêtes raisonnables et lubriques, pour lesquelles le Christ est mort en vain". Péguy n'accusait pas le peuple juif, mais nous. En 1963, ce témoignage venait de lui être rendu par Jules Isaac, historien juif et abonné de la première heure, consulté à la demande du Vatican par trois jésuites Cardinaux (ou futurs Cardinaux). Et cet avis de Péguy fut adopté par la majorité des deux mille évêques au Concile Vatican II. Mais en 1964 le plus savant théologien d'alors, le P. Urs von Balthasar (suisse, jésuite lui aussi et bientôt Cardinal) fit remarquer que Péguy n'était ni un ecclésiastique ni un catholique pratiquant. Or il était l'auteur "d'un changement de structure dans la construction théologique, d'une ouverture vers une théologie totale de l'espérance". Cette remarque capitale restait en deçà de la vérité que j'affirmais un an plus tôt : Péguy était socialiste. Et le Cardinal Luciani déclara, peu avant d'être élu Pape : "En introduisant Dieu qui parle d'espérance, Péguy a eu quelques traits poétiquement (je ne dis pas théologiquement) heureux". En 1983, peu avant sa mort, le Cardinal Henri de Lubac m'a écrit que "Leroux mérite en quelque sorte d'être réhabilité". Depuis, le Vatican a réhabilité Galilée. J'expliquais qu'en disant : "Jésus veut que pas un seul de ces petits ne périsse". Péguy pensait comme l'*Encyclopédie nouvelle*, où Leroux réfutait à la fois le calvinisme de François Guizot et son malthusianisme en rappelant que "la vraie chrétienté veut sauver toutes les âmes, *Deus vult omnes homines salvos fieri*". Les collaborateurs de cette *Encyclopédie* se disaient "non chrétiens, républicains", et en 1843 l'un d'eux, Jules Renouvier, annonçait dans la *Revue*

indépendante qu' "une révolution religieuse se produira, le jour où l'esprit libre d'un laïque s'inspirera de la vieille lettre et nous révélera la vie, la pensée". Disciple de Renouvier, Darlu le citait souvent, et Proust appelle néocatholiques ceux de ses contemporains qui "cherchaient sincèrement, sans littérature, leur pensée la plus profonde, la réalité quelle (sic) qu'elle (sic) doit être [...]". Monsieur Vinteuil n'était qu'un humble paroissien, mais en disant : "Prière, Espérance" , il résumait ce que le philosophe républicain répond très poliment à l'ecclésiastique rigoriste, dans *Mademoiselle la Quintinie* : "Je sais prier ".

Au moins deux Cardinaux français se souviennent encore du rôle tenu au Concile d'aggiornamento par le savant jésuite français, grand ami du P. de Lubac et lui aussi nommé plus tard Cardinal, le Père Jean Daniélou. En 1965, en allant au Concile, il était venu chez moi, à Vaugines, m'interroger sur Péguy, Michelet et Leroux. Je lui parlais de *La voie royale*, que venait de publier Paul Viallaneix, je lui ai montré *Mademoiselle la Quintinie* et je l'ai beaucoup étonné en lui faisant lire en exergue dans *De l'Humanité* : "Nous ne sommes tous qu'un seul corps, saint Paul". En 1966, à Saint-Benoît-sur-Loire, il me demanda un exposé sur Péguy et Proust. En 1973, dans leurs *Etudes*, les jésuites ont accueilli *Péguy, Proust et le mystère de Pâques* qu'*Esprit* avait refusé en me répondant : "Tu veux convertir Proust". En rapprochant Pâques et Proust, j'avais scandalisé le Père Pie Duployé, Pape dominicain du "péguysme", et auteur de la thèse sur *La religion de Péguy*. Le Cardinal de Lubac croyait encore que Leroux ne comprenait pas le "passage du judaïsme au christianisme". Mais il me disait déjà : "Cela ne m'empêche pas d'admirer en lui bien des choses, et notamment son génie littéraire, lui aussi méconnu, — et cela n'est pas sans importance dans le domaine social, comme le montrait si bien déjà votre thèse de 1969. C'est

vraiment extraordinaire, ces rencontres de Proust et de Péguy. Et je suis bien d'accord avec vous : le succès massif, écrasant, chez nous (et même, aujourd'hui, chez des "théologiens" catholiques) de la lignée Hegel, Feuerbach, Marx, etc. a beaucoup trop relégué dans l'oubli une tradition française très riche, très diverse, (souvent toutefois, trop "romantique") qui a trouvé chez Péguy son classique, et qui mériterait de revivre. Mais que nous en sommes loin ! — Où en sommes-nous, vingt ans après ?

Je veux citer aussi l'agnostique et excellent lecteur de Péguy Roger Secrétain, qui avait été écarté de Proust par l'importance que Proust donnait aux ragots de Sachs. Ayant lu lui aussi cet article des *Etudes*, il m'écrivait en août 1972 : "J'ai repris, plume en main, votre si riche, si dense et si éclairante thèse principale, et la thèse complémentaire qui justifie la création de notre Centre [...] Vos rapprochements Péguy-Proust en outre me passionnent et je suis revenu, là-dessus comme sur d'autres points, sur mes hâtives considérations d'antan". N'étant ni fonctionnaire ni même bachelier, Roger Secrétain n'avait pas la tournure d'esprit universitaire. Maire d'Orléans, c'est lui qui m'a le plus aidé. J'ai pu faire paraître des articles dans les Bulletins de deux autres non universitaires, Auguste Martin, Président de l'Amitié Péguy, et Henri Bonnet, Président de la Société des amis de Marcel Proust et de Combray. Henri Bonnet fut en 1985 l'un des neuf associés qui demandèrent en vain la création d'un Centre de recherches aux Commissions d'Etudes Littéraires, d'Etudes Historique, d'Etudes Philosophiques et d'Etudes politiques du CNRS.

Proust écrivait "l'esprit de parti que nous voulons détruire". Péguy publiait en 1904 les lettres de trois membres de l'Institut qui en refusant le combisme s'opposaient au Grand Orient, Michel Bréal, Juif, écrivait à Paul Violet, catholique,

que G. Monod, protestant, avait raison de défendre la liberté d'enseignement. Et il terminait par ces mots : "Mon cher confrère, vous savez que mes sentiments sont pareils aux vôtres". Ainsi revivait ce qui avait été la cime de la pensée européenne durant "la merveilleuse décennie 1838-1848". Aidé par George Sand et par Michelet, Pierre Leroux avait défendu Jésus essénien contre les ennemis de l'Iliade et de l'Évangile, Frédéric-Auguste Wolf et David-Frédéric Strauss. Et le poète d'*Eve* pouvait confier la défense de son œuvre au pasteur Charles-Émile Roberty, qui l'apaisait en lui écrivant : "L'Évangile existait avant l'Église. C'est à peu près la seule chose dont on soit sûr en ce monde".

V - Philosophie de l'histoire littéraire européenne selon Pierre Leroux

« Une ère nouvelle de la critique française », « l'unité de la littérature mondiale », « les symptômes d'une littérature européenne nouvelle », voilà ce que Heine et Goethe apercevaient en 1829 en lisant le *Globe*, qui méritait bien ces éloges. Pour faire tomber « les barrières qui séparent les peuples », Leroux venait d'y « affranchir » la critique « des liens étroits d'une nationalité égoïste » en « généralisant les idées d'art ».

C'est par « un synchronisme » qu'il expliquait « la propagation des procédés d'art dans le monde européen ». En France aussi, « le symbolisme » résultait d' « une croissance

naturelle », et non pas de « la greffe » dans nos « phrases latino-françaises d'idiotismes anglais et germaniques » risquant de « substituer le mystère à l'abstraction ». A l'origine de cette « révolution dans le style », Rousseau. Non point par sa façon d'écrire, mais par sa recherche, dans la seule compagnie de la nature, de « jouissances contemplatives ». Diverses causes, ensuite – « convulsions du monde politique », « sentiment de la liberté et de l'individualisme », « besoin d'émotions nouvelles », étude des littératures orientales, etc. –, avaient « partout » rendu commun l'usage du « symbole, un trope presque inconnu pendant deux siècles », mais ancien. Comme Goethe et Jean-Paul, comme Byron et les Lakistes, Lamartine et Hugo s'en servaient pour « donner du corps aux pensées » ; mais, « cultivant exclusivement l'image » en négligeant « l'objet spirituel », ils risquaient de ne faire « qu'une poésie pour les yeux ».

Reprochant aux discussions « qui ne sont que littéraires » d'ignorer « les plus hautes questions religieuses et sociales », Leroux allait durant dix ans développer « l'idée de continuité ». En tous sens : « l'art est en constante réaction avec la philosophie, les sciences et la politique ». La poésie ne peut « se réfugier dans le passé », car les poètes, qui « signalent les maux », et les philosophes, qui « cherchent le remède », sont (« d'un point de vue élevé ») « réciproquement inspirés les uns par les autres ». Et les générations aussi : depuis Descartes, le Pascal du *Traité du Vide* et Perrault jusqu'à Fontenelle et Diderot, « l'Ecole française » forme « une chaîne ininterrompue ». Elle a ruiné le principe d'imitation des Anciens, et animé par sa « doctrine de la Perfectibilité (le) grand mouvement de destruction du christianisme » qui a « produit la Révolution française ». Enfin, « il n'y a pas de muraille de Chine en Europe » : riche,

déjà avant Luther, d'une multiplicité de sources et d'affluents, « ce grand fleuve de l'esprit humain qui coule en Europe » n'a pas mené seulement jusqu'à Saint-Simon. Mais aussi jusqu'à « Kant et Fichte », jusqu'à « Schelling et Hegel, qui ont entrevu à des degrés divers et sous des jours différents la vie collective et progressive de l'humanité ».

Or « le langage parlé » est « l'art le plus universel, celui dans lequel on traduit tous les autres ». Par conséquent, rien n'achemine autant vers « l'histoire générale des progrès de l'esprit humain » que « la philosophie de l'histoire littéraire ». Elle étudie « l'enchaînement de tous les grands monuments du langage, tant sous le rapport du fond des idées et des sentiments que sous celui de la forme ». Elle fait comprendre « la dualité douloureuse » de l'auteur de *Werther*, disciple de Diderot l'athée et ami du mystique Lavater. « Entravé » par la situation de son pays, oubliant une partie de Rousseau (« l'idée sociale, l'humanité ») et contemplant « la Nature pour elle-même » en s'attachant « exclusivement à l'art » Goethe serein, « sceptique », devenait « l'écho des tragiques grecs ». Mais « l'art pour l'art » (« art de mémoire ou d'érudition ») ne peut ranimer les déesses. Ni les anges, ni « le fantôme théologique-féodal » auquel Lamartine et Hugo font semblant de croire, tout en ignorant « ce que savaient les constructeurs de cathédrales ».

C'est en prose que la France a ajouté René, Adolphe, Obermann et Lélia à Werther et Faust, à Childe Harold et Don Juan, ces enfants de la philosophie du XVIIIe siècle. Famille qu'il faut appeler « byronienne » : « la réalité actuelle », faite « d'enthousiasme et de spleen », c'est Byron qui l'exprime le mieux : chez lui, « jusque dans l'agonie du désespoir », Satan continue à combattre, et « se ressent encore du divin »

Vingt ans plus tard, « les œuvres de Nerval et de Baudelaire ont pleinement justifié », selon Claude Pichois, ces *Considérations* que Leroux rééditait en 1839 et 1850 pour préfacer sa traduction de *Werther* par « un tableau et une histoire de la littérature européenne depuis près d'un siècle ». Et George Sand (« guérie, transformée, convertie » par lui) saluait par deux fois « le livre d'un homme de génie traduit par un autre homme de génie » en disant : « Il n'y a rien à ajouter au jugement de M. Pierre Leroux sur la littérature du 17^e et du 18^e siècle ».

C'est en 1839 qu'elle avait dédié *Spiridion* « A M. Pierre Leroux ». Depuis lors, ses chefs d'œuvre, qu'elle appelait leurs « enfants », étaient chers en Europe (Heine, Herwegh, Marx, Herzen, Bielinski, Dostoïevski ou George Eliot en sont témoins tout comme Renan ou Baudelaire), à une nouvelle génération irritée par « les sottises nationales », lasse « du scepticisme et de la vaine adoration du moi », et heureuse de voir, quand « l'auteur de *Lélia* écrivait *Spiridion* », qu'un grand écrivain partageait son « aspiration » au renouveau.

Après 1848, des jugements nouveaux s'imposaient : de libérale qu'elle était en 1830, la littérature était en grande partie « devenue socialiste ». En lui faisant sentir « le triple rayon de Saint-Simon, de Richard Owen et de Fourier », Leroux avait (selon ses propres paroles, trop modestes) « assisté de plus près qu'un autre à cette transformation ». Et il aurait pu dire (bien plus qu'il ne l'a fait) comment certains « hommes de la forme » avaient seulement « simulé une métamorphose », comment d'autres s'étaient faits « ariens » comme Lamennais, ou « Républicains » comme Chateaubriand, pourquoi aucun n'avait « rendu hommage à la Vérité » autant que G. Sand, et jusqu'à quel point E. Sue et Balzac, Esquiros ou Michelet l'avaient suivie, en « servant la

cause du peuple » ou en travaillant à « la réhabilitation de la femme » - cependant que Béranger, Lamartine et Hugo, en refusant « d'entrer dans le monde nouveau », avaient seulement « clôturé le XVIIIe siècle », en complétant l'œuvre de « la Triade européenne Goethe-Schiller-Byron ».

Baudelaire ? On répète avec Valéry qu'il « regardait Victor Hugo », et on n'omet rien de ce qu'il doit à Byron, Shelley, George Sand et *Joseph Delorme*. Mais on oublie que souvent il jugeait comme Leroux. Dans l'*Exposition de 1855*, il avait écrit que « l'Artiste a fait de son moi son roi, son prêtre et son Dieu ». et en 1863, il ajoute : « la célèbre et orageuse formule de Pierre Leroux trouve sa véritable application ». Entre temps, Leroux avait opposé le « *Ego Hugo* » au désespoir des proscrits mourant de faim. Il avait réduit à son exacte valeur « le spleen des René et des Obermann » ainsi que le pseudo-christianisme de Lamartine, iniquement tenu pour supérieur à l'athéisme de Shelley, qui avait détourné Byron de Voltaire et de Napoléon, et l'avait « appelé à l'Idéal » en lui parlant de la Grèce et de la Révolution française.

L'auteur de *Spleen et Idéal* sait que Leroux, le premier, a reconnu dans *Joseph Delorme* et dans *Lélia* « la *vitality of poison* de Childe-Harold », et opposé au Satan de Milton celui de Byron – « Celui à qui on a fait tort » : ces mots, les socialistes révolutionnaires les avaient pris comme signe de reconnaissance ; il les avaient lus dans *Consuelo* (le plus beau des « enfants » dont Leroux est le père) ; et on les entend dans *Les Litanies de Satan* : « O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort ! ».

Mais déjà, avant le 2 décembre, quand le poète des *Limbes* voulait raconter « l'histoire des agitations spirituelles de la jeunesse moderne », quand il parlait d'« aspirations » et de

« mélancolies », il donnait à ces mots le même sens que Leroux. Ecoeuré en 1846 déjà par les livres où, « à chaque phrase le *je* couvre un *nous*, *nous* immense et silencieux », désabusé des utopies (fouriériste, cabétiste, proudhonienne et blanquiste), il ne craignait pas en novembre 1851 de louer les « pages sublimes et touchantes du pacifique Leroux ». Et dès 1848 il était le seul écrivain à voir « un moment unique dans l'histoire » le même jour que Leroux et les *Corporations nouvelles*. Comme Leroux, en 1846, il avait été « attendri et ébloui » par *Le Chant des Ouvriers*. Longtemps après, évoquant « ce cri de douleur et de mélancolie », Baudelaire pourra dire : « Il y avait tant d'années que nous attendions un peu de poésie forte et vraie ». Grâce à lui, le mot *romantique* signifiera en français ce que l'Allemagne, selon Leroux, admirait dans le style « symbolique » de Jean-Paul : « la simplicité unie à la grandeur ».

Le poète qui nous dit : « mon semblable, mon frère » pense comme Leroux que « l'inspiré est un homme, un frère, un égal », et non pas un Génie, un Messie, un Prophète, un Révélateur. Il n'y avait chez Hugo ni cette *humilitatis sublimitas* (Auerbach a fort bien dit cela dans *Mimesis*), ni la science que Leroux (dans *La Grève de Samarez*) lui conseille d'acquérir, et que Baudelaire et ses amis (Nerval, Banville, etc.) ont trouvé dans un « dictionnaire des croyances humaines » où Leroux comparait le pythagorisme des *Vers Dorés* à celui de Virgile et à celui d'Ovide et montrait que les hiéroglyphes et les mythes (« oraux ou figurés »), comme les « sentences » développées « en apologues ou en paraboles », avaient utilisé « la métaphore » pour révéler « le rapport de l'image avec ce qu'elle exprime ».

Mais « l'Européenne » elle aussi semblait aux lecteurs (russes ou allemands) de Heine un meilleur écrivain que Hugo

l'« hugoïste » : elle avait pour devise *Sancta simplicitas*, elle « ne faisait qu'un », disait-elle, avec « le plus grand critique possible dans la philosophie de l'histoire ». En 1840, il suffisait au lecteur allemand d'ouvrir le *Conversations-Lexikon* du Brockhaus pour voir en quoi les deux plus grands penseurs européens se ressemblaient, en quoi ils différaient : chez Hegel et Leroux, « même idée féconde, à savoir que le développement philosophique présuppose une tradition ». Mais... « *Diese ist natürlich für Hegel eine andere als für Leroux : der Glaube des 18. Jahrhunderts an den Fortschritt, Condorcet, die französische Revolution, Saint-Simon, die Egalité, sind seine Antecedentien* ».

On ne pouvait mieux dire : « venu à la philosophie par la France, par le XVIIIe siècle, par la Révolution française », Leroux montrait dans *Egalité* (1839) que la doctrine du progrès, divisée entre les successeurs de Diderot (Condorcet) et ceux de Rousseau (Robespierre), s'était réunie grâce à Saint-Simon (compris et critiqué) non en un « éclectisme », mais en une « synthèse ».

Au nom de l'Intelligentsia parisienne, Sainte-Beuve répondait : « Nous ne sommes pas synthétiques, comme disent les Allemands ». Donc, prisonnier du mythe, le XXe siècle croit que Marx a trouvé par lui-même « la science de l'histoire », et chez Feuerbach « la synthèse de Diderot et de Rousseau ». Et que « le national-socialisme » français a, durant tout un siècle, mené « une véritable chasse aux sorcières contre Fichte, Schelling, Hegel, contre tous les penseurs allemands, autant dire, à l'époque, toute la pensée européenne ». En 1977, l'histoire littéraire se révolte, et elle dit que « la doctrine apriorique de Marx », qui prend les œuvres d'art pour « des reflets ou des instruments des classes sociales » ne mérite pas d'être comparée à « la synthèse

humanitaire » qui avec Leroux « a fondé l'alliance des intellectuels et du peuple ». Mais, même alors, elle croit que Leroux était « originellement adepte d'un dogme » : « platonisme germanique », ou « gnose », ou « joachimisme », provenant du « mouvement romantique contemporain de la ruine de l'espérance révolutionnaire » (c'est-à-dire Novalis, Fr. Schlegel, Schelling, etc.).

Il faudrait faire l'histoire d'une si durable méconnaissance. D'abord, sous Louis-Philippe, la France était trop petite pour une pensée socialiste : Leroux a été volontairement ignoré parce qu'il accusait « les chefs de l'Université, vrais Judas », de « désertier la France » pour chercher une philosophie de l'histoire à Naples chez Vico ou à Berlin comme leur maître Victor Cousin : en reniant « la tradition de la Révolution française » pour enseigner « la morale du succès », ce « singe de Hegel » était depuis 1830 « le pouvoir éducateur de la France ».

Plus tard, quand l'éclectisme cousinien fut vaincu (par Taine selon les positivistes, par Ravaisson selon leurs adversaires), nul n'a réhabilité « l'anticlectique » . C'est que son idée d'« une continuité entre le XVIIe siècle et le XVIIIe siècle » contredit les voltairiens ennemis de Bossuet et les maurrassiens ennemis de Rousseau.

En 1924, « les *mea culpa* de l'histoire littéraire » commencèrent quand Lanson a reconnu « l'unité et la continuité de la littérature française ». Pourtant, en 1948, elle restait selon Ernst-Robert Curtius « la seule à garder, pétrifiées encore par l'interférence d'idéologies politiques, les oppositions scolaires de 1830 ». Et pour tout compliquer, tout en disant (comme les journaux partisans que le *Globe* combattait en 1829) : « Les Royalistes sont romantiques et les

Libéraux classiques », on ajoutait (avec Hugo contredisant Leroux en 1864) : « Romantisme et Socialisme, c'est le même fait ».

Loin de cette guerre civile, « la nouvelle critique » est née en Suisse, en retrouvant (sans le nom de Leroux) son idée de 1829 : les contemplations du *Promeneur solitaire* inspirent tout le symbolisme européen. Et, peu à peu, on découvre que parmi les penseurs socialistes un « seul » a été critique littéraire. Un Canadien, David-Owen Evans, avait montré cela en 1948. En croyant, malheureusement, que Leroux, faute de savoir l'allemand, était en fait de philosophie allemande « un ignorant ».

Or en « apprenant l'allemand » Leroux avait trouvé en 1829 que « la phrase de Goethe, même lorsqu'elle est très poétique, est aussi claire que celle de Voltaire », et en 1842, proposant aux « généreux esprits de la *Gazette Rhénane* » une « alliance philosophique » en vue de « réunir le peuple qui a produit Descartes et le peuple qui a engendré Leibniz », il avertissait « la droite et la gauche hégélienne que le pays de Voltaire, de Rousseau et de Robespierre n'abdiquera[it] jamais sa tradition et ses espérances » : tolérance, égalité, droit de tous à la subsistance, à l'éducation et au travail.

« Confusion petite-bourgeoise » ? « Métaphysique périmée » ? C'est ce que disent tous ceux qui, avec Engels, prennent Leroux pour un schellingien et Bruno Bauer pour « *the leader of the Young Hegelian Philosophers of Germany* ». C'est-à-dire les feuerbachiens que Marx qualifiait de « pillards » en les accusant de « traduire les idées françaises en idéologie allemande », en « éliminant les auteurs » de ces idées, et en camouflant par « la synonymique » cet « escamotage ». Et Leroux ne pensait pas qu'à des Français, en 1867, puisqu'en

protestant contre « l'escamotage » il disait : « Proudhon, Enfantin, Hegel ont déteint sur mon socialisme ».

Les snobismes changent vite : depuis peu, à Paris, la dialectique hégélienne semble aussi périmée que « la dialectique matérialiste » de Proudhon. En 1980, on entrevoit confusément que « le XXe siècle est *victime d'une erreur d'optiques savamment préparée* », et on accuse les historiens d'avoir depuis un siècle « escamoté toute une influence diffuse ». Mais c'est à Schelling que l'on pense ; en percevant un lien entre l'âme universelle et l'âme individuelle, en libérant l'art – médiateur de l'esprit et du monde –, de la sujétion aux abstractions, de l'imitation de la nature ou des modèles anciens, et enfin en montrant que le non-moi est mien, Schelling ouvrait (dit-on) à Schopenhauer, George Eliot et Tolstoï la voie d'un romantisme social, où l'amour humain se métamorphose en amour universel ; il donnait naissance à un « immense courant » qui n'a pas seulement « produit le marxisme, le structuralisme et la psychanalyse », mais « fécondé nombre de créateurs » (Hugo, Nerval, Baudelaire, Valéry, Proust), et qui « explique seul la plupart des manifestes littéraires, de Hugo à Baudelaire jusqu'au surréalisme ».

Seul. Comme si ces écrivains européens n'étaient pas (directement ou non) redevables au Français qui présentait Schelling comme « le père de la philosophie allemande » sans oublier ni les contradicteurs de Schelling, ni ses maîtres (y compris ceux dont Schelling lui-même se réclamait). Et d'abord « les deux traits d'union entre la France et l'Allemagne » : 1° « Spinoza, ce sage éveillé en Dieu comme dit Hegel » (la doctrine de Spinoza rappelant celle d'Apollonius de Tyane, « disciple des prêtres d'Égypte et des Brahmes de l'Inde », comme aussi celle de Saint Justin

d'Alexandrie qui dit, en citant Pythagore, « que l'*unité*, l'Être un ou Dieu, est le principe de toutes choses », 2° « Leibniz, le plus grand juge en ces choses » (sa doctrine de « l'identité en Dieu de l'humanité et de l'homme » annonçant « l'identité absolue » selon Schelling et faisant penser aux prescriptions des Lois de Manou : « Reconnais dans ton âme l'Ame universelle présente dans toutes les créatures »).

En outre, nommant Kant, Klopstock et Schiller, citant *Hermann und Dorothea*, Leroux rappelait aux schellingiens et aux hégéliens « combien (leurs) pères avaient été français ». Et si Schelling, bien vite, avait cessé de chanter la Marseillaise, et Hegel d'écrire sur ses cahiers : « Vive Jean-Jacques ! In tyrannos ! », les jouissances contemplatives du rêveur solitaire avaient eu un effet plus durable. Mais Schelling, pensant à la conscience toute pleine de l'*Erlebnis* fondamental (« le pur sentiment de l'existence ») négligeait le double « non moi » fondamental pour Leroux : le corps, et l'Histoire.

A ce qu'on croit, Ravaisson le premier a rappelé en termes biraniens l'importance de l'organisme, en 1840. Mais dès 1831 Leroux combattait « deux sources de maux pour l'humanité, le spiritualisme et le matérialisme ». Balzac aussi, ce qui le met « sur la même longueur d'ondes que le matérialisme dialectique », selon les critiques marxistes. Lesquels ignorent que dès 1842 la différence entre la métaphysique classique et le socialisme apparaissait à Leipzig grâce au livre où Lorenz Stein oppose « *die deutsche Wissenschaft* » qui « libère l'esprit de la matière, *den Geist von der Materie* » et « *die französische* », qui affirme « *die Einheit von Geist und Leib, oder wie Pierre Leroux es bezeichnet*, l'esprit-corps » l'unité de l'esprit du corps, ou, pour dire cela comme Leroux, « l'esprit-corps ».

Quant à la marche en avant de la philosophie, « *die philosophische Entwicklung* », les lecteurs du *Conversations-Lexikon* la trouvaient en 1840 et chez Hegel et chez Leroux. Quel dommage que Karl Marx ait si peu suivi les conseils de son véritable ami, Heine ! Avec amitié et admiration Heine approuvait Leroux, quand Leroux lui disait que Cousin comprenait mal le passage de Schelling (l'identité dans l'espace) à Hegel (la transformation dans le temps), faute de savoir que « les idées passent au-dessus des frontières, comme l'air », et que depuis Goethe et Kant l'Allemagne n'avait jamais interrompu son « dialogue philosophique avec la France ». La biologie, d'abord, avec Lamarck, et l'histoire naturelle avaient confirmé « la doctrine française de la perfectibilité indéfinie dans la nature et dans l'humanité ». Et en disant « se savoir Dieu », Hegel avait « adapté cette doctrine au génie de l'Allemagne », nous forçant, « nous Français, à joindre la métaphysique à la physique ». Oui, « ce lien nous manquait », et « les Allemands nous ont appris que ce lien s'appelait Dieu [...] Ce synchronisme des mêmes idées cachées sous des enveloppes si différentes n'est-il pas une preuve éclatante de la route que suit, même à son insu, l'esprit humain dans toute l'Europe ; et peut-on dire, quand on rencontre de tels rapports, que l'union des esprits dans toute cette Europe soit encore rejetée à une époque bien éloignée ? ».

Quelques dates

Chronologie

1797 - Naissance de Pierre Leroux à Paris.

1824 - Fondation du "Globe" par Pierre Leroux et ses amis membres de la Charbonnerie.

1827 - Leroux publie dans "le Globe" *De l'Union européenne*.

1829 - Leroux publie dans "le Globe" *Du style symbolique*.

1831-1835 - Leroux et Hyppolite Carnot dirigent la "Revue encyclopédique".

1833-1840 - Leroux et Jean Reynaud dirigent l'*Encyclopédie nouvelle*.

1836 - George Sand adopte "le plan de vie" essénien.

1837 - "Le Monde", le journal de Lamennais, journal appelé en Allemagne "ultraradikal", prend parti contre Victor Cousin, pour l'Encyclopédie "républicaine et non chrétienne" de Pierre Leroux et Jean Reynaud.

1838. Dans l'Encyclopédie, contre Cousin, Leroux publie *Eclectisme*, qu'approuve Geoffroy Saint-Hilaire.

1839 - Leroux publie *Réfutation de l'éclectisme* qui est une réédition d'*Eclectisme*. Dans l'*Encyclopédie* à l'article *Egalité* ("long comme un livre), il célèbre ensemble Jean Hus, mis à mort par le Concile de Constance, et "Jésus essénien, le destructeur des castes". Il reproduit tout ce que Philon le Juif, Flavius Josèphe et Pline l'ancien ont écrit sur les esséniens.

1839 - Dans *Un grand homme de province à Paris*, Balzac fait l'éloge d'"une Encyclopédie vivante", de Geoffroy Saint-Hilaire et des républicains fidèles à "Jésus, divin législateur de l'égalité".

1840 - Cousin qui était déjà "le pouvoir éducateur de la France", devient Ministre de l'Instruction publique.

1840 - Balzac prend la défense de George Sand et de Leroux contre l'Académie des Sciences morales et politiques (c'est-à-dire Cousin) et contre Sainte-Beuve.

1840 - Henri Heine fait l'éloge de George Sand et de Leroux dans la "Gazette d'Augsbourg".

1840 - A Leipzig, éloge de Leroux et de "die Egalité" dans le dictionnaire usuel édité chez Brockhaus.

1841 - Proudhon publie l'éloge de "l'antiéclectique, l'antagoniste de nos philosophes demi-dieux, l'apôtre de l'égalité"

1842 - Sainte-Beuve, ancien collaborateur de Leroux, se moque de Leroux, "le Pape du communisme".

1846 - Baudelaire écrit dans le *Salon de 1846* : "Un éclectique est un homme sans amour".

1848 (janvier) - Dans la "Revue sociale"(Boussac), Leroux préface la *Trilogie sur l'institution du dimanche* en comparant le judaïsme, le Tao et le bouddhisme.

1848 (Février) - Michelet demande à l'Académie des Sciences morales et politiques d'accueillir "Pierre Leroux, l'illustre ouvrier".

1848 - Leroux est élu représentant de la Seine à l'Assemblée Nationale.

1848 (Juin) - "La barbarie ose dresser la tête contre la civilisation", selon l'ex-ministre Marie. A l'Assemblée, Jules Simon (secrétaire de Cousin) se ligue avec Montalembert,

porte-parole du clergé, contre Leroux, principal responsable de "la religion du mal" qu'est le socialisme, selon l'*Histoire du Communisme* qui vaut à Alfred Sudre le Grand Prix Montyon de l'Académie Française.

1851 - Dans *De la fable* (qu'il intitulera par la suite *L'Hitoupadesa et l'Évangile*) Leroux démontre que Jésus, Thérapeute, était Talapoin. En novembre Baudelaire loue "les pages sublimes et touchantes" écrites par "le paisible Pierre Leroux dont les nombreux ouvrages sont comme un dictionnaire des croyances humaines."

1851 - "Ou le socialisme, ou le jésuitisme". Leroux avait lancé ce défi, que Montalembert rappelle peu avant le coup d'Etat. Le 20 décembre, Montalembert louera "l'acte du 2 Décembre, qui a mis en déroute tous les révolutionnaires, tous les socialistes, tous les bandits de la France et de l'Europe". Exil de Leroux.

1853 - Cousin tonne contre "ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds penseurs parce qu'après Voltaire ils ont découvert des difficultés dans le christianisme. [...] Soyez très persuadés qu'en France la démocratie traversera la liberté, qu'elle mène au désordre et par le désordre à la dictature."

1854 - Eloge de Leroux par Heine et par Michelet.

1862 - Académicien, Taine rencontre Leroux et note : "Assez d'imagination et d'esprit, mais de seconde qualité".

1866 - Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Villemain dit à Leroux : "Je vous croyais mort".

1867 - Leroux est trop emprunteur et trop dépensier : tel est l'avis de Joseph Bertrand (Académie française et Académie

des Sciences), Berthelot (secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences) et Ludovic Halévy (Académie française).

1869 - Futur Communard, Vermorel fait l'éloge de Leroux dans *Les hommes du 2 décembre*, en signalant que l'abbé Gerbet écrit que depuis la chute de l'Empire romain "l'église, les papes à sa tête, soutient tout pouvoir qui lui promet de protéger la société contre les mœurs et les instincts sauvages de la barbarie".

1877 - Pour "remonter à Jésus", fallait-il "revivre en amont de la Réforme" ? Charles Fauvety disait oui, Renouvier disait non, avant de "tomber d'accord sur un mot de Pierre Leroux : "tout être doué de raison doit être à lui-même son Pape et son Empereur".

1896 - Réédition du discours (1874) où Martin Nadaud dénonce "le stratagème employé par les savants pour annihiler Pierre Leroux." Eloge de Leroux par Bernard Lazare et par Clemenceau qui prennent la défense du capitaine Dreyfus et figurent avec Gabriel Monod à la tête de ce que Maurras appelle "la coterie judéo-protestante, le vieux parti républicain".

1899 - Bernard Lazare écrit dans "la Grande Revue" qu'"adoptant servilement une opinion de Marx", Jaurès prouve qu'il "ne connaît pas le peuple juif dans son prolétariat".

1902 - Bernard Lazare écrit à Péguy qu'il y a des gens "pour qui Jaurès n'est plus un homme, mais un fétiche véritable"

1904 - P.-F. Thomas " L'influence de Pierre Leroux est partout, et son nom nulle part ».

Préface de Bergson au *Testament philosophique* de Ravaisson.

Renouvier, *Derniers entretiens. Aux cahiers, Bergson Introduction à la métaphysique.*

Centenaire de George Sand

Monument de Renan à Tréguier

Monument de Leroux à Boussac

1905 - Société française de philosophie, *L'idée religieuse dans l'enseignement.*

Gabriel Monod édite des citations du *Journal* de Michelet et de sa correspondance avec George Sand.

1906 - E. Fournière, *Le règne de Louis-Philippe (Histoire du socialisme* dirigée par Jean Jaurès) "Leroux, l'âme la plus socialiste et le cerveau le plus fécond".

1906 - Georges Sorel, dans "le Mouvement socialiste" "Leroux et sa philosophie du bafouillage".

1907 - Marcel Proust s'abonne aux "cahiers de la quinzaine".

1908 - Péguy, *la thèse* "résonances bergsoniennes".

1910 Péguy publie *notre jeunesse*, où Bergson admire le *portrait de Bernard Lazare.*

1911 (février) - engagement de Bergson aux côtés de Péguy.

1912 - Fidaò-Justiniani "Leroux annonce et fait mieux qu'annoncer Bergson".

1913 - Charles Andler avec Péguy contre Herr et Jaurès.

1914 - mort de Péguy.

1926 - Jean Giraudoux, Bella : "Péguy aimait tout, aimait absolument tout"

ensuite, "L'Intelligentsia occidentale à genoux devant la bureaucratie soviétique" (Trotski).

1936 - Romain Rolland embrassé par Staline.

1939 - "dans les ténèbres où nous avançons à tâtons", Bergson annonce que la flamme sera rallumée par Péguy.

1941 – Bergson écrit dans son *Testament* : "Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme".

1944 - R. Rolland accuse Bergson d'un illuminisme mystique, belliciste, réactionnaire, comme si Bergson avait écrit les *Réflexions sur la violence*.

1948 - David-Owen Evans, *Le socialisme romantique, Pierre Leroux et ses contemporains*.

1948 - Roger Garaudy "Nous excluons Pierre Leroux".

1948 - *Cours de philosophie* de Politzer : selon le marxisme-léninisme, le bergsonisme est une mystification.

1953 - Péguy, *L'esprit de système*.

1955 - Proust, *Contre Sainte-Beuve*.

1959 - aux "Classiques du peuple", Jaurès est désigné comme modèle, inférieur pourtant à Lénine.

1958-1992 - Henri Guillemin perpétue le dogme de l'infailibilité de Jaurès.

1965 - David Albert Griffiths, *Jean Reynaud encyclopédiste de l'époque romantique*.

1965 - Centre Péguy d'Orléans, inventaire des archives des "cahiers de la quinzaine".

1963-1973 - Jacques Viard, *Du côté de chez Sartre, Péguy aux outrages ; Philosophie de l'art littéraire et socialisme ; Proust et Péguy, des affinités méconnues; Prophètes d'Israël et annonciateur chrétien*.

1970 - Auguste Martin, *Dossier Péguy-Bergson*, 155^{ème} Feuillet Amitié Péguy.

1972-1986 - Demandes en vain adressées au CNRS en vue de la création d'une recherche coopérative sur programme pour étudier la vie, l'action, les Oeuvres et l'influence internationale de Pierre Leroux au XIXe et au XXe siècle.

1975 - réédition du *Discours de réception à l'Académie française (in Regards sur Emile Ollivier, par Anne Troisier de Diaz)*.

1978 - Paul Bénichou *Le temps des prophètes*.

Réédition des *Oeuvres* de Leroux (non complètes) (Slatkine).

1983 - Gusdorf, dans les *Fondements du savoir romantique* cite de Pierre Leroux "un texte bergsonien avant la lettre".

1983 - "Viard a l'habitude de ce genre d'affirmations, mais Jaurès n'avait pas lu Pierre Leroux" (France-Culture).

1985 - L'Académie Française décerne son Grand Prix de Littérature à Madame Anne Henry pour les deux livres, *Proust romancier* (1981) et *Théorie pour une esthétique* (1983) où

Bergson est condamné pour antigermanisme et publicité mensongère.

1990 - Le CNRS juge "inutile et déplacée" une demande d'aide pour le colloque international sur *L'Europe une et indivisible* qui a été subventionné par la Commission des Communautés Européennes.

Bibliographie

Les éditions Dualpha, BP 58, 77522 Coulommiers, viennent de publier le volume 4 de la *Bibliographie générale des droites françaises*. De la page 413 à la page 588 Alain de Benoist y classe les publications concernant Péguy. C'est un travail considérable, et qui préservera de l'oubli nombre d'articles de valeur. Mais, si minutieux que soit le travail d'Alain de Benoist, il ne pouvait réunir que les articles déjà répertoriés. Or 1968 a bouleversé les éditions qui devaient faire connaître le fonds orléanais : dans la *Correspondance de Péguy*, aux pages 460 et suivantes rien ne signale l'importance primordiale de trois publications qui ont eu lieu respectivement en 1969, 1972 et 1973 en trois endroits différents. C'est l'ensemble du courrier échangé entre les *cahiers* et Bernard Lazare, le pasteur Roberty et Charles Andler qui mérite, avec le commentaire qui en a été fait, l'appellation de "fondateur". Ce mot a été employé en mars

2002 par un professeur d'histoire demandant à ses coreligionnaires protestants et à l'Amitié Péguy de se reporter "surtout à un article fondateur de Jacques Viard paru en 1969, *Péguy catholique et protestant*". Parce que cet article fondation vieux de trente-trois années venait de réapparaître dans la revue du protestantisme libéral, *Evangile et liberté*, elle paraissait une découverte. Et cet article, lorsque *Evangile et liberté* l'avait publié le 2 juillet 1969 à Aix-en-Provence n'était que l'introduction de la correspondance échangée avant 14 par Péguy et le Pasteur Roberty. Quatre ans plus tard, *Prophètes d'Israël et annonciateur chrétien*, remplissait près de cinquante pages dans la Revue d'Histoire littéraire de la France de mars-juin 1973. Et depuis, trente années de publicité pour les polygraphes qui ignorent ces deux articles-là et qui ne connaissent même pas le nom du maître-censeur, Lucien Herr, dont ils sont esclaves. En retardant l'édition et la réédition des Œuvres de Péguy et en orientant les recherches à contre-sens, ce cornac de la rue d'Ulm et de la S.F.I.O. a entraîné un désastre qu'il faut appeler planétaire. Absolument personne ne connaît le point d'origine du renouveau : en septembre 1964, au Colloque *Péguy* d'Orléans, un auteur que je ne connaissais pas, Jean Gaulmier, avait envoyé sur *Péguy prophète romantique* quatre pages dont deux citant Pierre Leroux. A Strasbourg, Jean Gaulmier avait mis en train ce que je faisais à Aix et Marseille avec les Pasteurs Manen et Richardot, avec Jean Deprun, Rabi et "my fellow" Nelly Wilson. Résultat en 1970 : le colloque *L'esprit républicain*.

Il faut réformer l'organigramme des Instituts, Universités et Grandes Ecoles. Il faut rappeler les études littéraires, philosophiques et historiques. En 1966, le CNRS a répondu que Leroux était "trop peu scientifique" pour qu'on lui consacre un Centre de recherches, et que Péguy n'avait rien à faire au futur procès de Lénine. Or Lénine avait méprisé

comme Engels et Sorel "Leroux et sa philosophie du bafouillage". En donnant raison à Péguy, Proust a compris l'erreur de Madeleine, et Giono critiqué "les léchages de pieds russes", en répondant : "DuboDubonDubonnet" quand on l'interrogeait sur Sartre. Le 21 juin 2005, en première page, *le Monde* énumère dix-neuf nations où Sartre demeure "la référence obligée". "Qui donc, demandait-on à Sartre, a le plus fait pour vous politiser ?". Il répondait : "Henri Guillemin".

*

En attirant l'attention sur le pasteur Roberty, Charles Andler et les prophètes d'Israël, je reproduis en la mettant à jour la bibliographie, qu'Angelo Prontera avait amicalement dressée en 1980.

Du côté de chez Sartre, Péguy aux outrages in "Feuillets" dell'Amitié Charles Péguy, n. 97, dic. 1962.

Alain, Elie Halévy et les Trois Ans, in "Feuillets" della Amitié Charles Péguy, n. 98, genn. 1963.

Anarchiste, in AA. VV., *Péguy reconnu*, n.s. "Esprit", ag.-sett. 1964,

Communisme intérieur, in "Feuillets" della Amitié Charles Péguy, ri. 111, gen. 1965.

Communisme de l'enseignement, in AA.VV., Péguy, Atti del Convegno di Orléans del 1964, Paris, Minard, 1966.

La conversion de Péguy, in "Carnet Péguy 1965", Paris, Minard, 1966.

Quelques remarques sur Péguy, Jaurès, Proust et l'événement, in "Courier d'Orléans", luglio 1968.

Philosophie de l'art littéraire et socialisme selon Péguy, Paris, Klincksieck, 1969.

Les oeuvres posthumes de Charles Péguy, Paris, Minard, 1969,

Les cahiers de la Quinzaine, in "Courier d'Orléans", aprile 1969

Deux listes d'abonnés aux cahiers, in "Courier d'Orléans", agosto 1969.

La chrétienté médiévale dans l'oeuvre de Charles Péguy, in *Études ligériennes d'histoire et d'archéologie médiévales*, 1975.

Péguy, Jaurès et la Nation, in "Carnet Péguy 1966", Paris, Minard, 1969.

Socialisme de volonté et socialisme involontaire en 1899, in AA.VV., *Formation et aspects du vocabulaire politique français*, Atti del Convegno del Centre de Lexicologie Politique di St. Cloud 1968, in "Cahiers de Lexicologie", n. 15, Paris, Didier-Larousse, II - 1969.

Correspondance avec Henri Guillemin, in "Feuillets" della *Amitié Charles Péguy*, n. 159, giugno 1970.

Esprit républicain et socialisme, in "Courier d'Orléans", luglio 1970.

Les Dreyfusards de l'unanimité au schisme, in "Courier d'Orléans", agosto 1970.

Que ma joie demeure de Giono, Paris, Hachette, 1971.

Giono et le cycle du Hussard, in "Travaux de linguistique et de littérature" della Faculté des Lettres de Strasbourg, n. IX, - 1, 1971.

Péguy et Proust, des affinités méconnues (Casal Lectures), London, Athlone Press, 1972.

Péguy ou la pureté réaliste, in AA.VV., *Souillure et pureté*, Toulouse, Privat, 1972.

Les dreyfusards, in AA.VV., *L'esprit républicain*, a cura di J. Viard, Atti del Convegno di Orléans 1970, Paris, Klincksieck, 1972.

Proust, Péguy et le mystère de Pâques, in "Etudes", febbraio 1972.

Une lettre inconnue de Charles Andler à Charles Péguy, in "Revue d'histoire moderne et contemporaine", luglio-settembre 1972.

Péguy et les romantismes, in AA.VV., *Péguy et la critique littéraire*, n.s. "Australian Journal of French Studies", n. 1, 1973.

Péguy et Proust ou la foi dans les lettres, in "La Nouvelle Revue Française", aprile 1973.

Prophètes d'Israël et annonciateur chrétien, in AA.VV., Péguy, n.s "Revue d'histoire littéraire de la France", marzo-giugno 1973.

Péguy et les romantismes, Australian Journal of French Studies" 1973.

Consueolo rediviva, in "Travaux de linguistique et de littérature" della Faculté des Lettres de Strasbourg, n. XI-2, 1973.

Révolution et tragédie dans les "Chroniques romanesques", in "Came Giono n. 1", Paris, Minard, 1974.

Tradition romanesque et tradition communiste chez Giono in "Travaux de linguistique et de littérature" della Faculté des Lettres de Strasbourg, n. XII-2, 1974.

Michelet à la lumière de 1900, in "Revue d'histoire littéraire de la France", settembre-ottobre 1974.

Aux sources d'un socialisme chrétien, George Sand, Dostoïevski et Péguy, in "Etudes", ottobre 1974.

L'idée de race dans l'Encyclopédie nouvelle, in *L'idée de race*, colloque d'Aix-en-Provence (éd. du C.N.R.S. 1975).

Péguy et "les religieux républicains" de "l'Encyclopédie nouvelle", in *AA.VV., Rencontres avec Péguy*, Atti del Convegno di Nizza del 1973, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.

Péguy, Pierre Leroux et la vraie chrétienté, in "Feuillets", della Amitié Charles Péguy, n. 201, luglio 1975.

Pierre Leroux, Michelet, Péguy et l'Imitation de Jésus-Christ, in "Etudes", agosto-settembre 1975.

Pour George Sand et Pierre Leroux; in "La Revue des deux Mondes",

ottobre 1975.

Michelet et George Sand disciples de Pierre Leroux, in "Revue d'histoire littéraire de la France", novembre 1975.

La composition du Hussard, in "Bulletin", n. b, della Società des amis de Giono, 1976.

Pierre Leroux, ce profond penseur méconnu, in "République du Centre", 13 agosto 1976.

George Sand, le communisme et l'église de l'avenir, in "Travaux de linguistique et de littérature" della Faculté des Lettres de Strasbourg, n. XIV-2, settembre 1976.

Jaurès et Péguy, alliés antagonistes, in AA.VV., *Péguy*, Paris, Editions de l'Herne, 1977.

George Sand dans les "Chroniques romanesque" de Giono, in "Revue d'histoire littéraire de la France", n. 1, 1977.

Pour Pierre Leroux, in "La Quinzaine littéraire", 16-28 febbraio 1977.

L'Encyclopédie nouvelle et l'idée de race, in *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, éd. du CNRS 1977

Prefazione a Charles Péguy, Cartesio e Bergson, a cura di A. Prontera e M. Petrone, Lecce, Milella, 1978.

Péguy et la tradition démocratique et sociale, in AA.VV., *Péguy vivant*, Atti del Convegno Internazionale di Lecce del 1977, Lecce, Milella, 1978.

Péguy et Leroux, in AA.VV., *Péguy vivant*, Atti del Convegno Internazionale di Lecce del 1977, Lecce, Milella, 1978.

Aux sources du style de Péguy, in AA.VV., *Péguy écrivain*, Atti del' Convegno di Orléans del 1973, Paris Klincksieck, 1978.

Marx et "le génial Leroux", in AA.VV., *Karl Marx devant le tribunal révolutionnaire*, "Cahiers du Fédéralisme" n. 4, supplemento a "L'Europe en formation, febbraio 1978.

Péguy, Jaurès, Sorel et Pierre Leroux, in "Bulletin" della Amitié Charles Péguy, n. 2, 1978.

Giono, Langlois et le communionisme, in "Bulletin" della Société des amis de Giono, n. 9, 1978.

Leroux et l'Internationale, in "Contrepoint", n. 27, 1978.

D'Alexandre Herzen aux vrais dreyfusards in Bulletin de l'Amitié Charles Péguy, n. 5, janvier-mars 1979, p. 67-69.

Une polémique italienne, in "République du Centre", Orléans, 13 aprile 1979. '

De l'égalité dans l'amour (de la femme, du pauvre et de l'enfant) chez Pierre Leroux et George Sand, in "Quaderno filosofico", n. 3, 1979, del l'Istituto di Filosofia della Facoltà di Magistero dell'Università di Lecce.

Mais qui a lu Pierre Leroux ? in "Les nouvelles littéraires", 2 février, 1980.

Sorel et les socialistes français, in "Contrepoint", nn. 31-32, marzo 1980.

Les haines de Baudelaire, in "Présence de G. Sand" n° 8, mai 1980.

P. Leroux, carbonaro, typographe et fondateur du "Globe", in "Romantisme" n° 28-29, 1980.

P. Leroux croyant, prolégomènes à la Préface aux Fables de P. Lachambeaudie, in "Romantisme et religion", colloque de Metz, P.U.F. 1980.

Péguy témoin de la tradition interrompue, in "Esprit", oct. 1980.~

Pierre Leroux et l'Union européenne, "Studi francesi", n° 69, déc, 1980.

Pierre Leroux, George Sand, Mazzini, Péguy et moi, en italien, 170 pages, éd. Milella Lecce, 1980.

Péguy et la tradition socialiste in "Note su socialismo e cristianesimo" n° 1, Università di Lecce.

Questions à Guillemin, Bulletin n° 15 de l'Amitié Péguy, sept 1981.

Compte-rendu de la réédition italienne du Cours de Phrénologie de P Leroux, R.H.L.F., déc. 1981.

P. Leroux critique de Fourier et de Platon, "Quaderno Filosofico", Lecce, 5, 1981.

Giono et George Sand, in "Colloque Giono aujourd'hui", 1982.

Leroux et les romantiques, "Romantisme" n° 36, 1982.

.Leroux, Proudhon, Marx et Jaurès, "Revue d'histoire moderne et contemporaine" t. XXIX, 1982.

Péguy, Pelloutier et les anarchistes, "Bulletin de l'Amitié Péguy", 1982, n° 17.

Pierre Leroux et les socialistes européens (200 pages) + Actes/Sud et PUF, 1983.

Péguy et Bernard Lazare, in "Les écrivains et l'Affaire Dreyfus", PUF 1983.

Giono, provençal et piémontais, in "Mélanges en l'honneur de Franco Simone", Slatkine, 1984.

Péguy injuste envers Dreyfus ?, in "Amitié Péguy", n° 28, 1984,

Philosophie de l'Histoire littéraire européenne selon Pierre Leroux, Lendemains, n° 37, Berlin 1985).

Pierre Leroux : la synthèse des Lumières et de l'illuminisme, Pacini ed., Pisa, 1985.

Boris Souvarine et Pierre Leroux, "Bulletin n° 1 des Amis de P. Leroux, mars 1985, Aix.

Bernard Lazare et la tradition antimarxiste, "Sens n° 103, 8-1985, Paris.

Doctrine de l'humanité et christianisme de Leroux à Péguy, "Note su socialisme e christianesimo", Lecce 1985, n° 8-9.

Leroux, "la proscription de Genève" et les cahiers de la quinzaine, "5e Courrier d'Orléans", août 1985.

Doctrine de l'humanité et christianisme de Leroux à Péguy, Note de Lecce, mars 1985,

Leroux, Péguy et B. Souvarine contre "le despotisme de l'intelligence", in "Ecrivains de la dissidence", Ville d'Orléans, centre Charles Péguy, 1986.'

Giono réhabilité, "la Quinzaine littéraire", mars 1986.

Les origines du socialisme républicain, "Revue d'histoire moderne et contemporaine", mai 1986.

Proust, Bernard Lazare, Péguy et Romain Rolland, "Bulletin de la société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray", juin 1986.

Georges Duhamel et Péguy, "Bulletin de l'Amitié Charles Péguy", 1987, n° 2.

Questions aux professionnels de l'Histoire, "Bulletin des amis de Pierre Leroux", mars 1987.

La notion de peuple chez Pierre Leroux, in "Per un' idea di popolo e di democrazia", Milella, Lecce, 1987.

Leroux, George Sand et Balzac, in "Lettres et réalités" (Mélanges Henri Coulet), Université de Provence, 1988.

Démocratie religieuse, esprit républicain et Franc-Maçonnerie et Message au Conseil National des Eglises de France, "Bulletin n° 5 des Amis de Pierre Leroux", 1988.

Bernard Lazare et les socialistes de son temps, "Nouveaux Cahiers", 1988.

Clio égarée, "Studi francesi", 1989.

Memorandum pour la Communauté Européenne et Rapport au Premier Ministre, "Bulletin n° 6 des Amis de Pierre Leroux", 1989.

Pierre Leroux contre les utopistes, in "Note", Lecce 1989:

La Révolution française vue à travers les romanciers du XIXe siècle, in "1789 e dopo", colloque de Bari, in "Lectures" 1990/25.

Introduction au Carrosse de Monsieur Aguado, in "L'Espace et le temps reconstruits", Colloque de Marseille 1990.

L'Europe une et indivisible (205 pages), "Bulletin n° 7 des Amis de Pierre Leroux", avec l'analyse de nombreux comptes rendus encore ignorés des séances de l'Assemblée Nationale (1848 et 1849).

L'image et la Révolution française chez George Sand, Leroux et Erckmann-Chatrian, R.H.L.F. 1990, n° 45.

La diffusion de la doctrine de l'Humanité avant et après la seconde République, in "Actes du Colloque de Szeged", 1990.

De Pierre Leroux et Simone Weil, in "Actes du colloque d'Aix", 1990

Pierre Leroux contre les utopistes, in *Nineteenth-century French Studies*, vol 19, n 4, 1991.

Proudhon, Marx et Lamartine contre les républicains socialistes, in *Républicanismes*, CERAAC n° 2, 1993 (Grenoble).

Tabor dans l'oeuvre de Pierre Leroux, dans l'oeuvre de George Sand et dans L'Encyclopédie nouvelle, in *Husitsky Tabor*, n 11, 1994, République tchèque.

Pierre Leroux, "fondateur du "christianisme rationnel", in politica hermetica, n° 9, 1995

Péguy "soldat de la République", in Péguy-Senghor la parole et le monde L'Harmattan 1996

De Pierre Leroux à Bergson "l'honneur philosophique de la France, in Le bergsonisme de 1889 à 1914, Littérature et nation, n° 16, P

Pierre Leroux lecteur de Virgile et de Jésus, in Les Lettres romanes, 1997, T. LI, n° 3-4.

Malwida von Meysenbug, Gabriel Monod, Romain Rolland et Charles Péguy, in Jahrbuch 1998, Malwida von Meysenbug Gesellschaft, Kassel.

Pierre Leroux et les bergsonisme, in la pensée n° 320, 1999.

Pierre Leroux, George Sand et Balzac, in George Sand jenseits des Identischen au delà de l'identique, XIII Internationales George-Sand Kolloquium, Bielefeld 2000.

L'erreur d'aiguillage que signalait Péguy, in Le Banquet, 2000, n° 15.

Péguy, Bernanos et Marc Bloch, in Péguy, Bernanos et le monde moderne, Honoré Champion 2000.

Le parti intellectuel contre le mouvement ouvrier, in Du Forez à la Revue socialiste, Benoît Malon, PUF Saint Etienne, 2000.

Charles de Gaulle, Charles Péguy, Pierre Leroux, in Espoir, n° 125, déc 2000.

Pierre Leroux, Charles Péguy, Charles de Gaulle et l'Europe, L'Harmattan, 2004.

INDEX

A

Agoult (Marie d'), 64

Alain, 33

Andler (Charles), 15, 40

Aron (Raymond), 45

Attali (Jacques), 8

B

Bakounine (Michel), 35, 41

Balthasar (le cardinal Urs von), 107

Balzac, 1, 50, 60 sq, 118

Baudelaire, 59, 66, 116 sq.

Bauer (Bruno), 35, 37

Bazard, 57

Bénichou (Paul), 63, 121

Bergson, 17, 28

Bernard (Lazare), 15, 32, 99

Bernard (Joseph), 20

Bielinski, 8, 36, 39, 66, 67

Blanc (Louis), 21, 35

Blanqui, 61

Bloch-Dano (Evelyne), 102

Blum (Léon), 16, 30

Bonaparte (Louis), 51

Bottigelli (Etienne), 40

Buchez (Philippe), 33

Buloz, 36

Burac (Robert), 104

Byron, 113, 115

C

Caillé (Alain), 25

Calvié (Lucien), 19, 41

Carnot (Hippolyte), 9, 17, 27

Carnot (Lazare), 18, 26, 28, 36

Cassex (Georges), 65

Castro (Fidel), 44

Cavaignac (Godefroy), 51

Chatrian, 70

Chateaubriand, 66

Chouraqui (Léon), 100

Cieszkowski (A. von), 55

Citron (Pierre), 82, 83

Clemenceau (Georges), 17, 26

Comte (Auguste), 5

Cousin (Victor), 9, 49

Curtius (Ernst-Robert), 123

D

Daix (Pierre), 10, 45

Daniélou (le Cardinal Jean), 108

Deroin (Jeanne), 52

Dostoïevski, 63, 67

Dreyfus (Mathieu), 30

Dreyfus (Robert), 17

Dubois (Paul), 49

Dupront (Alphonse), 65

E

Enfantin (Prosper), 60

Engels (Friedrich), 31, 37, 58, 59

Erckmann, 70

Esséniens, 58, 62

Evans (D.O.), 62

F

Falloux (de), 9

Faucher (Eugène), 30

Fazy (James), 53

Ferrari (Giuseppe), 52

Festö (François), 19

Feuerbach (Ludwig), 35, 38

Fillon (François), 17, 29

Flaubert (Gustave), 67, 89

Fourier, 99

Fournière (Eugène), 14, 38, 40

G

Gans (Eduard), 55

Garaudy (Roger), 9

Gaulle (Charles de), 13, 16, 17, 26, 27

Gaulle (Philippe de), 13

Geoffroy Saint-Hilaire (Étienne), 49

Gilson (Etienne), 63

Giono, 21, 71 sq.

Gobineau, 34

Godard (Henri), 71, 72, 76

Goldmann (Naahoum), 59

Goblot (Jean-Jacques), 39, 40, 42

Goethe, 112, 114

Gorce (Pierre-Marie de la), 19

Gorki (Maxime), 15

Guilloux (Louis), 74

Grandjonc (Jacques), 41

Griffiths (David-Albert), 21, 65

Guéhenno (Jean), 84

Guépin (Ange), 53, 54

Guillemin (Henri), 9, 12, 26, 27, 42, 43, 63

Guyon (Bernard), 65

H

Hamon (Bernard), 6

Hamon (Léo), 19

Hegel, 27, 55

Heine (Henri), 18, 57, 66, 112

Henry (Anne), 125

Herr (Lucien), 15, 18, 28, 31, 32

Herzen (Alexandre), 56

Hess (Moses), 18, 58

Hollande (François), 48

Hugo (Victor), 12, 50, 51, 113, 117

I

Isaac (Jules), 106

J

Jaurès (Jean), 16, 26, 30, 31, 49

Jospin (Lionel), 13, 46, 48

Julliard (Jacques), 44

K

Karénine (W.), 84

Kerenski, 33

Koralka (Jiri), 8

Koyré, 39

L

Lacassagne (Jean-Pierre), 65

Lafayette, 53

Lamartine (Alphonse de), 50

Lamennais, 36

Lanson (Gustave), 123

Le Bris (Michel), 10

Le Guillou (Louis), 56

Leibniz, 15, 148

Lénine, 8, 38, 39, 42

Leroux (Louis-Pierre), 32

Lévy (Bernard-Henry), 63, 121

Lubac (cardinal Henri de), 11, 33, 45, 48

Lubin (Geroges), 5, 68

Lukacs, 44

M

Mahomet, 22

Malon (Benoît), 52

Manent (Pierre), 23

Marc (Alexandre), 33

Marx (Karl), 12, 35, 37, 50, 124

Maurras, 44

Mazzini (Guiseppe), 8, 36
Mendès-France (Pierre), 17
Métadier (Paul), 6
Meyerson (Emile), 105
Meysenbug (Malwida von), 64
Michelet (Edmond), 27
Michelet (Jules), 58, 70, 94
Mill (Stuart), 51
Mitterrand (François), 13, 27, 46, 47
Monod (Gabriel), 26, 30, 64

N

Nadaud (Martin), 32, 49, 62
Neher (André), 58

O

Ollivier (Démosthène), 20
Ollivier (Emile), 20

P

Paxton (O.), 29
Pecqueur, 54

Péguy (Charles), 15, 26, 42, 43, 94 sq.

Peillon (Vincent), 25

Pelger (Hans), 8, 55

Perrault, 113

Peyrefitte (Alain), 13, 27

Philip (André), 30, 31

Pichois (Claude), 20, 115

Picquart (le colonel Georges), 17

Pioger (Julien), 26

Poulaille (Henry), 5, 74, 75, 84

Proudhon, 7, 33, 48

Proust (Marcel), 14, 15, 26, 40, 94 sq.

Q

Quinet (Edgar), 70

R

Rabit, 79

Rebérioux (Madeleine), 10, 44, 45

Reinach (Joseph), 30

Renan, 99

Renard (Georges), 26

Renouvier (Jules), 52, 107

Reynaud (Jean), 52

Ricatte (Robert), 80, 82

Rocard (Michel), 46

Roland (Pauline), 38, 54

Rolland (Romain), 14

Rosenkranz (Karl), 41

Rovan (Joseph), 74

Rousseau (Jean-Jacques), 27, 35, 55, 112

Rubel (Maximilien), 39, 42, 58

Ruge (Arnold), 14, 18, 28, 34

S

Saint-Simon, 28, 55, 57

Sainte-Beuve, 36, 63

Sand (George), 39, 52, 60 sq., 78

Sangnier (Marc), 43

Sartre, 26

Schoelcher (Victor), 36

Secrétain (Roger), 44

Simon (Jules), 9

Sorel (Georges), 14, 38

Souvarine (Boris), 33

Spies-Schlientz (Gisela), 19

Stein (Lorenz), 127

Stendhal, 66, 67

Stenzel (Hartmud), 11

Sudre (Alfred), 54

T

Talandier (Alfred),

Talleyrand, 53

Thibaud (Paul), 40, 44

Tocqueville, 7, 23, 24

Todorov (Tzvetan), 19

Tristan (Flora), 38

V

Vauvenargues,

Viardot (Pauline), 64

Viviani, 38

W

Waszek (Norbert), 41

Weill (Alexandre), 18, 57

Weill (Simone), 33

Whitman, 77

Z

Zay (Jean), 16, 17, 28

Zoroastre, 22